

La revue réformée

LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE RÉFORMÉE VINGT ANS DÉJÀ !

Pierre COURTHIAL,

<i>La Foi Réformée en France : la Faculté Réformée d'Aix raison d'être et origines</i>	1
<i>Allocution prononcée à l'occasion du dixième anniversaire de la Faculté</i>	25

Paul WELLS,

<i>La foi « évangélique » dans le monde contemporain</i>	31
--	----

Pierre BERTHOUD,

<i>Pour une « apologie » biblique de la foi</i>	43
---	----

Harold KALLEMEYN,

<i>Drames et découvertes : pour une lecture vivifiante de l'Ancien Testament</i>	53
--	----

Alain-Georges MARTIN,

<i>Aimez-vous lire Calvin ?</i>	69
---------------------------------------	----

Jean-Marc DAUMAS,

<i>Ecclésiologie : cheminement de la pensée calvinienne à travers les rééditions de l'Institution Chrétienne</i>	73
--	----

La revue réformée

fondée en 1950 par Pierre Marcel

publiée par

L'ASSOCIATION « LA REVUE RÉFORMÉE »

33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

C.C.P. MARSEILLE 7370 39 U

COMITÉ DE RÉDACTION :

**R. BERGEY, P. BERTHOUD, P. COURTHIAL, J.-M. DAUMAS,
H. KALLEYMEYN, A.-G. MARTIN, J.-C. THIENPONT, et P. WELLS.**

**Avec la collaboration de R. BARILIER,
W. EDGAR, P. JONES, A. PROBST, C. ROUVIÈRE.**

Éditeur : Paul WELLS, D. Th.

Abonnements 1995

1° – FRANCE

Prix normal : 160 F – Solidarité : 250 F

Pasteurs et étudiants : 85 F

Étudiants en théologie : 60 F. 2 ans : 100 F.

2° – ÉTRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A. Bastien, 2. 7011 Ghlin-Mons.

Compte courant postal 034.0123245-20.

Abonnement : 1.000 FB – Solidarité : 1.600 FB.

Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Sant Pere més alt, 4 : 1° 1°, 08003 Barcelone.

Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.

Abono Anual : 2.500 Pesetas.

Para pastores y responsables : 1.300 Pesetas.

PAYS-BAS : Drs Jan ALLEZMA Kustweg 30:a, 9933 BD Delfzijl.

Giro 25 00 801.

Abonnements : Florins 60 – Solidarité 80 Fl.

Étudiants : Fl. 30.

SUISSE :

Compte postal : *La Revue Réformée*, Case postale 84, 1806 Saint-Légier. CCP : 10-4488-4

Abonnements : 42 CHF – Solidarité 62 CHF.

Étudiants : 25 CHF.

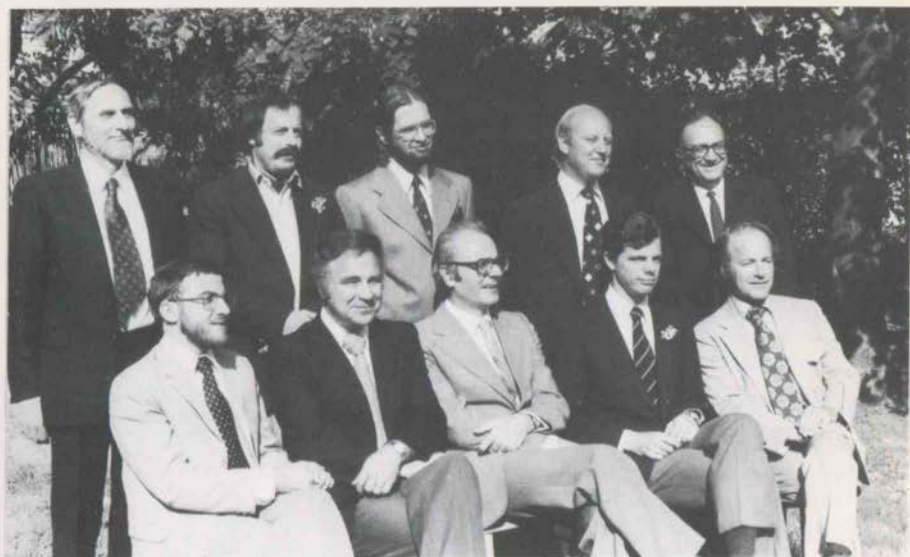
AUTRES PAYS :

- Règlement en FF. sur une banque de France : tarifs français + 30 FF
- Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 60 FF

Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 30 FF ou 10 CHF.

Prix du fascicule : 35 FF pour l'année en cours et l'année précédente.

20 FF pour les années antérieures.



L'équipe professorale en 1979 :
F. GONIN, P. BERTHOUD, P. WELLS, P. JONES, P. COURTHIAL ;
J.-M. DAUMAS, E. BOYER, P. FILHOL (président), W. EDGAR, G. BOYER.



L'équipe professorale en 1994 :
P. WELLS, J.-C. THIENPONT, A.-G. MARTIN, M. JOHNER (chargé de cours), R. BERGEY ;
P. BERTHOUD, J.-M. DAUMAS, H. KALLEMEYN.

LA FOI RÉFORMÉE EN FRANCE :

LA FACULTÉ RÉFORMÉE D'AIX, RAISON D'ÊTRE ET ORIGINES

Pierre COURTHIAL*

« Si la trompette rend un son incertain, qui se préparera au combat ? Si vous n'exprimez pas de votre langue une parole claire, vous parlerez en l'air ». (1 Co 14.9-9)

Nous examinerons successivement :

I. le contexte historique spécifique constitué par l'histoire du protestantisme réformé en France ;

II. la confession de la Foi comme raison d'être fondamentale de la Faculté ;

III. les proches origines de celle-ci.

I – LE CONTEXTE HISTORIQUE

« Les Églises réformées en France » adoptèrent unanimement, en 1571, au synode tenu à La Rochelle, une confession de Foi en 40 articles qui reprenait, en en corrigeant et précisant définitivement le texte, une confession datant d'un synode réuni clandestinement, et au risque du martyre, à Paris, en 1559.

Cette *confession de La Rochelle*, cette *confessio gallicana* (= confession française) – que nous désignerons, pour abrégé, comme *la Gallicana* – demeure aujourd'hui encore, en droit sinon en fait, « la véritable confession de Foi des Églises réformées en France » puisqu'aucun synode national régulier de celles-ci ne l'a rejetée ou modifiée, alors même que beaucoup (d'Églises, de pasteurs et de membres) l'ont hélas ! abandonnée.

* Doyen honoraire de la Faculté libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence, fondée en 1974.

L'article 5 de *la Gallicana* affirme avec assurance et vigueur ce point fondamental à propos de la sainte Écriture :

« Nous croyons que la Parole qui est contenue dans ces livres a Dieu pour origine et qu'elle détient son autorité de Dieu seul et non des hommes.

Cette Parole est la règle de toute vérité et contient tout ce qui est nécessaire au service de Dieu et à notre salut ; il n'est donc pas permis aux hommes, ni même aux anges, d'y rien ajouter, retrancher ou changer.

Il en découle que ni l'ancienneté, ni les coutumes, ni le grand nombre, ni la sagesse humaine, ni les jugements, ni les arrêts, ni les lois, ni les décrets, ni les conciles, ni les visions, ni les miracles, ne peuvent être opposés à cette Écriture sainte, mais qu'au contraire toutes choses doivent être examinées, réglées et réformées d'après elle ».

*

* * *

Les Églises réformées en France, comme les Églises des tout premiers siècles, avaient été établies sur le fondement de la Parole de Dieu et cimentées par le sang de leurs martyrs. Aussi s'étaient-elles multipliées et affermies pendant quelques décennies. Mais les malheureuses « guerres de religions », le plus souvent provoquées, d'un côté comme de l'autre, par des chefs politiques avides de pouvoir ; puis, ensuite, l'*Édit de Nantes* de 1598, mal ficelé par Henri IV puisqu'il faisait du protestantisme « une confession religieuse désavantagée mais un corps social et politique privilégié »¹ ; et, enfin, les déviations doctrinales propagées par l'Académie de Saumur à partir de 1630, déviations qui portaient atteinte à la grâce libre et souveraine de Dieu affirmée dans *la Gallicana* (articles 8, 12, 17, 18, 20), vont aboutir à la terrible crise (*crisis* en grec = jugement) que sera *la révocation de l'Édit de Nantes*, par Louis XIV, en 1685. Considérablement diminué par le départ en exil d'un grand nombre de ses meilleurs éléments, décapité par l'exode ou le martyre de ses pasteurs et docteurs, dilué dans une clandestinité obligée, le protestantisme réformé français ne s'est jamais remis du coup qui lui fut alors porté. Il y aura certes, grâce à Dieu, un « reste fidèle » qui tiendra bon, malgré les galères, les prisons, les exécutions, la claustration dans des couvents, pour les forcer à rejoindre l'Église catholique-romaine, d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Mas ce qui reste du protestantisme réformé français va trop souvent dériver par rapport à la sainte Écriture et à la confession de la Foi et sombrer soit dans l'arminianisme², soit dans l'illuminisme³.

1. Cf. Émile G. Léonard, *Le protestant français*, 32.

2. Les *arminiens*, disciples de Jacob Arminius (1560-1609), rejettent la souveraineté de l'élection et de la grâce divines et mettent en avant la prétendue « autonomie » de la liberté humaine. Le salut dépendrait alors, en fin de compte (de conte !), de la décision de l'homme.

3. Les *illuministes*, ou « spirituels » comme ils aiment parfois se désigner, placent leurs « inspirations » à côté ou au-dessus de l'Écriture et de son autorité normative.

Par la suite, l'influence des prétendues « *Lumières* », aggravée par la Révolution, le pénétrera pour le rationaliser, le libéraliser et le politiser.

Et il y aura encore les suites du Concordat signé par Napoléon Bonaparte en 1801. En effet, *les Articles organiques*, promulgués par le Premier Consul en 1802, vont embourgeoiser un protestantisme déjà bien mal en point : les réformés vont dépendre d'un ministère des Cultes et être répartis en Églises consistoriales, de 6.000 membres chacune, dirigées par des « consistoires » comptant, à côté des pasteurs, et souvent au-dessus, six à douze notables choisis parmi les réformés payant le plus d'impôts !

Le Réveil ⁴, dans la première moitié du XIX^e siècle, pénétra heureusement certains milieux de l'Église nationale ; il contribua aussi à la création d'Églises « libres ⁵, puis d'Églises « méthodistes » ⁶.

*
* *

Depuis 1685, la Foi confessée par *la Gallicana* – comme aussi par l'ensemble des confessions réformées des XVI^e et XVII^e siècles : *la Belgica*, *les XXXIX articles de l'Église d'Angleterre*, *les catéchismes de Genève et de Heidelberg*, *la Seconde confession helvétique*, *les Canons de Dordrecht*, *les textes de Westminster*, etc. – n'est plus guère gardée en France. S'il y a encore un « protestantisme » à géométrie variable, il n'est plus – ou presque – de protestantisme « réformé » au sens « confessant » et historique du mot.

Les « libéraux », penchant vers le rationalisme, rejettent ouvertement la Foi réformée. Et ceux qu'on appelle, ou qui s'appellent, par opposition, « orthodoxes » n'en prennent, le plus souvent,

4. Le *Réveil* de la première moitié du XIX^e siècle, sous l'autorité de l'Esprit Saint parlant avec et par la sainte Écriture dont il est l'auteur premier, a secoué la plupart des Églises protestantes que menaçait alors le rationalisme libéral. Il leur a donné, ou rendu, une vision missionnaire conquérante, non seulement pour l'évangélisation des Nations, mais pour l'extension du Règne du Christ en tous domaines. Pour la France, il faut citer les noms des frères Frédéric Monod (1794-1863) et Adolphe Monod (1802-1856), deux des pasteurs du Réveil ; et remarquer la fondation, entre autres,

- en 1818, de la Société *biblique* de Paris,
- en 1822, de la Société des *Missions* évangéliques de Paris,
- en 1825, de la Société de *prévoyance* et de *secours mutuels* de Paris,
- en 1829, de la Société pour l'encouragement de l'*instruction* primaire (il y aura près de 700 écoles protestantes en France, en 1840),
- en 1831, de la Société des *livres religieux* de Toulouse, qui a publié des œuvres classiques réformées des XVI^e et XVII^e siècles, dont l'*Institution chrétienne*, de Calvin.

5. Les *Églises libres* ont été, à l'origine, des Églises réformées dressées en dehors de l'Église réformée dite « nationale » ou « concordataire » parce qu'elle dépendait de l'État. Leur synode constituant, réuni à Paris, date de 1849. Elles se disaient d'abord seulement « évangéliques » et n'ont pris qu'en 1883 l'épithète « libres ». Leurs membres faisaient « profession explicite et individuelle de la foi ».

6. Les *Églises méthodistes*, nées en Grande-Bretagne au XVII^e siècle, furent introduites en France au début du XIX^e siècle (pays de Caux et Orléanais). C'est John Wesley (1703-1791) qui avait parlé de « la méthode prescrite par la Bible ». Sous la Restauration, elles s'implantèrent dans plusieurs régions de France, surtout méridionales (Aveyron, Gard, Hérault, Lozère).

et en individualistes, que ce qu'ils veulent bien choisir d'en prendre.

Tout cela est d'évidence jusque dans les Facultés de théologie⁷.

Le dernier synode national normal des Églises réformées en France s'était réuni à Loudun en 1659.

Antoine Court⁸ avait, non sans peine, réussi à assembler un synode extraordinaire, dans une vallée du Vivarais, en 1726 (3 pasteurs, 8 proposant, 36 anciens ; au total 47 membres).

Il faudra attendre juin 1872 pour que puisse s'ouvrir à Paris, dans le temple du Saint-Esprit, rue Roquépine, un synode national ; deux cent treize ans après le synode de Loudun, non sans mal et non sans d'âpres discussions, les « orthodoxes », conduits par François Guizot, un laïc, ancien ministre et président du Conseil sous Louis-Philippe, évangélique convaincu, réussirent à voter, à la majorité, une simple « déclaration de foi », dont Auguste Lecerf⁹ a écrit qu'elle était « sans couleur bien discernable et que n'importe quel arien¹⁰, socinien¹¹ ou arminien (aurait pu) accepter¹².

Peu à peu, le protestantisme réformé (au sens large) français, déjà divisé entre Église nationale, Églises libres et Églises méthodistes, va se trouver encore davantage divisé parce qu'à l'intérieur de

7. La Faculté de *Strasbourg*, un temps la plus libérale et rationaliste, fut une Faculté universitaire française de 1803 à 1870, puis de nouveau à partir de 1919 (pendant la II^e Guerre mondiale, elle fut transférée provisoirement à Clermont-Ferrand).

La Faculté de *Montauban*, la plus orthodoxe (?), ouvrit ses portes en 1810, en place de l'ancienne Académie réformée qui avait existé de 1598 à 1659, puis transférée à Puylaurens, de 1659 à 1685. Transférée à *Montpellier* où elle a été inaugurée les 14 et 15 janvier 1920.

La Faculté de *Paris*, à l'origine héritière française de la Faculté de Strasbourg devenue allemande, a été établie au cours des années 1877-1879. Elle a été, et demeure, une Faculté mixte luthéro-réformée.

8. Antoine Court (1696-1760) est une grande figure du protestantisme réformé en France. Consacré en 1718, il s'efforça d'en redresser les Églises, alors menacées par l'illumisme et des sectes aberrantes. Il voulut donner aux Églises clandestines des pasteurs fidèles. Ainsi fut établi en 1726 un « séminaire », à Lausanne, qui forma ces pasteurs, sous la direction de Court.

9. Je ne saurais trop recommander les deux volumes de *L'Introduction à la dogmatique réformée* et les *Études calvinistes* de Lecerf. Ces ouvrages, épuisés depuis longtemps, devraient être ré-édités. *L'Introduction* a été publiée par les éditions « Je sers », à Paris (le premier volume en 1932, le second en 1938). Les *Études* ont été publiées, par les éditions Delachaux et Niestlé, en Suisse, en 1949.

10. Les *ariens* tirent leur nom d'un clerc égyptien originaire de Libye, Arius (256-336). Les ariens rejettent la doctrine de la Trinité et celle de la divinité de Jésus. Dieu le Père est, seul, Dieu. Le Fils ne peut être qu'une créature ; sa filiation ne peut être qu'adoptive. L'Esprit saint est encore une moindre créature que le Fils. Pour l'Église, devenir arien, c'était (et hélas ! c'est encore) faire passer la raison humaine au-dessus de l'Écriture-Parole de Dieu. Il y eut des conciles ariens. Et les ariens sont encore nombreux, non seulement parmi les laïcs, mais parmi les « ministres ordonnés » des Églises d'aujourd'hui. Saint Hilaire, en Occident, et saint Athanase, en Orient, luttèrent avec courage contre l'hérésie arienne, alors triomphante. *La Gallicana* ne les mentionne pas sans justes raisons, en son article 6.

11. Les *sociniens*, disciples de Helio Socini (1525-1562), sont d'abord des ariens rejetant les doctrines de la Trinité et de la divinité, consubstantielle à celle du Père, du Fils de Dieu Jésus-Christ ; de plus, ils rejettent la doctrine de l'expiation – selon Socini, la justice de Dieu ne pourrait exiger que le péché soit inexorablement puni.

12. In *Études Calvinistes*, 130.

ces trois divisions ecclésiastiques il va y avoir la division entre « orthodoxes » et « libéraux ». Par ailleurs, l'Église nationale va bientôt se trouver divisée, « ecclésiastiquement » entre les synodaux qui ont voté la déclaration de foi de 1872 (les « orthodoxes ») et les « libéraux » qui, après avoir refusé de voter la déclaration de foi, vont se tenir à l'écart. Les choses deviendront manifestes lorsque, après la loi de séparation des Églises et de l'État (1905), les « orthodoxes », au synode général d'Orléans, en 1906, vont constituer l'Union des Églises *réformées évangéliques*, les plus nombreuses ; tandis que les « libéraux », lors d'un synode constituant réuni à Paris, en 1907, vont constituer l'Union des Églises *réformées*.

En réalité, ces deux Unions d'Églises n'ont pas, plus l'une que l'autre, fait retour à la confession de Foi qu'avaient gardée les Églises réformées en France et leurs synodes aux XVI^e et XVII^e siècles. Dans l'une comme dans l'autre, comme aussi dans les Églises libres et les Églises méthodistes, règne *un pluralisme plus ou moins arbitraire*. C'est ainsi que le pasteur Auguste Lecerf, surnommé « le dernier des calvinistes » sera banni de l'Union des Églises réformées évangéliques (« orthodoxes ») parce qu'il prêchait la divine élection, et sera appelé et accueilli chaleureusement par l'Union des Églises réformées (« libérales ») !

En 1932, Lecerf écrivit que cet « état de choses désolant » commençait à « se modifier ».

« Nous espérons que nous pourrons, quelque jour, parler de la renaissance du calvinisme dans la vie ecclésiastique et universitaire ... La cause réelle du déclin ... doit être reconnue dans ce que l'école de Karl Barth appelle l'humanisme. Pour éviter certaines confusions, nous dirons plutôt l'anthropocentrisme ». Et il concluait : « Nous devons ranimer, dans tous les domaines, l'esprit du calvinisme. A tout prix, Dieu doit être mis en possession de son droit. La raison humaine, le moralisme humain, le sentimentalisme lui-même doivent être traînés, comme des captifs, derrière le char triomphal du Christ vainqueur. Et l'homme, en tant que rival de Dieu et que juge de Dieu, doit être du tout (= entièrement) anéanti ».¹³

*

* *

Dans les années Trente du XX^e siècle, dans les dix années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale, les espoirs de Lecerf semblèrent se réaliser.

Trois courants, apparemment convergents, ne cessaient de se renforcer dans le protestantisme réformé français, appelés, semblait-il, à renverser tant le modernisme que le pluralisme :

13. *id.* 130, 132, 133.

- le courant calviniste, animé par Auguste Lecerf ;
- le courant revivaliste, animé par les « Brigadiers de la Drôme » ;
- le courant barthien, animé par le pasteur Pierre Maury.

A. Né à Londres en 1872, ayant grandi dans un milieu de « Communards », ces révolutionnaires qui avaient fui la France après l'écrasement de la Commune de Paris en 1871, et qui étaient pour le moins détachés du christianisme, Lecerf fut converti à la lecture « fortuite » d'abord du Nouveau Testament, puis, à Paris, de l'*Institution chrétienne* de Calvin, découverte à l'étalage d'un bouquiniste. Frappé par la Vérité, ayant reçu vocation de pasteur, s'étant fait baptiser malgré l'opposition de sa famille. Lecerf entra, à 17 ans, à la Faculté de théologie protestante de Paris. Il y soutint, à 23 ans, une thèse sur *Le déterminisme et la responsabilité dans le système de Calvin*. Suivirent dix-neuf années de ministère dans plusieurs paroisses de Normandie, quatre années de guerre comme aumônier militaire. Puis, revenu à Paris comme directeur de la Société biblique, il profita de leçons de grec et d'anglais, qui lui furent confiées à la Faculté de théologie protestante, pour faire connaître la Foi réformée aux étudiants venant de plus en plus nombreux à ses cours libres et à ses entretiens. Après la publication de ses deux thèses de licence et de doctorat en théologie (qui forment les deux volumes de son *Introduction à la dogmatique réformée*), il devint professeur titulaire. Et, de plus en plus connu tant à l'étranger qu'en France, appelé à faire des cours et des conférences sur la Foi réformée, il eut la joie de voir venir à celle-ci un nombre croissant d'hommes et de femmes, particulièrement dans la jeunesse. Il mourut en 1943 sans avoir vu la Libération de sa patrie, mais en ayant été toujours certain. En France et en Suisse romande, nombreux furent les disciples de Lecerf, parmi lesquels son fils spirituel Pierre Marcel qui lança, en 1950, *La Revue Réformée*.

B. Dès 1922, dans la Drôme, le témoignage de jeunes réformés convertis, d'une petite Église de montagne, bouleversa le jeune pasteur Édouard Champendal (1895-1972) qui, sur le tas, refit sa théologie non sans luttes douloureuses : « J'appris à mettre ma théologie sur l'autel ». Une petite équipe de pasteurs, dont Jean Cadier, plus tard professeur de dogmatique à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, constitua « la Brigade missionnaire de la Drôme ». Des « missions de réveil », des « conventions chrétiennes » se succédèrent alors dans plusieurs pays francophones (France, Suisse romande, Belgique, Algérie). Revenus carrément à la Foi réformée, les « brigadiers » firent connaître celle-ci par *Les cahiers du Matin vient* et les éditions du *Matin vient*. Ce labeur fut à l'origine du « Groupe missionnaire de Gardonnenque », dans les

Cévennes, ainsi que des Conventions d'Anduze. La Foi réformée était retrouvée par les animateurs de ce Réveil.

C. En 1934, Pierre Maury fut nommé pasteur de l'Église réformée de l'Annonciation, à Paris. Disciple et ami de Karl Barth, il s'employa à faire connaître et rayonner la pensée conquérante de celui-ci.

La doctrine barthienne apparut d'abord comme une néo-orthodoxie et un retour authentique à la Foi réformée. Lecerc, dans ce premier temps, saluait en Barth « un prophète », qui revenait à l'Écriture, à Calvin, aux docteurs réformés des XVI^e et XVII^e siècles. Venu à Paris, en 1934, Barth fit à la Faculté de théologie protestante plusieurs cours sur *la Gallicana*.

Le Congrès « calviniste », tenu à Genève du 15 au 18 juin 1936, marqua à la fois la rencontre et la rupture des calvinistes et des barthiens : la rencontre, puisque, entre autres, Peter Barth, frère de Karl, et Pierre Maury y vinrent ; la rupture puisqu'il apparut clairement que les néo-orthodoxes étaient plutôt des néo-modernistes et ne revenaient à la Foi réformée : 1) ni sur la question de la divine élection ; 2) ni sur la question de la foi qui ne serait « qu'un mouvement, qu'une tension entre désespoir et confiance » ; 3) ni surtout sur la question de l'autorité divine du texte inspiré de la sainte Écriture affirmée dans *la Gallicana*¹⁴.

A ce Congrès genevois de 1936, les trois courants dont j'ai parlé étaient particulièrement bien représentés : Lecerc était là ; Cadier était là ; Maury était là ; chacun avec des amis, des frères. Mais les trois courants ne vont pas concourir ensemble à la restauration de la Foi réformée. Le tournant vers la Foi réformée qu'avait tant espéré Lecerc est manqué.

Dans les années qui ont précédé l'Assemblée constituante pour l'unité de l'Église réformée de France, tenue à Lyon en mai 1938 (j'y fus, à 23 ans, le plus jeune député !), de nombreux pasteurs et laïcs, tant de l'Union des Églises réformées que de l'Union des Églises réformées évangéliques, avaient souhaité, préparé, cette unité, à des degrés divers. Lecerc n'était-il pas dans une Union d'Églises considérée comme « libérale » ? Des hommes comme Lecerc et Cadier étaient par ailleurs convaincus – à tort, hélas ! – que le modernisme était blessé à mort et allait bientôt disparaître. En étant comme un « levain » dans la « pâte » ecclésiastique, ces calvinistes comptaient contribuer à cette disparition. Dans les débats des années Trente, beaucoup se fixèrent plus sur le souci d'unité que sur le souci de vérité. Le « Qu'ils soient *un* comme nous sommes *un* ! » de la prière sacerdotale fit quelque peu oublier le contexte incontournable de cette demande : « Sanctifie-

14. Cf. dans mon livre *Fondements pour l'avenir*, 17 à 41 et 89 à 119.

les par la vérité. Ta Parole est la vérité ! ». Par ailleurs, pas plus ceux qui étaient *pour* l'unité proposée que ceux qui étaient *contre*, ne mirent en avant la confession de Foi qu'est *la Gallicana*. La déclaration de foi de 1938, votée par les *pour*, la grande majorité de l'Assemblée, ne vaut guère mieux, dans son ambiguïté voulue, que celle de 1872 qui va être revendiquée par les *contre* de la petite Union des Églises réformées évangéliques, qui subsistera mais qu'on obligera à se dire, en plus, « indépendantes ». Si une majorité des députés venus des Églises libres et méthodistes se ralliera à la nouvelle Union des Églises réformées, quelques-unes d'entre elles s'y refuseront, et subsistent toujours aujourd'hui.

Incapable, spirituellement et en conscience, de reprendre avec conviction *la Gallicana*, la nouvelle Union des Églises réformées (l'E.R.F.) va peu à peu démontrer, au long des décennies, que *le sacro-saint pluralisme unitaire* est son dogme et critère fondamental. Des pasteurs pourront librement croire ou non que la sainte Écriture est la Parole de Dieu, croire ou non en la Sainte Trinité, croire ou non en la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ ; croire ou non à la réalité du jugement dernier et à la séparation des « sauvés » et des « perdus » ; honorant le pluralisme unitaire, ils seront sans souffrance à leur place dans l'E.R.F. Par contre si, tout en subissant le pluralisme unitaire, vous en rejetez le dogme et adhérez de tout cœur à *la Gallicana*, à la Foi confessée par « les Églises réformées en France », vous aurez à porter une souffrance *par* l'Église autrement dure à porter que la souffrance *pour* l'Église¹⁵. Mon ami Pierre Marcel, pasteur de l'E.R.F. et justement proposé par la commission académique de celle-ci comme professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, vit sa candidature rejetée par un synode national au mépris de tous les usages ; et la commission académique désavouée n'eut pas assez de courage et d'honneur pour démissionner. Il est vrai que Pierre Marcel était l'héritier spirituel de Lecerf, qu'il avait écrit des ouvrages authentiquement « réformés », et qu'il avait eu le front de publier, en français moderne, *la Gallicana* ! Les tenants autoritaires du dogme pluraliste, en particulier au sein de la Commission des Ministères, ont fait preuve, bien d'autres fois, d'intolérance, trouvant insupportables les réformés confessants qui n'avaient que le tort de confesser la Foi des Églises réformées en France, et acceptaient, cependant, de porter la croix qu'était pour eux l'état de fait pluraliste de leur Église.

La petite mais vaillante Union des Églises réformées évangéliques (« indépendantes » ! ne l'oublions pas) s'apercevra vite que toute forme de pluralisme, même atténuée, ronge toute Église n'ayant pas une nette confession de la Foi et une « discipli-

15. Cf. Clérissac O.P., *Le mystère de l'Église* où j'avais, dès 1931, noté ces deux souffrances *pour* et *par* l'Église.

ne »¹⁶ fermement appliquée. Ses meilleurs, ses plus fidèles éléments, virent peu à peu, non sans tristesse et scandale, leur Faculté de théologie protestante d'Aix-en-Provence en venir à se déchirer en doctrines opposées ; ses professeurs, opposés les uns aux autres, la quitteront peu à peu.

II – LA CONFESSION DE FOI

Afin d'éviter un possible malentendu, je demande au lecteur de vouloir bien noter la distinction que je fais, dans cet exposé, entre la confession de *la* Foi et telle(s) ou telle(s) confession(s) de Foi (par exemple, le *Symbole des Apôtres* ou la *Gallicana*). Les confessions de Foi des six premiers conciles dits œcuméniques et celles de la Réformation – fidèles les unes et les autres à la Parole de Dieu qu'est la sainte Écriture – ont jalonné, développé, précisé et approfondi LA CONFESSION DE LA FOI qui, ainsi, a progressé de manière homogène, au long des siècles, sous la conduite de l'Esprit Saint. La confession de LA FOI a toujours été, et demeure, la première mission de l'Église (« notre Mère », disait Calvin, *Inst. Chrét.* IV, I, 1 et 4) et des fidèles. Et, puisque la Foi de l'Église et de ses fils et filles est *une* (Ep 4:5), le pluralisme est, principiellement, en contradiction avec la confession de la Foi, et, par conséquent, avec les confessions de foi historiques fidèles à l'Écriture, même s'il « se réfère » à elles, ce qui n'engage pas à grand chose.

Mais avant de poursuivre notre propos et afin qu'il soit bien clair que la confession de la Foi est la raison d'être fondamentale de la Faculté réformée d'Aix-en-Provence, il convient de bien distinguer *pluralisme* et *pluralité*.

A. La *pluralité* est non seulement conciliable avec l'*unité*, mais elle est constitutive de celle-ci ; exactement comme l'*unité* est constitutive de la *pluralité*.

Seule la Foi chrétienne est à même, en théologie, en philosophie, en politique, en sociologie, dans les sciences, etc. de montrer comment échapper, soit à la réduction moniste à l'*Un*, soit à la confusion pluraliste, à la dispersion, en *Multiple*.

Les problèmes de l'Un et du Multiple, qui sont posés en toute réalité et en toute pensée, ne peuvent être dominés, éclairés et en voie d'être résolus, que par la Foi chrétienne, elle-même une et plurielle, établie par le Dieu Un et Pluriel, qui est la Trinité sainte du Père, du Fils et du Saint-esprit. En Dieu, l'Un n'est pas plus

16. Toute Église de Dieu vit 1) d'une prédication et d'un enseignement fidèles de la Parole de Dieu, 2) d'une administration fidèle des Sacrements de Dieu et, par conséquent, 3) d'une « discipline » conforme à l'Écriture sainte veillant aux points 1) et 2) et appliquant, aux ministres ordonnées comme aux laïcs, les sanctions scripturaires indispensables.

fondamental que le Multiple et le Multiple n'est pas plus fondamental que l'Un. Le Dieu Un est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont le Dieu Un. Le mot Trinité (Trinité) signale à la fois l'Un et le Multiple qu'est le Dieu vivant et vrai, le Dieu de la sainte Écriture, le Dieu de Jésus-Christ.

L'univers (le mot signale à la fois l'un et le divers) que le Dieu trinitaire a créé, maintient et gouverne, est un ensemble un et pluriel.

De même, l'Écriture sainte, « soufflée de Dieu », souverainement, par le ministère d'hommes que Dieu a choisis, préparés, conduits infailliblement à cet effet, est une et plurielle.

De même, encore, la sainte Église de Dieu, l'Église Corps de Christ, manifestée pleinement en chaque Église locale authentique (Parole, Sacrements, discipline), est une et plurielle.

B. Le pluralisme, à l'inverse, tend toujours à détruire la vraie unité plurielle parce qu'il veut mêler en une pseudo-unité non pas des complémentaires divers, cohérents et homogènes, mais des contradictoires, incohérents et hétérogènes.

*

* *

A la distinction du pluralisme et de la pluralité, qui s'opposent, il faut ajouter la distinction de la foi (avec un f) et de la Foi, qui ne doivent pas être opposées.

Nos vieux théologiens, qui ne planaient pas dans le vague, distinguaient, selon l'Écriture, la *fides qua creditur*, la foi personnelle *par laquelle on croit*, et la *fides quae creditur*, la Foi objective *qui est crue* parce que révélée.

Quand, par exemple, la Bible nous rapporte qu'Abraham eut *foi* dans le Seigneur, que Jésus dit : Ayez *foi* en Moi, ou qu'Étienne était un homme plein de *foi*, il s'agit de la *fides qua creditur*, de la *foi* personnelle par laquelle on croit.

Mais quand, par exemple, la Bible nous rapporte que Paul et Barnabas exhortaient les disciples à demeurer dans la *Foi*, que les Églises devenaient plus fortes dans la *Foi*, et quand S. Paul parle de « la *Foi* qui nous est commune à vous et à moi » ou qu'il affirme qu'il n'y a qu'une seule *Foi*, ou quand saint Jude parle de « la *Foi* transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3), il s'agit de la *fides quae creditur*, de la *Foi* objective qui est révélée et enseignée, progressivement, à la sainte Église de Dieu, par l'Esprit Saint s'exprimant par l'Écriture-Parole de Dieu.

*

* *

Après la II^e Guerre mondiale, et surtout à partir des années Soixante, quand ils virent les protestants réformés français invités à

toutes sortes d'hérésies doctrinales et morales par de mauvais conducteurs et docteurs, des pasteurs et des fidèles, souffrant de plus en plus du dogme pluraliste qui leur pesait comme un joug insupportable et couvrait et justifiait ces hérésies, reçurent et partagèrent la conviction que leurs Églises devaient redevenir confes-santes, ou mourir. La claire et nette confession de la Foi était désormais pour eux – comme elle aurait à devenir pour les Églises et la mission de celles-ci – l'exigence première de l'adoration et de l'obéissance dues au Seigneur (Mt 5.13-16 ; Lc 9.26 ; Ep 4.13-16 ; Hé 3.1 et 4.14). Il ne pouvait s'agir, bien sûr, d'imposer à quiconque la confession de la Foi puisque, selon Jésus, « ce que déclare la bouche, c'est ce qui déborde du cœur », mais il fallait appeler les protestants réformés français, et d'autres avec eux, à découvrir ou à redécouvrir, comme par une conversion, la Foi confessée en France et ailleurs aux XVI^e et XVII^e siècles et scellée, alors et bien souvent, par le sang des martyrs.

Dans « un état de choses désolant », pour reprendre l'expression de Lecerf en 1932, pourquoi ne pas « relever » *la Gallicana* pour qu'elle soit reconnue vraie et suivie ? Cette *Gallicana* que les synodes des Églises réformées et réformées évangéliques n'avaient jamais osé écarter ou modifier, mais à laquelle ils s'étaient « référés » ? Aussi, comme nous le verrons dans la troisième partie de cet exposé, l'idée d'un « centre » réformé, puis celle d'une « Faculté de théologie » réformée, reprenant comme fondement *la Gallicana* et, au-delà, la confession de la Foi, va germer dans les esprits d'un certain nombre dès la fin des années Soixante, puis sortir au jour au début des années Soixante-dix.

Il était normal, il allait de soi, de reprendre en acte d'adoration et de glorification du Dieu trinitaire, Seigneur, Créateur et Sauveur, en acte d'obéissance de la foi à la Foi, *la Gallicana* plutôt qu'une autre des confessions de la Réformation si belle soit-elle, ou plutôt que d'en rédiger une nouvelle ; d'abord parce que nous étions en France, patrie de *la Gallicana* ; et surtout parce qu'il n'appartient régulièrement qu'à une Église ou qu'à un synode (ou Concile) d'Églises de « dresser » une confession de Foi. Ayant en vue la fidélité retrouvée des Églises réformées en France à la confession de la Foi, ne fallait-il pas commencer, après près de trois siècles, par revenir au point d'où l'on s'était écarté de plus en plus de la Voie du Seigneur, pour reprendre enfin celle-ci ?

*

* *

Quiconque, avec les pluralistes, n'identifie pas l'Écriture comme vraie et infaillible Parole de Dieu (alors que les Pères, les Docteurs et les Réformateurs de l'Église l'ont fait ; alors et surtout que l'Écriture s'identifie elle-même comme telle), ne peut voir dans

les confessions de Foi des premiers siècles, et dans celles de la Réformation, que des documents successifs et hétérogènes dont les derniers peuvent effacer et remplacer les précédents, et ne peut recevoir ce que dit l'Écriture de la (ou des) tradition(s).

Car, ici encore, il convient de distinguer *la tradition* (avec un t), au mauvais sens du mot, la tradition des Pharisiens et des scribes qui, selon Jésus, annule la Parole de Dieu (Mt 15.1 et 6), la tradition des hommes qui, toujours selon Jésus, abandonnent le commandement de Dieu (Mc 7.8), la tradition du judaïsme pour laquelle saint Paul avait eu, alors qu'il était encore Saul, un zèle excessif (Ga 1.14) ; à *la Tradition* (avec un T), au bon sens du mot, la Tradition apostolique que les chrétiens doivent retenir, garder, et selon laquelle ils doivent vivre (2 Th 2.15 et 3.6). Cette Tradition apostolique (= le Nouveau Testament) fait suite à la Tradition biblique d'avant notre ère (= l'Ancien Testament) que l'ancienne Église (= Israël) a transmise (« traditionnée ») au peuple de Dieu à partir de Moïse (cf. Ex 19.3 ; 2 R 17.13 ; Ps 78.3-6 ; soit un texte de la *Loi*, un texte des *Prophètes* et un texte des *Écrits*).

Au total, la Tradition biblique (La Loi + les Prophètes + les Écrits + le Nouveau Testament transmis par le cercle apostolique : apôtres et prophètes – cf. Ep 2:20) constitue inséparablement ce que l'Église doit, à son tour, fidèlement transmettre (= « traditionner » !). En grec, tradition = *paradosis* et transmettre = *paradidômi* sont des mots d'une même racine, de même étymologie.

Aussi, peut-on et doit-on parler, en un sens bon et nécessaire, de *la Tradition ecclésiale* qui transmet, traduit, applique fidèlement, au long des siècles et sous la conduite du Saint-Esprit, la Tradition biblique, sans rien lui ajouter ou retrancher, mais en l'« intelligant » (= en la lisant en profondeur) toujours mieux. La Tradition biblique, la Foi transmise aux saints une fois pour toutes, ne cesse pas, ainsi, d'être confessée au long des siècles, par la Tradition ecclésiale, lorsque celle-ci est fidèle à celle-là.

Nos vieux Docteurs parlaient avec justesse de la *Traditio e Scriptura fluens*, de la « Tradition découlant de l'Écriture ». Il faut préciser cependant que la Tradition ecclésiale doit toujours être critique, c'est-à-dire qu'elle doit toujours vérifier et montrer que ce qu'elle transmet est bien le contenu de sens du texte de cette sainte Écriture qui, seule, est infaillible parce qu'elle est Parole de Dieu, Règle, pour toujours, de la Tradition, de la Foi, ecclésiale.

*

* *

La Gallicana, dans sa fidélité à l'Écriture, entend bien se situer dans la Tradition ecclésiale qui doit progresser selon la Norme divine qu'est l'Écriture, l'Écriture seule, *sola Scriptura*. C'est ainsi

que sur les points majeurs que sont la doctrine de la sainte Trinité et la doctrine de la personne divine et des deux natures (divine et humaine) de notre Seigneur Jésus-Christ, *la Gallicana* confesse en son article 6 et en ses articles 14 et 15 :

– « Cette Écriture Sainte nous enseigne qu'en la seule et simple essence divine que nous avons confessée, il y a trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit :

le Père, cause première, principe et origine de toutes choses,

le Fils, sa Parole et sa Sagesse éternelle,

le Saint-Esprit, sa force, sa puissance et son efficace.

Le Fils est éternellement engendré du Père ; le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils.

Les trois Personnes de la Trinité ne sont pas confondues mais distinctes ; elles ne sont pourtant pas séparées, car elles possèdent une essence, une éternité, une puissance identiques, et sont égales en gloire et en majesté.

Nous acceptons donc, sur ce point, les conclusions des Conciles anciens, et repoussons toutes les sectes et hérésies qui ont été rejetées par les saints docteurs, comme saint Hilaire, saint Athanase, saint Ambroise et saint Cyrille ».

– « Nous croyons que Jésus-Christ, étant la Sagesse de Dieu et son Fils éternel, a revêtu notre chair afin d'être Dieu et homme en une même personne et, en vérité, un homme semblable à nous, capable de souffrir dans son corps et dans son âme, ne différant de nous qu'en ce qu'il a été pur.

Quant à son humanité, nous croyons que le Christ a été l'authentique postérité d'Abraham et de David quoiqu'il ait été conçu par l'efficacité secrète du Saint-Esprit.

Ce faisant, nous rejetons toutes les hérésies qui, dans les temps anciens, ont troublé les Églises ».

– « Nous croyons qu'en une même Personne, à savoir Jésus-Christ, les deux natures sont vraiment et inséparablement conjointes et unies, chacune d'elles conservant néanmoins ses caractères spécifiques, si bien que, dans cette union des deux natures, la nature divine, conservant sa qualité propre, est restée incréée, infinie et remplissant toutes choses, de même que la nature humaine est restée finie, ayant sa forme, ses limites et ses caractères propres.

En outre, quoique Jésus-Christ, en ressuscitant, ait donné l'immortalité à son corps, nous croyons toutefois qu'Il ne l'a pas dépouillé de la réalité propre à sa nature humaine.

Nous considérons donc le Christ en sa divinité de telle sorte que nous ne le dépouillons point de son humanité ».¹⁷

*

* *

17. Il avait été justement précisé, au Concile de Chalcédoine, que l'union des deux natures (divine et humaine) du Christ est « sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation ». C'est bien ce que reprend, dans la fidélité à la sainte Écriture, notre *Gallicana*.

A la fin de son article 5 sur l'autorité de l'Écriture, dont nous avons cité, plus haut, le commencement, *la Gallicana*, démontrant ainsi son attachement volontaire et sans réserves à la Tradition ecclésiastique fidèle à l'Écriture, déclare :

« Nous reconnaissons les trois Symboles, à savoir
– le Symbole des Apôtres ¹⁸,
– le Symbole de Nicée ¹⁹,
– le Symbole d'Athanase ²⁰,
parce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu ».

Comme en témoignent les enseignements des Réformateurs et des Docteurs réformés confessants – il est facile de le vérifier par l'*Institution chrétienne* de Calvin, pleine de citations des Conciles et des Pères –, les Églises réformées et leurs pasteurs, fidèles à l'Écriture-Parole de Dieu, ont reconnu les décisions des six premiers Conciles dits « œcuméniques » (Nicée, 325 ; Constantinople I, 381 ; Éphèse, 431 ; Chalcédoine, 451 ; Constantinople II, 553 ; Constantinople III, 680-681).

« Nous recevons volontiers les anciens Conciles, comme de Nicée, de Constantinople, le premier d'Éphèse, Chalcédoine, et les semblables qu'on a tenus pour condamner les erreurs et opinions méchantes des hérétiques ; nous leur portons, dis-je, honneur et révérence, en tant qu'il appartient aux articles qui y sont définis. Car ces Conciles ne contiennent rien qu'une pure et naturelle interprétation de l'Écriture que les saints Pères, par bonne sagesse, ont accommodé pour renverser les ennemis de la chrétienté ». (Inst. chr. IV.IX.8).

Mais les Réformateurs et les réformés confessants, par fidélité à l'Écriture-Parole de Dieu, ont rejeté, et rejettent toujours, les décisions du second Concile de Nicée (787) exigeant que soit rendu un culte aux images saintes, aux icônes. Et Calvin d'ajouter justement :

« Les images ont tenu bon dans les églises. Mais S. Augustin dit que cela ne peut se faire sans péril d'idolâtrie. Épiphanie, plus ancien docteur, parle encore plus rudement puisqu'il dit que c'est méchanceté et abomination de voir des images aux temples des chrétiens ». (*id.* 9)

Autrement dit, les décisions des Conciles et les enseignements des Pères de l'Église ancienne et des Docteurs du Moyen Âge sont tels que

18. Le Symbole est dit « des Apôtres », bien qu'il n'ait pas été écrit par eux, en ce sens qu'il résume fidèlement les écrits apostoliques.

19. Le Symbole de Nicée est, en fait, le Symbole de Nicée repris et complété par le Concile de Constantinople I. En Occident, il a été ajouté, au sujet du Saint-Esprit, à « qui procède du Père » les trois mots « et du Fils ».

20. Le Symbole d'Athanase, d'origine latine et gauloise, n'a trouvé son texte définitif que tardivement entre les VI^e et IX^e siècles). Il est conforme à l'enseignement – lui-même conforme à l'enseignement biblique – d'Athanase qui n'en est, évidemment, que le « parrain ». Toutes les bonnes éditions de *la Gallicana*, dont la dernière de Kérygma (1988), comportent son appendice, les trois Symboles.

« nous nous éloignons modestement quand nous trouvons qu'ils amènent quelque chose éloignée des Écritures ou contraire à celle-ci. Et ne pensons ce faisant leur faire aucun tort vu que tous, en accord, défendent d'égaliser leurs écrits aux Livres canoniques (= bibliques), mais ordonnent qu'on les teste pour savoir s'ils s'accordent ou discordent d'avec ceux-ci, nous exhortant à recevoir ce qui s'y accorde et à rejeter ce qui est discordant ».

Ainsi le précise, en son chapitre 2, *La seconde confession helvétique*, de 1566, que le Synode de La Rochelle de 1571, le Synode de *la Gallicana*, reconnut solennellement, la faisant ainsi sienne.

*
* *

Il convient d'ajouter, à l'usage des protestants français qui liront cet exposé, que les réformés confessants des autres Églises que celles de France emploient – comme le faisaient les réformés français des XVI^e et XVII^e siècles – sans hésitation, en bonne part, le mot *catholique*, comme, par exemple, en parlant de la Foi catholique ou en disant avec le Symbole des Apôtres et/ou le Symbole de Nicée : « Je crois l'Église *catholique* ».

En fait – nous allons le voir – dire, à la place, la Foi *universelle* ou je crois l'Église *universelle* n'est pas la même chose et c'est opérer une réduction de sens.

Le mot grec *katholicos* vient, en effet, de la juxtaposition de deux mots : *kath* = selon, et *holos* = le tout. Si, réduit à son sens *quantitatif*, le mot « catholique » signifie soit « selon le tout spatial », *universel* ; soit « selon le tout temporel », *continuuel*, *perpétuel*, *permanent*, « Je crois l'Église catholique » signifie alors soit « Je crois à l'universalité de l'Église », soit « Je crois à la continuité, à la perpétuité, de l'Église » ; mais là, n'est ni le plus important, ni l'essentiel. Au sens *qualitatif*, qui est le sens principal et prioritaire, entraînant le sens *quantitatif*, spatial ou temporel, « catholique » signifie « selon le Tout de la Révélation normative qu'est, pour l'Église, la sainte Écriture ».

Nous devons, certes, croire à *l'universalité de l'Église* dans l'espace, et à *la continuité et perpétuité de l'Église* dans le temps, mais nous devons croire, d'abord et surtout, à *la catholicité de l'Église de Dieu* dont la première obéissance est d'être, et de rester fidèle à la totalité de la parole de Dieu.

Lorsque saint Athanase se trouvait *solus contra mundum*, seul face au monde – et à l'Église universelle ! – (avec quelques-uns tout de même), c'est lui qui était *catholique*, en affirmant fermement, « selon le tout de l'Écriture », la divinité de la Personne de Jésus-Christ, consubstantielle à la Personne du Père, vraiment Dieu

et vraiment homme, alors que l'« univers », qui l'entourait et le persécutait sans relâche, était *hérétique*, évêques en tête, puisqu'arien.

Être « catholique », c'est respecter le tout inséparable du texte de l'Écriture, dans l'adoration de Celui qui en est l'Auteur premier et souverain ; c'est refuser de « choisir » dans l'Écriture ; c'est refuser *l'hérésie* (en grec l'*aïresis* = le choix ; du verbe *aïretizô* – à l'aoriste : *héretisa* – = choisir).

Aussi le « SOLA SCRIPTURA » (= la norme, c'est LA SEULE ÉCRITURE) doit-il être accompagné » du « TOTA SCRIPTURA » (= la norme, c'est L'ÉCRITURE DANS SA TOTALITÉ). Selon l'Écriture sainte, pas plus (SOLA), pas moins (TOTA).

Le mot opposé au mot *catholique* est le mot *hérétique*. Et vice versa.

Nos frères séparés catholiques-romains ne peuvent et ne doivent nous empêcher de nous dire *catholiques*. Nous devons être – et sommes, en principe – plus « catholiques » qu'ils ne le sont, puisqu'ils ajoutent à la sainte Écriture une prétendue « révélation-tradition apostolique », qui leur permet, au long des siècles, de parasiter la Tradition découlant de l'Écriture par des traditions, non seulement sans fondement dans l'Écriture sainte, mais opposées à celle-ci et, du même coup, l'étouffant et la déformant. Choisir *dans* l'Écriture est hérétique. Mais choisir *ailleurs* est aussi hérétique. S'il ne faut rien *retrancher*, il faut aussi ne rien y *ajouter*. Cela a été dit par le Seigneur aussi bien à l'ancienne Église qu'était Israël qu'au nouvel Israël qu'est l'Église (Dt 4:1-2 ; 13:1 ; Ec 3:14 ; Pr 30:5-6 ; Ap 22:18-19). L'Église ne peut avoir barre sur l'Écriture, laquelle, étant la Parole-même de Dieu, domine l'Église jusqu'à ce que passent le ciel et la terre (Mt 5:17ss).

*

* *

Dans le contexte où prétend régner aujourd'hui le dogme pluraliste – hors l'Église ou dans l'Église –, n'importe qui choisit, comme il lui plaît, de croire sinon n'importe qui et n'importe quoi, du moins, dans les Églises, ce qu'il veut dans l'Écriture sainte : le Nouveau Testament, pas l'Ancien ; les Évangiles, pas saint Paul ; l'Évangile, pas la Loi ; les paroles « douces » de Jésus, pas ses paroles « dures », les paroles concernant le salut, pas celles concernant la perdition ; ce que peuvent approuver la « raison », ou « les sentiments », ou la « modernité », pas les miracles, les interdictions et les jugements ; ce que les historiens jugent vraiment « historique », pas ce qu'ils désignent comme « mythique », ou « légendaire », etc. etc.

Les réformés confessants, avec les Pères, les Docteurs, les Réformateurs de l'Église, depuis le temps des Apôtres jusqu'à nos

jours, reçoivent toute l'Écriture comme Parole-Loi et Parole-Évangile de Dieu. Même au prix d'un rude combat intérieur au bout duquel il faut bien se rendre.

Ils savent quelle est la patience de Dieu envers le pas à pas de leur propre existence et le pas à pas de l'histoire de l'Église. Ils savent aussi l'aide que Dieu leur apporte et a apportée à l'Église par des messagers, anges et/ou hommes. Pour le progrès de la doctrine ecclésiale fidèle à la Révélation, il a fallu, entre autres,

- Tertullien (155-222) pour la doctrine de la Trinité,
- Athanase (295-373) pour celle de la Personne et des deux natures du Christ,
- Augustin (354-430) pour la doctrine de l'homme,
- Anselme (1033-1109) pour celle de l'expiation,
- Luther (1383-1546) pour la doctrine de la justification par la foi,
- Calvin (1509-1564) pour celle de l'autorité souveraine du Dieu trinitaire ²¹.

Découlant de la catholicité ecclésiale, il y a une continuité et une universalité ecclésiales dans la transmission, dans la Tradition, de la Foi une et plurielle (et non pluraliste !) par les confessions établies solidement, au moins quant à l'essentiel, sur la seule Écriture, sur toute l'Écriture.

*
* *

Il convient d'être très attentif au fait remarquable, et trop peu remarqué, que

- l'enseignement des six premiers Conciles dits « œcuméniques », avec le progrès qu'il exige dans l'Église et dans le monde,
- et l'enseignement des confessions de Foi de la Réformation, avec le non moindre progrès qu'il exige, lui aussi,

ont un thème fondamental commun, à savoir que le seul Seigneur-Sauveur pour les personnes humaines, leurs libertés, leurs diverses sociétés et les diverses sphères de leur existence est le Dieu trinitaire, le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu de la sainte Écriture, le Dieu qui a créé toutes les réalités visibles et invisibles de l'univers, qui les garde et sur lesquelles il règne souverainement, selon Sa justice et Son amour.

21. Je me suis servi librement, ici, de *The Story of Theology*, par R.A. Finlayson, (Londres, Tyndale Press, 1965).

Oui, c'est bien cela que les premiers Conciles ont affirmé en enseignant, selon la Parole de Dieu, que le Sauveur Jésus-Christ est vraiment Dieu, avec le Père et le Saint-Esprit, et non pas seulement vraiment homme. Et c'est bien cela aussi que, suivant la même ligne de fidélité à la Parole de Dieu, les confessions de Foi de la Réformation ont affirmé en enseignant qu'il n'y a de salut temporel et éternel, pour les hommes, que par la seule grâce souveraine de Dieu et dans leur reconnaissance fidèle de l'autorité seigneuriale de Dieu parlant par toute l'Écriture.

Nous sommes, sans doute à la veille d'une troisième époque, d'un troisième temps fort, au cours duquel l'Église va devoir confession sa Foi en la seigneurie du Dieu Créateur et Sauveur. La foi de l'humanisme (= religion de l'Homme se faisant dieu), avec ses Révolutions tricolore, brune et rouge, ses États-providence, tous plus ou moins totalitaires, ses camps d'extermination, ses millions d'avortements et d'exclusions, au mépris des devoirs des hommes, s'écroule sous les décombres qu'elle ne finit pas d'accumuler. Vient le temps où l'Église réveillée, réformée, reconstruite, devra cesser de s'aligner sur le consensus ambiant pour confesser la Foi à laquelle Dieu l'appelle par Sa Parole, Son Évangile et Sa Loi.

Il vient, le temps où toute pensée va être amenée captive aux pieds de Jésus-Christ, en sciences comme en philosophie, en économie comme en politique, dans la vie des individus comme dans les familles, les nations, les entreprises humaines légitimes de toutes sortes.

Il vient, le temps où l'Église va prendre à cœur les dernières paroles de Jésus avant Son ascension :

« *Tout* pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre.

Allez donc :

Faites disciples *toutes* les nations, les baptisant au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder *tout* ce que je vous ai prescrit.

Et voici : Moi, je suis avec vous *tous* les jours jusqu'à la fin des temps ».

*

* *

S'accorder à *la Gallicana*, inscrite elle-même dans l'ensemble, un et pluriel, des confessions de Foi de la Réformation et, avec celles-ci, dans la suite reconnue des affirmations des premiers Conciles, c'est non pas se recroqueviller sur sa « petite religion à soi » ²², mais s'ouvrir à la tradition ecclésiale découlant de

22. Sous le Second Empire, le pasteur Athanase Coquerel fils n'a-t-il pas déclaré – bien que portant le nom de saint Athanase ! – : « Il n'y a de sincère et de suffisante que la confession de foi qu'on se fait à soi-même » !

l'Écriture-parole de Dieu ; c'est s'ouvrir à la Foi catholique attestée par les Pères des premiers Conciles et les confessions de Foi de la Réformation.

C'est la prise de conscience de l'antithèse entre *la confession de la Foi* et *le dogme pluraliste* qui a conduit les réformés confessants des Églises réformées et réformées évangéliques à imaginer, puis à établir, la Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence, d'abord pour glorifier le Dieu trinitaire en suivant Sa Parole, ensuite pour travailler au progrès de la Foi réformée, en particulier dans les pays francophones, enfin pour préparer des pasteurs et, s'ils le veulent, des fidèles, joyeux dans la liberté de confesser « la Foi transmise aux saints une fois pour toutes ».

Cet établissement d'un centre d'études supérieures, résolument « réformé confessant » dans chacune des disciplines enseignées par ses professeurs titulaires, est un événement depuis plus de trois siècles, en France. C'est à la grâce et au jugement du souverain Seigneur que nous nous remettons, grâce et jugement qui exigent, au long d'un rude combat, fidélité, prière, labeur, amour de l'Église et d'autrui, persévérance et indéfectible espérance.

III – LES PROCHES ORIGINES

Dans les années Quarante, Cinquante et au début des années Soixante, il y eut à Aix-en-Provence *la Faculté de théologie protestante* des Églises réformées évangéliques (indépendantes !). Cette Faculté vit de 1948 à 1962, ses professeurs anciens ou nouveaux la quitter, en suite de désaccords théologiques et/ou, parfois de questions personnelles;

Avec un certain courage et obstination, le pasteur Pierre Verseils, nommé, faute de doyen, vice-doyen, va maintenir quelque vie à la Faculté, en assurant, avec l'aide de quelques professeurs venant du dehors, un minimum de cours à deux ou trois étudiants, et en organisant des rencontres ainsi que des sessions de « recyclage » théologique pour pasteurs et fidèles.

En 1967, avec le départ de P. Verseils bien découragé, c'est apparemment la fin de la Faculté protestante d'Aix. Si, *de facto*, il n'y a plus de Faculté, vont subsister « l'Association culturelle pour l'entretien » et le « conseil » de la Faculté. *De jure*, la Faculté existe toujours. Et la propriété et les bâtiments de la Faculté demeurent.

Des pasteurs et laïcs des E.R.E.I. – ainsi désignerons-nous désormais, pour abrégé, les Églises réformées évangéliques (indépendantes !) –, tels les pasteurs Jean Bordreuil, Pierre Guelfucci, André Tholozan, l'amiral Sap, le procureur général Vercier et bien

d'autres, qui avaient vaillamment combattu pour la fidélité de leurs Églises à la sainte Écriture, sont douloureusement éprouvés tant par le désordre doctrinal qui se développe en leur sein que par la « fin » de leur Faculté. A côté des pasteurs « réformés évangéliques » authentiques ont été progressivement nommés dans les paroisses, pour boucher les trous dus à la mort ou à la mise à la retraite de pasteurs, des pasteurs non réformés venus de milieux évangéliques, n'ayant parfois pas fait d'études de théologie.

Tant et si bien que, dès 1967, le pasteur André Tholozan, président de la Commission permanente des E.R.E.I., écrit à M. Eugène Boyer, alors pasteur, après son père, d'une Église à York, en Pennsylvanie, pour lui demander d'aider à la réorganisation de la Faculté d'Aix en trouvant, aux États-Unis, des professeurs « calvinistes » introuvables en France.

E. Boyer, selon son habitude, ne répond pas. Mais ce pasteur-évangéliste américain, qui a déjà consacré de longues années de son ministère à notre pays qu'il aime profondément, pense en son cœur à la demande d'A. Tholozan et prie pour un exaucement.

Au début de 1968, E. Boyer, se rendant de Philadelphie à Détroit, rencontre inopinément (et providentiellement), dans un taxi les conduisant de l'aéroport de Détroit à la ville, le professeur Edmund Clowney, du Séminaire réformé de Westminster à Philadelphie. Ils ne s'étaient encore jamais vus. E. Boyer, qui ne connaissait pas de professeurs calvinistes et ignorait jusqu'à l'existence du Westminster Seminary, rencontre un professeur calviniste, co-formateur de professeurs calvinistes, qui, de surcroît, aime la France et connaît l'histoire du protestantisme dans notre pays. Une demi-heure d'échanges passionnés s'ensuit.

La même année, le Docteur Clowney, venu en France, va donc visiter la Faculté d'Aix. Les bâtiments de celle-ci ont été utilisés à des activités mal définies qui n'ont pas peu contribué à la détérioration des locaux. Au cours du même voyage, E. Clowney, sur l'invitation d'A. Tholozan, se rend à une rencontre pastorale E.R.E.I. La diversité doctrinale incroyable des pasteurs présents corrobore l'inquiétude toujours croissante de M. Tholozan. Conclusion de E. Clowney à E. Boyer après sa visite de la « Faculté » et cette « pastorale » : « C'est épouvantable... il faut que tu y ailles ! »

*

* *

Tout s'enclenche et va s'accélérer désormais.

Un nouveau fait providentiel survient. En cette fin de la même année 1969, M. Pierre Filhol, nommé intendant universitaire à Aix-en-Provence, arrive dans cette ville, avec sa femme, Renée. M. et M^{me} Filhol avaient déjà habité Aix de 1963 à 1966. P. Filhol avait

été alors conseiller presbytéral de l'Église réformée évangélique, mais ni lui, ni Renée, n'avaient eu de rapports avec la Faculté.

A l'automne 1969, Eugène et Charlotte Boyer – lui est salarié par une « Mission » américaine – arrivent enfin à Aix. Charlotte Boyer, arrivée la première dans un appartement de la Faculté qu'ils vont occuper pendant dix ans, est désolée par l'état lamentable des lieux.

Bien vite, les Filhol, qui avaient connu l'évangéliste E. Boyer lors d'une mission d'évangélisation à Toulouse en 1957, vont faire équipe avec les Boyer. P. Filhol, devenu membre du « conseil de Faculté », va fermement appuyer le ministère d'E. Boyer. Renée Filhol et Charlotte Boyer vont faire, elles, un gros travail de nettoyage et de remise en ordre des locaux.

En 1971, au cours d'un voyage aux États-Unis, E. Boyer, aidé et conseillé par le Docteur Clowney, cherche des professeurs calvinistes pour Aix. S'il essuie un refus courtois de William Edgar, alors aumônier d'artistes, il rencontre pour la première fois deux étudiants anglais, Paul Wells, alors en deuxième année d'études au Westminster Seminary, et Peter Jones, qui achève son doctorat en théologie à Princeton et va devenir le gendre de Clowney.

Sous l'impulsion d'Eugène Boyer et de Pierre Filhol, qui commencent à avoir leur « petite idée » sur la future Faculté, s'organisent, dès 1971, des « cours décentralisés » de théologie à Aix bien sûr, et aussi à Marseille et à Nîmes (il y en aura plus tard à Alès). Enseignent ces cours, en dogmatique Bill Clark (des éditions calvinistes « Grâce et Vérité ») ; en Ancien Testament, le pasteur Émile Nicole ; en théologie pratique, Eugène Boyer ; en histoire et sociologie, François Gonin, pasteur alors de l'Église réformée évangélique à Aix, qui va, lui aussi, jouer un grand rôle dans l'établissement de la Faculté réformée.

Le 6 février 1971, Pierre Filhol était devenu président du conseil de Faculté, et, lors d'une réunion entre représentants de la commission académique des E.R.E.I. et membres du comité directeur de l'association culturelle propriétaire des locaux de la Faculté (y viennent, entre autres, Pierre Filhol, Eugène Boyer et les pasteurs Guelfucci, Longeiret et Tholozan), une reprise de la Faculté est envisagée ... si l'on trouve les professeurs calvinistes nécessaires !

Eugène Boyer et Pierre Filhol, ces deux « pères » de la prochaine Faculté réformée, vont être rejoints, en 1972, par le troisième « père » : Paul Wells.

Pendant tout ce temps préparatoire, des groupes aînés et cadets de réformés-confessants font leur apparition dans les Églises réformées (E.R.F.).

Lorsque Paul Wells, ayant obtenu sa maîtrise au Westminster Seminary, se décide à « aller voir » la Faculté, à Aix (il a écrit, des États-Unis, à Eugène Boyer, et n'a pas eu, évidemment de réponse), il rencontre, en gare de Marseille, Bill Clark qui lui dit : « Avec les E.R.E.I., vous ne pourrez jamais rien faire. C'est une cause perdue au départ. Ne restez pas à Aix. Vous perdrez votre temps ». C'est lui, cependant, qui conduira à Aix, en voiture, Paul Wells ! Il y avait, pourtant, dans les propos de Bill Clark quelque chose de juste que les trois « pères » de la Faculté réformée comprendront avant d'autres : il n'était pas possible, ni juste, de refaire une Faculté des seules E.R.E.I. Il n'était pas possible d'ignorer qu'il y avait des calvinistes, des réformés confessants dans l'E.R.F., à commencer par le fils spirituel de Lecerf, Pierre Marcel, animateur de *La Revue Réformée*, lequel se battait, depuis avant la II^e Guerre mondiale, pour la Foi réformée, et avait une audience et renommée internationales, en particulier aux Pays-Bas et dans les pays anglo-saxons.

Paul Wells et sa femme Alison vont finalement décider, à l'appel pour une année, puis trois ans plus tard, à l'appel définitif du conseil de Faculté, de rester à Aix. E. Boyer et P. Wells, efficacement aidés par M^{me} Jean Vercier, vont commencer alors par reclasser et réinstaller la bibliothèque et procurer à celle-ci de nouveaux ouvrages indispensables. Ils vont, avec Pierre Filhol, passer l'année 1972-73 à convaincre les dirigeants des E.R.E.I. de la nécessité d'une Faculté « autonome » par rapport à leur Union d'Églises, et à trouver les professeurs qu'il faut pour cette Faculté, tout en poursuivant et développant les « cours décentralisés » auxquels viennent des pasteurs, des conseillers presbytéraux et des fidèles.

Ce sera, de la part des E.R.E.I., une preuve de désintéressement, de foi et de sain réalisme que d'accepter finalement l'autonomie de la future Faculté réformée, tout en la laissant disposer, gratuitement, des lieux dont l'« Association culturelle pour l'entretien de la Faculté » (Association faisant partie des E.R.E.I.) était propriétaire. Au Synode national et général des E.R.E.I., tenu à Ganges en Mai 1973, Pierre Filhol, au cours du rapport sur la Faculté dont il était chargé, déclara nettement que la structure autonome de la Faculté devait être confortée pour que celle-ci

« apparaisse comme une unité d'enseignement originale et accueillante, au service de tous ceux qui se rattachent au même courant théologique réformé... (La) discipline (concernant l'homogénéité de l'équipe professorale) évitera, me semble-t-il, les errements anciens qui résultèrent de la coexistence, difficilement vécue, de divers courants théologiques au sein du corps professoral ».

P. Filhol termina son rapport en citant la belle fin de l'article 5 de la confession de Foi de La Rochelle, par lequel j'ai commencé cet exposé.

C'est seulement le Synode national tenu à Saint-Christol-lez-Alès, en avril 1974, à la suite d'un nouveau rapport de P. Filhol, qui fit le bon choix en acceptant l'autonomie de la Faculté réformée.

*
* *

A la rentrée académique de 1973, un an avant l'ouverture officielle de la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence, il y eut « une rentrée avant la rentrée » de quatre ou cinq étudiants. Paul Wells enseigne à la foi l'hébreu, le grec et la dogmatique. François Gonin enseigne l'histoire et Eugène Boyer la théologie pratique. Peter Jones, docteur en théologie de Princeton, maintenant arrivé avec sa femme Rebecca, n'enseigne pas encore, mais commence à préparer ses cours à venir, tout en apprenant le français.

Au printemps 1973, Paul Wells était déjà venu à Paris pour rencontrer Pierre Marcel et moi-même. Pierre Marcel, trop atteint dans sa santé, ne pouvait accepter d'aller faire des cours à Aix, mais, par ses conseils et son esprit organisateur, il contribuera à la rédaction équilibrée des statuts de la nouvelle Faculté réformée.

Pendant la guerre, alors que j'étais pasteur E.R.F. (de 1941 à 1946 à La Voulte-sur-Rhône, en Ardèche, j'avais voulu prendre contact avec les Églises réformées évangéliques dont j'appréciai la volonté d'être fidèles à la sainte Écriture. C'est ainsi, par exemple, que je pris part à une « pastorale » E.R.E.I. tenue à Lézan et au cours de laquelle je fis la connaissance du pasteur Pierre Guelfucci.

Plus tard, alors que j'étais pasteur, à partir de 1951, de l'Église Réformée de l'Annonciation à Paris, mes rapports avec les réformés confessants des E.R.E.I. se développèrent. En 1967, nous donnâmes des cours, Henri Blocher²³, professeur baptiste calviniste, et moi-même, lors d'une session de « recyclage » pastoral organisée à Aix par Pierre Verseils. Cette rencontre, au cours de laquelle nous devînmes amis, conduisit à l'organisation immédiate de réunions régulières de « théologie évangélique » qui se tinrent dans la Maison de l'Annonciation, dépendant de notre paroisse du

23. Les Églises baptistes ont commencé à s'établir en France sous la monarchie de Juillet. Cinquante ans plus tard, Ruben Saillens (1855-1942) fonda à Paris l'Église du Tabernacle. Lui succéda son gendre Arthur Blocher, grand-père d'Henri Blocher. Les Églises baptistes (chaque Église locale étant autonome) ont bien, en commun, le baptême des seuls croyants et le rejet du baptême des enfants, mais ont, chacune, leur déclaration de foi plus ou moins orthodoxe (il n'en est point de « libérale »).

même nom, et où vinrent des réformés, des luthériens, des baptistes, des libristes, etc. ; puis à l'organisation, en mai 1968, au même endroit, d'un congrès de théologie évangélique (on entendait, au loin, les bruits consécutifs aux manifestations révolutionnaires du Quartier latin !) qui réunit plus de 150 personnes. Sur la même lancée, Henri Blocher, le baptiste calviniste, Marie de Védrines, des E.R.E.I., et moi-même, de l'E.R.F., publiâmes, à partir de mars 1970, la revue quasi mensuelle *Ichthus*, qui dura jusqu'en décembre 1986. Cette revue, dont le secrétaire était alors Paul Arnéra, organisa en 1980, aux arènes de Nîmes, une Fête de l'Évangile mémorable qui rassembla jusqu'à 17.000 personnes.

Henri Blocher, qui enseignait la dogmatique à la Faculté de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, établie en 1965, m'entraîna à y donner un enseignement d'éthique, deux fois par mois.

Toutes ces relations établies entre des réformés confessants de l'E.R.F., des réformés confessants des E.R.E.I. et même des réformés confessants baptistes expliquent en partie pourquoi, en septembre 1973, je reçus, après une visite conjointe à Paris de MM. Filhol, Wells, Jones et Boyer, la lettre officielle de P. Filhol m'appelant, au nom du conseil de Faculté, à venir à Aix pour enseigner l'éthique et la théologie pratique.

Ce n'est cependant pas sans peine que nous quittâmes, en juin 1974, ma femme Hélène et moi, cette très chère Église réformée de l'Annonciation où nous étions depuis 1951, heureux cependant de trouver compréhension et soutien de nombreux paroissiens qui compteront aussitôt parmi les « Amis de la Faculté d'Aix ». Mes trois anciens co-pasteurs de l'Église réformée de l'Annonciation, Pierre Gagnier (de 1953 à 1967), Jean de Watteville (de 1967 à 1969) et Daniel Atger (de 1970 à 1974) ne cessèrent jusqu'à leur mort (P.G. en 1988, J. de W. en 1990, D.A. en 1988) de me témoigner leur compréhension, leur appui et leur affection.

La Faculté d'Aix fut solennellement inaugurée les 13 et 14 octobre 1974 ²⁴.

24. Pierre Courthial a prononcé le discours inaugural sur le thème « Dérapages éthiques ». Son texte a été publié dans *Études Évangéliques* (1975:1.2) 10-25. Voir aussi la brochure des éditions Kérygma, *La Foi en pratique* (n.d.l.r.).

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR LE DOYEN PIERRE COURTHIAL POUR LE 10^e ANNIVERSAIRE DE LA FACULTÉ (1984)

Je voudrais arrêter votre attention, pendant quelques instants, sur la raison d'être, sinon d'une Faculté comme celle d'Aix-en-Provence, du moins d'une foi comme la foi réformée selon la Parole de Dieu.

Depuis le XVII^e siècle, et la situation s'est aggravée au cours des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, l'Église n'a cessé d'occuper des positions de repli plus ou moins préparées à l'avance. L'Église n'a cessé de battre en retraite et de concéder, à l'esprit de révolte des hommes, l'autonomie ¹ dans les divers domaines de l'existence humaine. Non seulement la politique et l'économie, mais les sciences, l'art, la philosophie,... en bref, tout ce qui est tellement important pour la culture des hommes, a été peu à peu livré sans combat à l'ennemi.

Les chrétiens ont pratiqué, avec souvent, hélas, leurs docteurs et leurs pasteurs en tête, la politique de la peau de chagrin. Ils ont consenti à reculer soi-disant pour tenir mieux sur ce qui était conservé, et ils ont poursuivi cette marche à reculons au point que, si cela continuait, s'en suivrait la disparition du peuple de Dieu, la disparition de l'Église.

En cette fin du XX^e siècle, il faut dire un « non » résolu à cette politique de la peau de chagrin. Les hommes, d'ailleurs, commencent à goûter les fruits amers du phénomène de la sécularisation, c'est-à-dire de l'abandon de toutes choses à l'ennemi de Dieu. Aussi les chrétiens, le peuple de Dieu, doit-il dire « non » à cet esprit de recul et de défaite, à cet esprit de retraite incessante.

Notre Seigneur Jésus-Christ a posé, un jour, la question en ces termes : « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi

1. Il s'agit de la prétendue autonomie par rapport à la Loi, et aux lois, de Dieu. L'autonomie (être loi à soi-même) s'oppose à la théonomie (être placé sous la Loi, et les lois, de Dieu).

sur la terre ? » Si Jésus a posé cette question, c'est pour nous aiguillonner, nous pousser à la réflexion et à la repentance ; car, ailleurs, il a affirmé que « les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre l'Église ». En effet, on peut répondre. « Oui, le Fils de l'homme trouvera la foi sur la terre ! ». Oui, le Fils de l'homme trouvera, pour l'accueillir, une Église vivante et rayonnante ! Oui, l'Église sera victorieuse par la puissance de la Parole de Dieu et du Saint-Esprit !

Il est donc fort étonnant d'observer, aujourd'hui, un découragement et une forte volonté d'abandon dans l'esprit de beaucoup de chrétiens, et même de chrétiens évangéliques. Une fois de plus, on affirme que tout est fini et qu'il n'y a qu'à attendre le retour du Seigneur et on pense, pour utiliser une formule très courte, « que lorsque le bateau coule, ce n'est plus la peine de balayer le pont ».

Il faut dire « non » à ce défaitisme. C'en est assez ! C'en est assez de se voir en vaincus, de jouer les battus, de toujours reculer, de toujours tout livrer à l'ennemi, de « se réjouir » des avancées de l'adversaire comme si sa victoire, manifestait finalement la victoire de Dieu.

Je dis « non » à tout cela ; et c'est là notre foi Réformée !

Rappelons-nous ce que l'on pourrait appeler le testament de Jésus, bien qu'un testament soit généralement établi avant la mort, et que ce testament-là Jésus l'a énoncé avant son ascension. Ces paroles se trouvent à la fin de l'Évangile de Matthieu, aux derniers versets du chapitre 28. Jésus affirme : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ».

Il est curieux de constater combien nombreux sont les chrétiens qui pensent que, si Jésus a tout pouvoir dans le ciel, il en va tout autrement sur la terre. Pourtant, Jésus a été formel et son affirmation est royale, souveraine, solennelle. Jésus n'a pas donné sa vie sur la croix et n'est pas ressuscité pour une défaite, mais, tout au contraire, pour une victoire. Et Jésus a dit à son Église, avant de monter au ciel, « tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ».

Ensuite, Jésus donne un ordre à son peuple. « Allez, faites disciples toutes les nations ». Le mot « nations » mérite d'être souligné. L'individualisme des chrétiens est, en effet, très étonnant. On veut bien instruire Monsieur un tel, Madame une telle, tel ou tel individu. Cependant, Jésus n'a pas ordonné de faire disciples des individus seulement, il a prescrit « faites disciples les nations ». Autrement dit, en ce qui concerne l'Église de France, faites disciples les Français, faites la France disciple de Jésus-Christ et, ici, je n'hésite pas à reprendre une parole du Pape, qui est une parole de vérité, dans le droit fil de l'Écriture : « France qu'as-tu fait de ton âme ? »

Et l'Église de France doit avoir le souci, non seulement de tel ou tel individu, mais aussi le souci de la France, le souci du peuple de France. Et je dirai aussi, parce que nous ne devons pas être chauvins : « que le ciel soit béni d'avoir envoyé, dans notre Faculté, pour que l'Évangile touche la France, des amis de Suisse, de Grande-Bretagne ou des États-Unis ! » Nous n'avons pas honte, nous sommes, au contraire, fiers et reconnaissants de compter, parmi nos professeurs, des hommes qui ont quitté leur pays afin de servir en France la foi Réformée, la foi selon la Parole de Dieu.

Enfin Jésus dit : « Enseignez-leur à garder toute ma parole, tout ce que je vous ai prescrit », c'est-à-dire toute la Bible. Et il a ajouté une promesse : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ».

Nous nous connaissons assez, les uns et les autres, pour savoir que nous ne sommes pas de grande valeur. Quelqu'un a constaté qu'au fond, le peuple chrétien est constitué de zéros... d'une suite de zéros. Mais heureusement, quand devant une suite de zéros, on met quelqu'un, un chef, on place un 1, on obtient un compte solide ! Et nous, nous avons un chef, nous disposons d'« une unité » en notre Seigneur, et cette unité placée au-dessus et devant tous les zéros que nous sommes, cela représente un poids considérable !

Nous sommes des vases de terre, mais Jésus-Christ, la parole de Jésus-Christ, est un trésor que Dieu, dans sa miséricorde et dans sa volonté mystérieuse, nous a confié. Ce qui compte, ce ne sont pas les vases de terre, mais le trésor qu'ils contiennent et que nous devons transmettre, parce que c'est un trésor inestimable. Ce trésor vaut plus que tout le monde entier, car on ne peut comparer la créature au Créateur, ni l'univers à celui qui l'a fait, qui en est le Recteur et qui le maintient.

Aujourd'hui, nous avons donc le devoir de repartir en conquête. Il ne faut plus reculer. Il faut regagner la philosophie, les sciences, les arts à Jésus-Christ. Il faut regagner à Jésus-Christ tout ce qui est de l'homme, amener « toute pensée captive » à Jésus-Christ.

L'artisan ne fait rien de ses mains qu'il ne l'ait eu d'abord dans sa pensée. Si la pensée des hommes revient à Jésus-Christ, tout ce qu'ils accompliront reviendra à Jésus-Christ. Finissons-en avec nos prétendues autonomies, qui ne sont que des abandons à l'adversaire. Il n'y a pas de philosophie autonome. Ou bien la philosophie est fidèle à la vérité qu'est Jésus-Christ ou bien la philosophie n'est plus que selon la tradition des hommes et les éléments du monde, comme l'apôtre Paul le déclare dans sa lettre aux Colossiens. Il n'y a pas de science autonome. Il n'y a de vérité profonde que dans l'accord avec la Parole de Dieu, avec la Parole de Jésus-Christ, avec Jésus-Christ lui-même.

Il n'y a pas d'art autonome non plus. Je remercie, ce soir, les amis qui, hier, par le don qu'ils ont fait de leur cœur, ont glorifié Jésus-Christ par le don que le Seigneur leur a octroyé. Je sais bien qu'ils ont pris de la peine, mais je sais aussi qu'ils peuvent dire, comme S. Paul, « je regarde toutes ces choses comme des balayures à côté de la gloire de Jésus-Christ, notre Seigneur ». Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu. Et si nous avons reçu quelque chose, et si nous avons reçu quelques dons, nous n'avons pas à nous en glorifier. Ces dons nous viennent du Père des lumières de qui tout vient et à qui tout doit être rendu.

La Foi Réformée, c'est la foi qui veut rendre à Dieu la gloire qui lui est due. La Foi Réformée selon la Parole de Dieu, c'est la foi qui veut tout rendre à Dieu, tout rendre à Jésus-Christ ; qui veut que tous les aspects de l'existence et de la pensée humaines soient soumis à celui qui doit tout emmener derrière son char triomphal.

C'est là une image de S. Paul. Il faut que Jésus-Christ, sur son char triomphal, emmène tout à sa suite. Et que tout le glorifie, car c'est lui seul qui compte. Il est la Vérité. Il est la sagesse en qui sont cachés tous les trésors de la pensée, de la science, ... rien n'existe en dehors de lui. Tout est par lui et pour lui. Ce n'est pas moi qui le dis, mais S. Paul. Et S. Paul ne le dit pas de lui-même. Il le dit parce qu'il est un apôtre inspiré par Dieu pour nous communiquer la vérité de Dieu sur nous-mêmes, sur le monde.

La Foi Réformée que nous voulons nous efforcer de confesser est une foi qui s'incline devant la royauté souveraine du Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ.

Il n'y a pas de raison autonome. Il faut, nous dit l'apôtre, que notre pensée, notre raison, soient transformées. Et c'est ainsi que nous pouvons rendre à Dieu, non pas un culte spirituel mais, comme il est dit dans le grec, un culte logique, *logikos*.

Qu'est-ce que la logique ? Qu'est-ce qui est logique ? Selon la Sainte Écriture, c'est ce qui est conforme et soumis au *Logos*. Et qu'est-ce que le *Logos* ? Ce n'est pas je ne sais quelle « Raison » avec un grand R. Le *Logos*, c'est Jésus-Christ. Car, au commencement était le *Logos*, et le *Logos*, le Verbe, la Parole, la Pensée de Dieu, a pris chair, elle a dressé sa tente parmi nous, et même si le monde a cherché à l'étouffer, à l'effacer, cette Parole reste, dans sa vérité, dans sa beauté. Tel est le culte logique que nous devons rendre à Dieu.

Notre raison n'a droit à aucune autonomie. Il n'y a de raison que de raison logique, c'est-à-dire de raison soumise au *Logos*, reconnaissant le *Logos* comme étant la Vérité, reconnaissant la Parole de Dieu comme étant la Vérité. C'est ce qui donne au philosophe chrétien une humilité profonde. C'est aussi ce qui donne à l'artiste chrétien, au savant chrétien, sa vérité profonde.

Nous sommes devant une tâche considérable : reconquérir pour Jésus-Christ tout ce qui a été livré, concédé, à l'adversaire. L'adversaire semble avoir gagné, mais Dieu lui réserve une sévère défaite, pour peu que l'Église soit assez humble pour se ranger et se soumettre à l'autorité de la Parole de Dieu, à la Seigneurie de Jésus-Christ.

Ces paroles vous interpellent, vous choquent peut-être, et vous donnent envie de résister. Cependant, je les prononce dans la soumission à l'enseignement biblique, à l'enseignement de Jésus-Christ communiqué aux apôtres, dont il a dit « qui vous écoute m'écoute ». Et en écoutant S. Paul ou S. Pierre ou tel autre apôtre, c'est Jésus-Christ que nous écoutons.

Voilà, nous sommes devant une tâche formidable. Demain, que sera l'Église ? Une Église encore en reculade, ou une Église en progrès ? Une Église qui pactise avec les éléments du monde et les traditions des hommes, ou une Église qui se veut la fidèle servante et la fidèle proclamatrice de la Parole de Dieu ?

Que sera, demain, la cité des hommes ? Notre ami Jean Brun nous l'a montré, hier, on aboutit à la mort de l'homme parce qu'on a prétendu que Dieu était mort. Nous sommes à un moment où les philosophes en arrivent à une anti-philosophie, les savants à une anti-science, les écrivains à une anti-littérature. En bref, on en arrive à nier la raison qu'on a d'être, de combattre et de vivre.

Ici, à Aix, un combat de progrès, de victoire est commencé. Je m'exprime en termes militaires, qui sont bibliques. Quand on joue battu, on est sûr d'être battu. Or, l'Église ne cesse, depuis trois siècles, de jouer battue. Les chrétiens sont parfois honteux de leur foi, honteux de leur Seigneur, honteux de la Parole de Dieu. Il faut en finir avec cette attitude.

Seigneur, ce que je suis en moi-même n'est rien. Je ne suis que ce que tu me donnes d'être. Je n'ai de dons que ceux que tu m'as faits. C'est de toi que tout dépend. Mais avec toi, il doit y avoir la victoire.

Je termine en évoquant ce qui est mieux qu'une parabole, puisque c'est un fait historique : la rencontre de David avec Goliath. Oh, je sais bien que devant le Goliath du monde moderne, l'Église n'est qu'un David. Quelle petite chose que l'Église en 1984 ! Seulement, c'est David qui a renversé celui qui se prétendait le défenseur de tous les adversaires de Dieu !

Si l'Église reprend foi en son Seigneur et en sa Parole, elle est sûre de ne pas être battue. Il pourra y avoir des combats difficiles, des moments redoutables, la mort de certains d'entre nous, des persécutions, des lâchetés comme en commettent trop de chrétiens dans les pays dits libres... malgré cela, Jésus n'abandonne pas son Église. Il y a toujours un reste fidèle qu'il maintient, et c'est à partir de ce reste fidèle que tout demeure possible.

Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église de Jésus-Christ. Le Seigneur Jésus-Christ trouvera la foi quand il reviendra sur la terre ! Et l'épouse se sera parée pour recevoir son époux ; l'Église sera prête pour accueillir son Roi et lui dire : c'est à toi, et à toi seul, qu'appartiennent l'honneur, la puissance et la gloire aux siècles des siècles !

Je m'étonne toujours de voir des hommes prêcher pendant des années sans obtenir une seule conversion. Ne ressentent-ils aucune compassion pour autrui, aucun sens de responsabilité ? Comment osent-ils rejeter le blâme sur leur Maître en interprétant faussement sa souveraineté ? Paul planterait, Apollos arroserait, et Dieu ne ferait-il plus croître ?

A quoi servent capacités, philosophie, éloquence, et même l'orthodoxie, sans les signes accompagnateurs ? Comment se disent-ils envoyés par Dieu s'ils n'amènent pas d'hommes à Dieu ? Des prophètes aux paroles impuissantes des semeurs à la semence flétrie, des pêcheurs bredouilles, des soldats d'oprette – sont-ce là les hommes de Dieu ?

Mieux vaut balayer les rues que la stérilité dans le ministère. Le métier le plus modeste amène quelque bienfait à l'humanité, mais le triste individu qui occupe la chaire sans jamais glorifier Dieu par des conversions ressemble à un abcès, une tache.

Certes, il existe des périodes de sécheresse, où les années de famine feront oublier la prospérité mais, à la longue, des fruits se produiront à la gloire de Dieu. Ce temps de stérilité passagère remplit l'âme d'une angoisse indicible. Frères, si le Seigneur ne vous donne pas la passion des âmes, fuyez le pastoralat comme vous aspirez à la paix de votre cœur et à la réalité de votre salut.

C.H. Spurgeon, *Pêcheurs d'hommes* (Europresse, 1991).

LA FOI « ÉVANGÉLIQUE » DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Paul WELLS*

Selon une formule bien connue, le monde moderne est plein d'idées chrétiennes devenues folles.

En faisant l'inventaire des comportements des protestants et de leurs institutions, il ne paraît pas excessif de penser également que le protestantisme du 20^e siècle est plein d'idées de la Réforme devenues folles : déformées, gauchies, dévoyées... Qui lit Calvin, pour se limiter à lui et ne pas évoquer Bonaventure, Thomas d'Aquin, Anselme ou même Augustin ? On lit davantage Luther, on se réclame même de lui, surtout pour lui emprunter des idées compatibles avec la philosophie post-kantienne ou les sciences humaines. Peu de protestants, aujourd'hui, suivraient Luther dans ce qui l'oppose à Erasme : son argumentation sur la grâce, sa doctrine du serf-arbitre et celle de la prédestination.

Pour pousser le trait de façon dangereuse, en raison d'une trop grande généralisation, il semble que cette anomie du protestantisme puisse être attribuée au fait qu'il est devenu semi-pélagien¹ sous l'influence des Lumières et du libéralisme théologique. Nos ancêtres spirituels étaient, en effet, luthériens ou calvinistes, des augustinien² fêrus et fiers de l'être, en ce qui concerne la Trinité, la christologie, le péché et la grâce.

Comment ne pas avoir l'impression que des *sola* de la Réforme – *fide, gratia, scriptura* – et du *solī Deo gloria*, il ne reste plus grand chose : la critique biblique et l'humanisme ont gommé les deux derniers, tandis que les deux premiers ont changé de sens sur beaucoup de lèvres, suite à une notion non-biblique de la grâce et de la foi.

Cette appréciation serait-elle exagérée ? Non, si l'on veut bien reconnaître que l'universalisme du salut, une évidence pour la

* Professeur de Théologie Systématique à la F.L.T.R., et Éditeur de *La Revue Réformée*.

1. Pélagianisme : doctrine opposée à la théologie d'Augustin (et de saint Paul !) sur le péché et la grâce : la volonté libre de l'homme lui permet de refuser ou d'accepter la grâce de Dieu.

mentalité protestante actuelle, a conduit à réinterpréter le sens de la croix dans une perspective pélagienne, tandis que la foi, devenue une conviction subjective imprégnée de doute, est « une foi douteuse » kantienne ou wittgensteinienne, dissociée d'une vérité doctrinale lui servant de fondement. En raison du pluralisme ambiant, toutes les affirmations sont devenues *bona fide*, même celles qui, apparemment, sont les plus opposées à l'enseignement apostolique. C'est ainsi que le communiqué de l'Assemblée Générale de la Fédération Protestante de France, réunie le 14 et le 15 janvier 1995 à Paris, indique, à propos de « l'affaire Gaillot » que :

« l'enracinement dans une foi commune n'exclut ni les divergences ni les oppositions... » ²

Si le protestantisme se réduit numériquement, c'est parce qu'il n'entend plus de prédications à la manière des Whitefield, Monod ou Spurgeon, dans lesquelles lui serait indiqué comment on passe de la mort à la vie par une conversion authentique, comment on vit en appliquant une éthique conforme à l'Évangile. Les institutions protestantes sont prolixes en rapports, déclarations et textes en tous genres... pourtant les synodes vraiment utiles ou édifiants sont plus que rares !

Les « évangéliques » offrent-ils un spectacle plus réconfortant ? Il est permis de se demander si, malgré leurs bonnes intentions, ils ne suivent pas la même route glissante avec, sans doute, quelque retard. Ils ont souhaité maintenir, au travers des réveils spirituels des siècles précédents, l'héritage de la Réforme avec ses *sola* ; mais ne subissent-ils pas aussi la pression énorme, en matière doctrinale et éthique, du relativisme moderne ? N'ont-ils pas un talon d'Achille ou même deux : l'arminianisme qui nie la souveraineté de la grâce et l'herméneutique littéraliste qui émette le conseil éternel de Dieu ? Le subjectivisme et l'individualisme, qui tendent à réduire l'Évangile à une foi personnelle en écartant la notion d'une vérité objective, ne constituent-ils pas pour eux un vrai danger ? Francis Schaeffer et, plus récemment, David Wells, dans son livre *Pas de place pour la vérité ; qu'est devenue la théologie évangélique ?*, ont déjà lancé des avertissements sérieux à ce sujet. ³

Comment la foi « évangélique » peut-elle garder un bon cap ? Nous allons essayer de répondre à cette question, après avoir présenté de façon schématique les principales caractéristiques de notre temps.

2. Le BIP n° 1360.

3. Voir F. Schaeffer, *The great evangelical disaster* (Westchester : Crossway, 1984), D.F. Wells, *No place for the truth* (Grand Rapids : Eerdmans, 1993) et *God in the wasteland* (Grand Rapids : Eerdmans, 1994), M. Noll, *The scandal of the evangelical mind* (Grand Rapids, Eerdmans, 1994).

I – LE MONDE OÙ NOUS VIVONS

L'Évangile est contesté à chaque époque. Déjà, à l'époque des apôtres, il était un scandale et une folie pour ses auditeurs, juifs et grecs. Plus près de nous, les miracles ont fait l'objet de grands débats (voir Hume). Au siècle dernier, la notion de création a été la cible du darwinisme. En notre siècle sans « âme », la morale chrétienne est bien malmenée ; après « le paradis de la pilule » de John Updike, nous sommes entrés dans le purgatoire du préservatif.

Il y a quelque vingt ans, la foi chrétienne faisait l'objet d'un black-out, étant jugée déplacée dans toutes les discussions intellectuelles sur les problèmes de société. Aujourd'hui, dans le désarroi dû à la « perte des repères », elle n'est pas plus incongrue qu'autre chose et on assiste à un revirement.

Voici quatre aspects principaux de la culture occidentale.

1. Le retour du religieux

La poussée de l'islam, la montée des intégrismes de toutes sortes, le Nouvel Age à la Shirley Maclaine, la persistance du christianisme à l'Est en plein effondrement du totalitarisme – même s'il est exagéré de parler de « la revanche de Dieu » – sont autant de faits symptomatiques d'un dépoussiérage du religieux. Pourtant, cette évolution ne semble pas profiter à la foi chrétienne traditionnelle. Le retour du religieux n'est ni un retour à l'Église, ni une réhabilitation des dogmes.

Il n'y a pas longtemps, dans une conversation avec un ami radical de gauche, je l'ai entendu dire : « Ce qu'il nous faut, c'est un renouveau spirituel de l'humanité, mais ceci ne peut pas être un retour au christianisme ». Bien des personnes en recherche partagent cette opinion. Le christianisme leur semble une voie sans issue pour des raisons plus ou moins confuses, dont certaines sont « des idées reçues ». Le christianisme est la religion des conquistadors et des inquisiteurs, et il est par trop associé à la débâcle colonialiste et à la misère du tiers-monde. Il est la religion de l'anti-plaisir, de l'anti-féminisme, des dégâts écologiques, du dogme imposé et du non-épanouissement personnel, des guerres de religion et du développement agressif... en bref, du passé et non de l'avenir.

Ces idées, si elles ont perdu quelque peu de leur virulence, flottent toujours dans l'air du temps.

2. L'uni-mondisme universaliste

L'Évangile demeure cependant une des bêtes noires de nos contemporains, surtout s'il formule sa prétention à l'*exclusivisme*.

Oser affirmer qu'un *seul* chemin mène à *un seul* vrai Dieu, et que ce chemin est un homme, ayant vécu dans un lointain historique avant d'être crucifié, relève de l'acceptable. C'est dénier aux autres religions toute possibilité de conduire à Dieu, et aux hommes de bonne volonté de se faire reconnaître de Dieu, si du moins il existe. Pour la plupart de nos contemporains, chaque religion contient une part de vérité et une part d'erreur, chaque personne est le siège d'une part de « Dieu ». Par ailleurs, chacun sait que bien des non-croyants font plus pour les malheureux que les croyants. L'important pour chacun est de trouver sa voie et l'harmonie intérieure. Le moyen importe peu dès lors que la vie ici-bas est meilleure et que demeure l'espoir qu'il en sera de même après le passage dans « le grand bleu ». Si la foi chrétienne aide certains, tant mieux pour eux ; d'autres convictions, jugées aussi respectables, conviendront mieux aux autres.

Prétendre être la seule foi véritable, c'est faire preuve d'impérialisme et favoriser les exclusions *sur la terre et dans le ciel* : c'est être fondamentalement intolérant et opposé à l'unimondisme de notre culture. Le Dieu qui correspond à cette foi n'est pas universel, mais sectaire.

3. *L'idole de la tolérance*

Nombreux sont les chrétiens qui butent sur cette difficulté. Comment être tolérant si l'on croit que le christianisme est une religion unique en son genre, qui permet de connaître le seul vrai Dieu en Jésus-Christ ? C'est pourquoi, bien trop souvent, des chrétiens renoncent à reconnaître et à formuler le caractère exclusif de leur foi, et admettent, implicitement, que toutes les religions conduisent, en définitive, au même Dieu et, qui plus est, que « nous irons tous au paradis », l'amour de ce Dieu nous recouvrant tous, comme un parapluie. L'évangélisation apparaît, en conséquence, comme une entreprise inopportune, indiscrete. Cette conception est très répandue aussi bien dans le catholicisme romain que dans le protestantisme contemporains.

A la manière d'un rouleau compresseur, notre société aplatit et banalise tout, aussi bien dans le domaine des croyances que dans celui des comportements. C'est ainsi que le bien et le mal ne se distinguent plus clairement l'un de l'autre tant leur sens est devenu incertain. Le possible, l'agréable, en un mot les préférences personnelles même bizarres, sont valorisés. Tout est en mouvement permanent et les incohérences ne font pas vraiment peur...

Le dogme de la tolérance, qui oblige à considérer toutes les « valeurs » comme égales, ne supporte (tolère) cependant pas l'affirmation d'une vérité exclusive... même si elle est tolérante, au vrai sens du terme.

De plus, l'universalisme dans le domaine du salut semble avoir pour corrélat inévitable un relativisme éthique : tous les comportements se valent au gré des circonstances. Ce christianisme-filtre du « consensus mou » social ne met-il pas en danger la santé spirituelle du peuple de Dieu et son témoignage, s'il s'en préoccupe encore ?

4. *L'individualisme moderne*

« La religion des jeunes » – qui n'est d'ailleurs pas uniquement celle des jeunes – décrite par un sociologue comme Yves Lambert, correspond à une « individualisation des croyances » : « chacun se débrouille avec sa spiritualité », on observe « une religiosité un peu diffuse » ; « toutes les croyances parallèles augmentent » et l'on « mixe » les croyances chrétiennes avec l'astrologie ou la télépathie ; le refrain est « plus tu crois, plus tu seras heureux, tout de suite ». Les valeurs fortes des jeunes sont « la liberté, l'amour, l'amitié, l'emploi garanti, les droits de l'homme » ; elles sont « plus universelles et plus concrètes que les idéologies ou les doctrines religieuses. » Il s'y ajoute, la relance économique promise ne se décidant pas, la sécurité et le souci de l'avenir. Les résultats de l'enquête organisée, en 1994, par le Gouvernement Balladur auprès de la jeunesse sont éloquentes.

Néanmoins, sous un vernis de tolérance tous azimuts, se cachent bien souvent des attitudes d'intolérance instinctive et irréfléchie, dont la seule justification est un sentiment vague, inexplicable d'atteinte au « moi ». L'expression « c'est injuste » est abusivement utilisée et son sens s'en trouve amoindri.

Comment s'étonner que, dans un climat de « tolérance » égo-centrée – dont le sens profond est « ne m'ennuyez pas » –, l'Évangile et son grand commandement « Aimer le Seigneur avec tout son cœur... et son prochain comme soi-même », l'autre ne soit pas bafoué mentalement, verbalement et parfois physiquement ? Est sans intérêt toute option différente, et inacceptable, parce que dérangeante, celle qui s'accompagne d'une justification.

II – LE MESSAGE DE L'ÉVANGILE DANS LA SITUATION ACTUELLE

Vivre l'Évangile est-il difficile ? Assurément. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi, même dans les périodes où, à la différence de la nôtre, l'Évangile biblique et les idées à la mode allaient relativement dans le même sens.

1. *Deux façons de se compromettre*

Certains chrétiens semblent avoir trouvé, aujourd'hui, la solution et expliquent : « Acceptons le nouveau climat et montrons

comment l'Évangile s'y adapte ». La foi est une attitude positive, elle valorise ; telle est ma vérité, elle me sauve de l'inutilité et elle accroît pour moi la saveur de la vie présente. Cette conception de la vie chrétienne s'accommode implicitement d'une séparation entre le sacré et le profane, c'est-à-dire divise en deux la réalité de la création de Dieu. Il peut en être ainsi de deux façons, au moins.

i) Pour beaucoup de chrétiens « évangéliques », ce qui est positif concerne le seul domaine spirituel ; les réalités invisibles – c'est-à-dire ma foi, ma communauté, ma piété, mon progrès spirituel, mon évangélisation, ma prière et mes études bibliques – « pointent leur nez » dans un monde mauvais, où sévissent l'incroyance et tout ce qui n'est pas spirituel : le travail ou les études, la politique et la famille,... C'est ainsi que la foi se trouve privatisée et l'Évangile limité au domaine « spirituel ». Tout ce qui est extérieur à la foi, d'une façon ou d'une autre, est objet de soupçon. Un espace intime et calfeutré existerait, antichambre du Royaume, dont l'attrait est réel parce qu'il permet de développer le côté affectif de la foi et de satisfaire notre tendance à l'émotivité et notre soif d'expérience. L'Évangile biblique peut-il faire l'objet d'une telle dévaluation ?

ii) L'autre façon de diviser la réalité en deux – que l'on observe souvent dans le modernisme protestant – consiste à dire que le monde est neutre et que l'homme est capable de faire progresser l'humanité vers plus d'égalité et de fraternité par un partage des ressources planétaires.

Cette conception, qui est indifférente à l'enseignement biblique sur les capacités humaines, conduit à réduire la portée du message de la Bible et à le limiter à l'intimité d'une spiritualité individuelle. Il n'y aurait pas de « vérités » à appliquer au quotidien, la Bible ne nous indiquerait que la possibilité d'une relation avec Dieu, d'une conduite spirituelle nous permettant le même genre d'expérience de Dieu qu'aux temps bibliques.

Ainsi, la différence entre le chrétien et celui qui ne l'est pas relèverait seulement de l'attitude intérieure. Pour le reste, le chrétien peut adopter les mêmes attitudes que les autres, avec pour résultat un Évangile social enraciné dans les analyses contemporaines et voisinant avec certaines croyances ou expériences spirituelles. Ce comportement ne s'enracine pas vraiment dans un terreau biblique.

On le voit, « évangéliques » et « modernistes » se rapprochent dans leur attitude épistémologique, tout en ayant une vision différente du contenu de ce qu'il faut croire. La différence entre eux réside dans le fait que les modernistes étendent leur attitude moderniste, laïque et sécularisante au contenu de l'Écriture, alors que les

« évangéliques » laissent le monde actuel intact, puisque c'est le royaume du diable, tout en acceptant, implicitement et inconsciemment, beaucoup de ses attitudes. Ces deux positions ont un point commun : un manque de vraie doctrine de la création, une impossibilité d'articuler le rapport entre la création, la rédemption et le Royaume de Dieu, ce que la théologie protestante classique a essayé de faire dans son enseignement sur la nature « fédérale » des alliances divines.

Séparer le sacré et le profane n'est pas bibliquement fondé. La Bible ne connaît, en effet, qu'une seule réalité, qui a deux aspects : le visible et l'invisible. Tout appartient à Dieu qui le conserve par sa grâce. La Bible présente une continuité dans l'histoire du salut et dans la suite des alliances entre Dieu et l'homme ; ainsi l'histoire en général et chacune de nos vies en particulier sont orientées vers la grande restauration que seront la résurrection des morts, la nouvelle création et la vie éternelle.⁴ Dans le temps présent, le chrétien est appelé à servir Dieu, donc à « évangéliser », dans tous ses actes. La vie chrétienne est un *modus vivendi*, un « témoignage », par lequel la vérité de Dieu doit être au cœur de toutes les situations.

La vérité biblique n'est pas seulement intime, subjective ; elle est également objective et concerne Dieu, le monde, l'histoire et toutes les relations humaines. Elle permet, certes, de belles expériences, mais elle fait davantage en atteignant et en changeant notre intelligence et notre façon d'être aussi bien que nos sentiments (Rm 12:1,2). Jésus est le Créateur et le Seigneur du monde, à qui tout appartient, le passé, le présent et l'avenir ; il nous envoie avec cette bonne nouvelle.

2. Une vision du monde

Ceci nous aide à remettre à leur juste place nos attentes en ce qui concerne la foi chrétienne et la vie quotidienne. Il convient, à la fois, de reconnaître sans hostilité, ni crispation, les valeurs de notre société et de maintenir à leur égard une distance critique nécessaire, étant donné leur fondement humaniste. Ces valeurs, qui sont le plus souvent des expressions imparfaites de l'enseignement de l'Évangile sur la dignité de l'homme, créature à l'image de Dieu, s'inscrivent, parfois, nettement en opposition avec l'Évangile, en se mettant au service de mammon et de ses objectifs.

Le chrétien est appelé à développer une vision du monde et à adopter une façon de vivre qui se distinguent de la manière « auto-

4. Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de R.A. Wells, *La trace de Dieu dans l'histoire des hommes* (Québec : La Clairière, 1994).

nome », c'est-à-dire de celle qui met l'homme au volant à la place de Dieu. Le service de la vérité en tous lieux est son but et ainsi, par la grâce de Dieu, la vie chrétienne se transforme en témoignage à l'Esprit qui l'anime.

3. *Des présupposés bibliques*

Une vision chrétienne du monde ne peut être vraiment cohérente que si elle est soutenue par des présupposés qui sont conformes à l'enseignement de l'Écriture.

Toute théologie est tributaire de la méthode qui a été adoptée pour interpréter la Bible. De même, les différentes méthodes d'interprétation sont liées à la conception que l'on a de la normativité du texte biblique.

D'où vient notre conviction en ce qui concerne le statut de la Bible ? Elle est liée aux fondements de notre foi. Ces « présupposés » sont le fruit, non pas de démonstrations logiques, mais de nos certitudes profondes concernant notre identité, d'où nous venons et quel est le but de la vie.

Notre présupposé fondamental concerne le Dieu trinitaire lui-même. Nous sommes persuadés que lui seul existe d'éternité en éternité. Bien que la grandeur de Dieu soit visible dans la création, aucun humain n'est capable, à cause de sa finitude et de son péché, de définir Dieu ou de le décrire justement et, encore moins, de communier avec lui. Aussi faut-il que Dieu parle sur lui-même pour que nous le connaissions.

Nous sommes convaincus que Dieu s'est manifesté aux hommes dans ses actes et dans ses paroles, dans la révélation contenue dans la Bible et en Jésus-Christ, qui est sa parole vivante. Si Dieu dépasse notre compréhension, nous pouvons cependant le connaître véritablement et suffisamment en Jésus-Christ et, par sa Parole, la Bible, en vue de notre salut.

4. *Une foi doctrinale*

La foi « évangélique » n'a pas honte de son caractère doctrinal. C'est là une de ses spécificités dans le contexte actuel de croyances non doctrinales.

Dieu nous a donné l'Écriture afin de nous instruire et de nous permettre de vivre (2 Tm 3:16). La mission de la théologie « évangélique » est de faire ressortir les doctrines qui sous-tendent notre foi – exprimées dans le *Symbole des Apôtres* de l'Église primitive et les *Confessions de foi* – et que Dieu a dévoilées progressivement dans l'histoire du salut et dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

Mais où sont les grandes théologies systématiques en langue française ? Les Néerlandais ont eu Bavinck, les Américains Hodge, Dabney, Warfield et Berkhof, les Anglais Litton ou Murray, les Allemands Barth, Brunner et Weber, néo-modernistes il est vrai ; mais en France, depuis Calvin, personne à part Jalaguier ! Serait-ce parce que, secrètement, nous aimons mieux *La Profession de foi du vicaire savoyard* (de Rousseau) que Calvin et *La Confession de la Rochelle* ? Quant aux textes de Dordrecht (les « Canons »), quelle horreur ! On les ignore à tel point que des intellectuels chrétiens de qualité, tels que Pierre Chaunu ou André Dumas, commettent des erreurs à propos de leur enseignement. L'Église n'a-t-elle pas les théologiens qu'elle mérite ?

Au moment où les scientifiques parlent de cybernétique, de systématique et de systèmes, pourquoi craindre de présenter le christianisme comme un système ? La foi biblique a des réponses pour les questions posées de façon satisfaisante sur le plan intellectuel, émotionnel et éthique. La foi « évangélique » est attachée aux grands faits chrétiens et se préoccupe d'articuler les relations de complémentarité qui existent entre eux.

i) La souveraineté du Dieu trinitaire, dont les personnes, Père, Fils et Saint-Esprit subsistent en une unité et une égalité éternelles. Dieu est personnel et son plan pour l'humanité exprime son amour. Dieu est intelligent et connaît toutes choses, passées, présentes et à venir ;

– Dieu, le seul vrai Dieu, est le Créateur de l'univers et celui qui soutient toutes choses par sa puissance ;

– le peuple de Dieu, les enfants que Jésus-Christ a rachetés, sont élus en lui dès avant la fondation du monde. Leur salut est une certitude inscrite dans le plan de Dieu et fondée dans l'œuvre de Christ, sa mort et sa résurrection.

Ces enseignements bibliques répondent aux interrogations de l'homme moderne sur la nature de Dieu et sur celle de la religion. Ils manifestent la vraie universalité de la foi chrétienne ; celle-ci confesse un Dieu qui est le Dieu de tous les hommes, un Dieu qui veille sur sa création, car il a un projet pour elle et pour toutes ses créatures.

ii) Dieu a créé l'homme et la femme à son image, c'est-à-dire comme des personnes intelligentes, douées de discernement moral et de responsabilité ;

– le mal a été introduit dans le monde par la rébellion de l'homme contre son Créateur. Il est d'ordre éthique et a été vaincu par l'obéissance de Jésus-Christ, le Sauveur. Il sera totalement aboli dans la nouvelle création à venir.

Le message biblique souligne l'unité de la race humaine, la nature de nos capacités en tant que créatures et le caractère unique de l'univers et de sa finalité.

iii) Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu et Fils de l'homme, né sans père humain de la vierge Marie, est mort en sacrifice à la place des pécheurs qui sont sauvés par sa perfection et son sang versé pour eux. Christ ne rend pas seulement le salut possible ; il sauve les pécheurs qui sont ses enfants. Tous ceux pour qui Christ est mort se convertiront et seront sauvés.

Dieu répond, dans l'Évangile, au besoin le plus fondamental de l'être humain : être aimé et accepté.

iv) Ceux qui se repentent et croient en l'Évangile sont justifiés par la foi en dehors de toute œuvre humaine, même s'ils restent pécheurs tout au long de leur vie et ont à combattre contre leur péché. Ils peuvent tomber et commettre des erreurs graves, mais leur salut est entre les mains de Christ ;

– l'homme est incapable par lui-même de répondre à l'Évangile et d'assurer son propre salut. Pour être sauvé, il faut l'intervention de l'Esprit Saint qui vivifie ceux qui sont spirituellement morts.

La Bible répond aux aspirations individuelles de nos contemporains en leur proposant une humanité vraie et le renouvellement, la valorisation de leurs dons ainsi qu'une vocation à un service et une vie utiles.

v) Le Royaume de Dieu est annoncé dans l'Évangile. Il ne viendra définitivement qu'au moment du retour en gloire, futur et personnel, de Christ. A ce moment-là, le monde présent disparaîtra et Christ fera toutes choses nouvelles dans une création où l'injustice, le péché, les maladies et les larmes n'existeront plus.

Cet enseignement sur le Royaume est capital. Dans le monde présent, nous sommes appelés à avoir la même patience que Dieu et à retenir notre jugement. Le chrétien sait que la venue du Royaume n'est pas naturelle, mais sera un acte de Dieu. Nous sommes appelés à la tolérance à cause de la nature de notre espérance.

CONCLUSION : LE DÉFI A RELEVER

Si nous sommes convaincus que le Dieu de la Bible, Jésus-Christ et la révélation chrétienne sont tout à fait uniques pour notre salut, que Dieu seul répond aux besoins de l'homme et le valorise, nous aurons le courage de relever le défi de notre temps et de rendre témoignage, en paroles et en actes, à la vérité.

Autrement, ou bien nous ferons bon accueil aux « vérités » fallacieuses d'autrui, ou bien nous resterons indifférents à leur égard. Dans l'un et l'autre cas, nous serons comme des spectateurs passifs, enfoncés dans leurs fauteuils « consensuels », en train de regarder le grand film de la fin du siècle.

Qu'à Dieu ne plaise !

La prière avec assurance glorifie Christ. Celui qui apprend à utiliser Christ comme la voie et la porte du salut lui donne une œuvre à accomplir. L'intercesseur est surtout glorifié par son œuvre d'*intercession*. En effet, il n'est pas venu afin d'être servi, pas même dans la prière, mais pour servir, surtout en prière.

La prière avec assurance glorifie aussi Dieu le Père, car il se plaît à voir le pécheur venir à lui au travers de Christ. Lui-même a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection » (*Matthieu 3:17*). Si vous ne voyez pas le Fils, vous ne verrez jamais non plus le Père.

Le Saint-Esprit, lui aussi, n'est pas moins glorifié par la prière dans l'assurance. Le même Esprit revêt l'homme à la fois d'humilité et d'assurance. L'authentique assurance ne consiste pas à provoquer ou induire en soi une émotion qui permette de se sentir digne d'entrer dans la présence divine. Il s'agit plutôt de l'opposé.

Ainsi, la règle pour le salut et la prière s'énonce ainsi : « Si vous ne devenez pas comme les petits enfants... » (*Matthieu 18:3*) Nous comprenons ainsi qu'une authentique assurance n'enfle pas l'enfant d'orgueil.

Elle réduit plutôt l'orgueilleux. Nous descendons alors dans les profondeurs de l'humilité. Voici pourquoi l'assurance se trouve ainsi dans la vallée de l'humilité, et pourquoi les deux vont de pair.

F. Bakker, *Je veux prier* (Europresse, 1993).

En **1974**, à l'ouverture de la Faculté libre de Théologie Réformée d'Aix,

- le président du Conseil de Faculté est M. Pierre Filhol,
- les professeurs titulaires ou associés sont :
- M. Pierre Courthial, pour l'Éthique et la Théologie pratique, Doyen,
- M. Franck Michaëli, ancien professeur à la Faculté protestante de Paris, pour l'Ancien Testament,
- M. Peter Jones, pour le Nouveau Testament,
- M. Paul Wells, pour la Dogmatique,
- M. François Gonin, pour l'Histoire,
- M. Olivier Prunet, pour la Patristique,
- M. Jean-Michel Hornus, pour l'Histoire des religions,
- M. Jean Brun, professeur à l'Université de Dijon, pour la Philosophie,
- M. Eugène Boyer, directeur du séminaire, pour l'Homilétique.

– M. Pierre Chaunu, alors professeur, à la Sorbonne, M. Bernard Vogler, professeur à l'Université de Strasbourg, M. Flamant, alors professeur à l'Université de Montpellier, M^{lle} Danièle Beaune, professeur à l'Université de Provence, assurèrent la Faculté de leur concours.

La Faculté d'Aix compte, à ses débuts réguliers, en 1974, quinze étudiants.

*

En **1994**, le président du Conseil de Faculté est M. Marc Sherringham ; les professeurs titulaires sont MM. Pierre Berthoud, Doyen, Ronald Bergey, Jean-Marc Daumas, Harold Kallemeyn, Alain-Georges Martin, Jean-Claude Thienpont et Paul Wells. Il y a 80 étudiants.

Au cours de la période 1974-1994, des professeurs titulaires ont également enseigné pendant plusieurs années : MM. Gérard Boyer, Directeur de la chorale, William Edgar et Christian Rouvière. Michel Gras a été, pendant sept années, responsable des relations extérieures.

POUR UNE « APOLOGIE » BIBLIQUE DE LA FOI

Pierre BERTHOUD *

I – INTRODUCTION

Parmi les disciplines du cursus théologique, l'Apologétique – sans doute à cause de l'influence barthienne – demeure une matière négligée, pour ne pas dire méprisée. Au mieux, on considère qu'elle traite du rapport du christianisme à la culture, en particulier de la manière dont la foi s'adapte, s'intègre et engage un débat d'idées avec les expressions culturelles contemporaines. Mais, normalement, on pense que l'Apologétique est une discipline dont la nature même est de faire des concessions au rationalisme. Dans un article intitulé « Chassez l'apologétique... », A. Maillot illustre de manière remarquable cette approche négative ¹. D'entrée, sa perspective est claire :

« J'entends par « apologétique » cette discipline ou cette « indiscipline » qui tente de réconcilier les sciences de l'époque, ou la philosophie contemporaine avec les affirmations centrales de la foi. »

Cette définition convient plutôt au concordisme qui interprète les données de la révélation biblique à la lumière de la dernière synthèse scientifique ou philosophique du moment ². Elle ne fait donc pas justice à la démarche que cette discipline met en œuvre. Il s'ensuit que nous allons, dans les lignes qui suivent, reprendre la définition de l'Apologétique afin de préciser sa véritable nature, et en présenter les fondements bibliques en examinant quelques passages du Nouveau Testament.

* Pierre Berthoud est Doyen de la F.L.T.R. et Professeur d'Ancien Testament.

1. A. Maillot, « Chassez l'apologétique », *Réforme*, n° 2186, 1987, 6.7.

2. Dans cet article, A. Maillot s'attaque essentiellement au scientisme, « à l'attitude philosophique du scientifique qui prétend résoudre les problèmes philosophiques par la science » (*Petit Robert*). Ayant une doctrine insuffisante de la création, il ne laisse aucune place à la révélation générale, qui peut éclairer l'intelligence humaine (Ps 19 et Rm 1). La raison ne semble être perçue que comme un moyen de connaissance propre au rationalisme. C'est ainsi que l'idée même de vérification est incompatible avec la foi en Dieu. Enfin, l'auteur ne peut réconcilier la toute puissance de Dieu avec son amour puisqu'il ne donne aucune réponse à la question de l'origine du mal.

II – DÉFINITION DE L'APOLOGÉTIQUE

Le mot « Apologétique » provient d'un terme grec *apologétikos* qui signifie « propre à défendre, justificatif ». D'autres termes de la même famille permettent de préciser et de nuancer le sens de ce concept : *apologia* : défense, justification ; réponse (surtout dans le Nouveau Testament) ; *apologizomai*, verbe : rendre compte, calculer ; *apologismos* : compte-rendu, d'où, explication, action de rendre raison (d'une chose) ; justification, défense, apologie³. Défense, justification, réponse, compte-rendu, explication sont les idées principales que transmet ce champ sémantique. Poursuivons notre enquête. Le *Petit Robert* commence par préciser que le terme « apologétique » est employé comme adjectif et signifie « qui contient une apologie, a un caractère d'apologie ». Ajoutons que l'apologie est un « discours visant à défendre, à justifier une personne, une doctrine »⁴. A nouveau, ce sont les notions de *défense* et de *justification* qui sont mises en avant.

Cependant, les dictionnaires soulignent, en particulier, la dimension théologique de l'Apologétique. Ainsi, A. Cuvillier en donne la définition suivante : « partie de la théologie qui a pour objet la défense de la foi contre les objections »⁵. Quant au *Petit Robert*, il distingue entre son aspect négatif et positif :

« Discipline ayant pour but de défendre la religion contre les attaques dont elle est l'objet (apologétique destructive) ; partie de la théologie ayant pour objet d'établir par des arguments historiques et rationnels le fait de la révélation chrétienne dont l'Église est l'organe (apologétique constructive) ».

Si ces deux définitions mettent à nouveau l'accent sur la *défense*, la seconde cherche aussi à *mettre en valeur* la révélation chrétienne. Dans les deux cas, on suppose l'existence de la vérité, qu'on peut la connaître, argumenter en sa faveur et ainsi chercher à convaincre son interlocuteur. Il importe, cependant, de souligner que l'appel à l'argumentation ne peut se faire sans une prise de conscience de l'influence qu'exercent les présupposés sur le raisonnement humain. Par conséquent, l'apologétique n'est pas seulement *défensive*, elle ne cherche pas seulement à *établir* la vérité de la foi, elle est aussi *offensive*. Elle cherche à démasquer l'erreur et le mensonge qui se cachent parfois à la racine même de la pensée humaine.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'apologétique n'est qu'une servante, un moyen. Elle n'est efficace que dans la mesure où elle se laisse illuminer et dynamiser par le Saint-Esprit, car c'est lui

3. A. Bailly, *Dictionnaire Grec-français* (Paris : Hachette, 1950) 233.

4. Le *Petit Robert* (Paris : Dictionnaires Le Robert, 1992) 81-82.

5. A. Cuvillier, *Le vocabulaire philosophique* (Paris : Amand Colin, 1963) 21.

seul qui peut changer les mentalités et les cœurs. En résumé, nous pouvons dire avec J. Frame que l'Apologétique est « une discipline qui apprend aux chrétiens comment rendre compte de l'espérance qui les habite » ⁶

III – L' APOLOGÉTIQUE : LES DONNÉES BIBLIQUES

Il n'est pas rare d'entendre que la démarche que propose l'apologétique est plus une concession au rationalisme que motivée par des considérations bibliques. En réalité, c'est le contraire. Dans leur souci d'édifier les chrétiens et de transmettre l'évangile de Jésus-Christ, les auteurs bibliques ont développé une mentalité d'apologète. Les passages qui suivent en fournissent une bonne illustration ⁷.

1. Face aux impies qui se sont glissés au sein de la communauté, Jude s'adressant aux bien-aimés de Dieu dit : « ... je me suis senti obligé de vous écrire afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3). Jude exhorte les fidèles à lutter pour, à militer en faveur de la foi, c'est-à-dire de la doctrine des Apôtres. Il s'agit, face à ceux qui déforment le message de l'Évangile (4), de la *défense systématique* de la vérité transmise une fois pour toutes.

2. Dans son épître aux Philippiens, Paul écrit qu'il est « établi pour la défense (*apologia*) de l'Évangile » (1:16). Il s'agit d'une défense verbale, de rendre compte de cet Évangile qui a transformé sa manière de penser et de vivre. L'apôtre relève, dans ce paragraphe (12-21), l'existence du lien entre la défense de l'Évangile et l'annonce de la Bonne nouvelle. L'un ne va pas sans l'autre.

3. Nous avons déjà signalé que l'apologétique est tout à la fois *défensive* et *offensive*. Les deux textes qui suivent confirment cette double perspective :

– Voici comment Pierre exhorte les fidèles : « Soyez toujours prêts à vous défendre (pour la défense : *apologia*) contre (devant) quiconque vous demande raison (*logos*) de l'espérance qui est en vous ; mais (faites-le) avec douceur et crainte, en ayant une bonne conscience... » (1 P 3:15,16). Dans ce passage, Pierre propose aux chrétiens tout un programme des plus significatif. Ils sont invités à rendre compte de l'espérance que le Christ a fait naître dans leur vie et à répondre aux questions qu'elle suscite dans l'esprit de leurs interlocuteurs. Mais l'apôtre ne s'arrête pas là. Il faut aussi soigner la manière d'être, le style. Il faut « répondre avec douceur et res-

6. J.M. Frame, *Apologetics to the Glory of God* (Phillipsburg : NJ, P&R, 1994) 1.

7. Les réflexions qui suivent m'ont été inspirées par un court texte de P. Courthial, intitulé « Apologie et évangélisation, apologétique et missiologie ».

pect à chacun » (15) ⁸ et être intègre dans sa conduite, source d'une bonne conscience (16).

— Paul, lui, nous propose une démarche plus *offensive* : « Car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles (d'origine humaine, TOB), mais elles sont puissantes devant Dieu, pour renverser des forteresses. Nous renversons les raisonnements (*logismos*) et toute hauteur (forteresse, obstacle hautain) qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et nous amenons toute pensée captive à l'obéissance du Christ » (2 Co 10:4,5). L'apôtre, comme le chrétien, est engagé dans un combat et ses armes sont celles de l'Esprit (Ep 6.10-20). L'enjeu est de taille ; c'est celui de la maîtrise de l'esprit humain, de son esclavage ou de sa libération. Sera-ce l'idole-idéologie ou le Dieu de Jésus-Christ ? L'homme vit dans le monde de Dieu, il ne peut échapper au motif Créateur-créature. Lorsqu'il rejette son ultime vis-à-vis, il met en péril sa demeure et son existence. C'est pour cela que Paul s'en prend à la pensée orgueilleuse de l'homme autonome qui s'élève contre la connaissance de Dieu. La vision du monde, la perspective globale du témoin n'est pas neutre. Elle se forge une mentalité et s'incarne dans un style de vie. Or, l'apôtre milite en faveur du règne du Christ, car lui seul est la source de toute vraie liberté de pensée et de la dignité à laquelle l'homme aspire ⁹.

4. La défense de la foi s'aiguise, selon un néologisme proposé par P. Courthial, en *élenchtique*. Ce mot provient d'un verbe grec qui a une double signification : a) convaincre d'erreur et de péché ; b) reprendre, réprimander. Jean offre une bonne illustration du premier sens lorsqu'il dit : « ... l'Esprit convaincra le monde de péché, de justice et de jugement » (Jn 16:8). Paul, lui, fournit un exemple du deuxième sens lorsqu'il exhorte Timothée à « reprendre, ceux qui pèchent devant tous... » (1 Tm 5:20). En *reprenant*, l'élenchtique dévoile et dénonce l'erreur et le péché. Elle enseigne et proclame la Parole qui appelle à la conversion et à la sanctification tout en comptant sur le Saint-Esprit qui, seul, peut *convaincre*.

Cette démarche a pour finalité soit d'*interpeller*, soit de *répondre*. Souvent il s'agit de poursuivre les deux simultanément. À son tour, cette approche revêt deux aspects :

— L'élenchtique négative découvre et démasque le péché de révolte contre Dieu qui se cache dans toute non-foi et dans toute philosophie religieuse qui s'oppose résolument à la foi chrétienne ¹⁰.

8. Version Martin (Dallas : A.B.I., 1980/1855) 1188.

9. Déjà dans l'AT, on retrouve cette démarche offensive. Cf. Jr 1:9-10 et Pr 30:5-6.

10. Cela n'exclut pas pour autant qu'il puisse se trouver des éléments de vérité dans la pensée non chrétienne. Nous y reviendrons.

– L'élenchtique positive propose sans détour et en un langage adapté à chacun l'appel souverain de Dieu en Jésus-Christ, la Parole de vérité et de vie. L'évangéliste Jean nous donne un bon exemple de cette double approche lorsqu'il dit :

« Et voici le jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont aimé les ténèbres plus que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal a de la haine pour la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient *réprouvées*, mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu » (Jn 3:19-21).

L'élenchtique positive est clairement exprimée dès le début de la citation : « La lumière est venue dans le monde ». C'est une référence à peine voilée à l'Incarnation, au ministère de Jésus, le Christ, sur terre. Son pouvoir d'attraction est considérable sur ceux « qui pratiquent la vérité », car elle « met en lumière les œuvres éternisées en Dieu ».

L'élenchtique négative est cependant énoncée dans la même foulée. La lumière a une force répulsive et provoque la terreur et éveille la haine de ceux qui font le mal, qui n'ont ni foi, ni loi. En effet, la lumière *démasque* les œuvres mauvaises. Or c'est précisément grâce à cette action négative de la lumière que la délivrance du pécheur est liée, car elle révèle le dénuement de la condition humaine sans laquelle le salut ne peut fleurir.

5. L'Écriture nous invite, dans notre manière de concevoir l'apologétique, à distinguer entre deux *types de logique*, de raison. Deux textes illustrent bien cette différence : Romains 1:18-21 et 12:1-2.

Le risque est grand que l'apologétique soit rationnelle au sens où l'entend le rationalisme. Selon ce point de vue, la raison humaine, se voulant autonome, prétend s'ériger en absolu, en critère ultime de la connaissance de la vérité. Comme nous le démontre avec perspicacité Paul au début de sa lettre aux Romains, la situation est autrement plus sérieuse que s'il ne s'agissait que d'une erreur intellectuelle, susceptible d'être corrigée grâce à une réflexion plus poussée et plus affinée (Rm 1:18-21).

– v. 18 « En effet, la colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive », c'est-à-dire « qui répriment, étouffent la vérité par l'injustice, l'iniquité »¹¹. La vérité existe – elle implique à la fois une vision du monde et un style de vie – mais les hommes ne l'aiment pas, ils voudraient pouvoir la cacher, l'empêcher de se manifester et de faire son travail. Ils craignent la vérité, car elle dévoile le mensonge, appelle à la repentance et à la conversion. Ce

11. Le verbe grec, *katécho*, signifie « tenir ferme, retenir, réprimer, étouffer ».

changement de mentalité offre un nouveau regard sur le monde et l'homme, et entraîne la réconciliation du terrien avec son ultime vis-à-vis et avec sa nature profonde. L'ignorance dont il est question, ici, est volontaire et implique donc la responsabilité humaine. Paul s'en explique aux vv. 19 et 20.

« Car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, car Dieu le leur a manifesté. En effet (les perfections) invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. »

Les œuvres du Créateur renvoient l'homme, créé à l'image de Dieu ¹², à Dieu lui-même et l'invitent à contempler sa divinité et sa toute-puissance. Il n'y a pas de plus forte affirmation de la non-autonomie de la créature. L'homme vit – qu'il choisisse de le reconnaître ou de l'ignorer – dans le monde, au sein de la réalité que Dieu a créée ; il se meut donc dans le contexte de l'alliance de la création. Les conséquences ne se font pas attendre :

« Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans de vains raisonnements, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres. » (v. 21)

L'apôtre souligne d'abord la dimension morale de l'ignorance humaine. Quand on considère les motifs de base qui orientent le regard et l'action de l'homme, il n'y a pas de neutralité. A la racine de toute démarche logique et rationnelle, le terrien opère un choix qui est de nature éminemment morale. C'est à ce niveau qui se situe la détermination des présupposés, mais Paul ne s'arrête pas là dans sa réflexion. Il a l'audace de dire que celui qui ne reconnaît pas Dieu et la connaissance qu'il offre par le moyen de cette révélation générale ¹³ – quelles que soient sa compétence et sa force intellectuelle par ailleurs – est condamné à avoir l'intelligence obscurcie (Ep 4:12). Les expressions employées sont d'une vigueur sans ambiguïté. L'apôtre parle de « vaines spéculations dans les raisonnements » et de « cœur insensé » ¹⁴ (TOB). On ne pourrait pas mieux évoquer *l'irrationalité de l'homme qui prétend se suffire à lui-même*. Il butte contre les contradictions de la réalité et se heurte aux énigmes de la vie sans jamais parvenir à une vision d'ensemble, à une compréhension globale ¹⁵.

12. En effet, comme Dieu, l'homme est un être personnel : il pense et communique, il aime dans la fidélité, il choisit et agit.

13. La « révélation générale » s'adresse à tous les hommes et a pour objet la nature et l'œuvre de Dieu telles qu'elles se dévoilent dans le cosmos, la nature humaine et l'histoire. On distingue entre la révélation extérieure reflétée dans la création et l'histoire, et la révélation intérieure exprimée par la conscience religieuse et morale de l'homme.

14. Le cœur est une métaphore de l'homme intérieur qui délibère et agit. Il implique intelligence, sensibilité et volonté.

15. On retrouve une démarche apologétique similaire dans la littérature juive. Cf. le livre de la Sagesse 13:1-9. Voir D. Barsotti, *Le Livre de la Sagesse* (Paris : Téqui, 1978) 169-170.

Cependant, l'apologétique milite en faveur d'une logique et d'une rationalité qui rejoint la perspective de Paul en Romains 12:1-2 :

« Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part *un culte raisonnable*. » (v. 1)

Certaines versions traduisent « spirituel » (TOB) ; cependant, l'apôtre se sert du terme *logikos* qui signifie « logique ». Si cet adjectif est employé dans des contextes analogues pour distinguer entre le « culte formel » et le « culte vrai » qui engage l'homme tout entier (Os 6:6 ; 1 P 2:2) ; la traduction « culte raisonnable » (Colombe) convient très bien. Il s'agit d'un culte qui est conforme à la nature de Dieu et de l'homme, et qui se soumet au *Logos* dont parle le prologue de Jean. *La logique* dont il est question, ici, correspond à celle de Dieu et, en cela, elle est *éminemment spirituelle*. Paul continue son raisonnement en ajoutant :

« Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le *renouvellement de votre intelligence* afin que vous *discerniez* quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, agréable et parfait. » (v. 2)

Si, dans le verset 1, le langage employé convient à un auditoire juif, celui du verset 2 semble particulièrement bien adapté à un auditoire païen. Quoi qu'il en soit, l'apôtre reprend sa pensée en l'explicitant. Tout culte raisonnable-spirituel implique une transformation de la pensée, de la compréhension et entraîne, par conséquent, le discernement de la volonté divine et un style de vie qui lui corresponde.

6. Dans les élenchiques négative et positive, l'apologète compte à chaque instant sur celui qui est la source de toute sagesse et qui l'appelle à assumer sa tâche avec responsabilité et fidélité. Il collabore à l'œuvre de Dieu, mais c'est le Seigneur qui illumine la pensée humaine et transforme les vies.

C'est d'autant plus vrai que *l'apologétique négative exige connaissance et discernement* :

– Il s'agit, comme nous l'avons évoqué, de mettre à jour les motifs de base philosophico-religieux qui orientent dans le sens d'un (faux) absolu, plus ou moins conscient, la pensée et la conduite de l'interlocuteur (2 Co 10:4-5 ; Rm 1:18ss).

– Il s'agit aussi de reconnaître les éléments de vérité que la démarche de notre vis-à-vis contient et qu'elle tient de la providence du Seigneur de l'univers. Le discours de Paul aux philosophes de l'Aréopage nous fournit un bon exemple (Ac 17:22ss). Il commence en évoquant l'existence à Athènes d'un autel à un dieu inconnu et en disant : « ce que vous vénerez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce ». (v. 23) Ensuite il n'hésite pas à citer un

poète grec, Aratus, « nous sommes aussi de sa race », pour appuyer son propos qu'en Dieu « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (v. 28).

En résumé, cette approche a pour intention d'éclairer, de révéler et de défaire les motifs de base qui sont en contradiction avec la réalité du monde et les données de la révélation biblique, afin de les remplacer. Plus encore, elle reconnaît et maintient les éléments de vérité qu'elle découvre dans une réflexion adverse afin de l'assumer en l'intégrant dans une pensée et un comportement renouvelés et réorientés par la loi qui se fonde sur la Parole même du Dieu vivant.

Quant à l'apologétique positive, elle s'articule autour de trois pôles :

– *l'« annonce des vertus de Dieu*, de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 P 2:9). Le mot « vertu » évoque les qualités de Dieu, qui sont à l'origine de sa droiture, de sa bienveillance et de son œuvre de rédemption.

– *l'annonce de la Loi de Dieu* et, plus précisément, des termes de cette Loi concernant et visant l'interlocuteur. Considérons l'histoire de l'homme riche (Mc 10:17-23). Malgré tous ses efforts, un homme s'approche de Jésus en quête de la vie éternelle ... Il est conscient, malgré son respect rigoureux de la Loi, qu'il lui manque quelque chose d'essentiel. Jésus va donner une double réponse à ce juif pieux : a) il reconnaît ses efforts et sa fidélité. Le texte dit même que « Jésus l'ayant regardé l'aima » (v. 21). b) Il met le doigt sur ce qui l'empêche de connaître le vrai bonheur. Il l'invite à renoncer à son idole (la richesse) afin de s'attacher à celui qui est la seule richesse durable. Jésus donne à cet homme les moyens de découvrir l'intimité avec Dieu au sein de la relation d'alliance, car c'est elle qui permet d'assouvir sa soif de vie et d'éternité.

– *l'appel à la repentance envers Dieu* : « Paul proclame aux Juifs et aux Grecs la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus » (Ac 20:21). La repentance, le changement de mentalité et le renoncement au péché sont la condition incontournable de la découverte et de l'adhésion au salut en Jésus-Christ. Ils entraînent la restitution tant au Seigneur qu'aux hommes et, par conséquent, une nouvelle manière de se conduire au sein de la cité terrestre.

7. L'apologétique suppose *la cohérence rationnelle* de la foi chrétienne. Celle-ci ne se réduit pas à une opinion parmi d'autres. Elle se présente aux hommes comme la vérité même de Dieu. Ce qui est proprement scandaleux pour notre génération qui baigne dans le relativisme. C'est précisément pour cette raison que l'argumentation joue un rôle si important dans l'annonce de l'Évangile et dans l'enseignement doctrinal sans pour autant s'opposer au témoi-

gnage intérieur du Saint-Esprit. La manière dont l'apôtre Paul aborde ses auditeurs dans le livre des Actes en est une parfaite illustration :

« Dans son exposé, il rendait témoignage du royaume de Dieu et cherchait, par la loi de Moïse et par les prophètes, à les persuader en ce qui concerne Jésus ; et cela, depuis le matin jusqu'au soir. Les uns furent persuadés par ce qu'il disait, et les autres restèrent incrédules ... Paul prêchait le royaume de Dieu et enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus, en toute assurance et sans empêchement » (Ac 28:23-24,30)

La démarche de l'apôtre est très significative. Dans son exposition de l'Évangile, *il rend témoignage* du royaume de Dieu, *il cherche à convaincre* à partir des Écritures (Moïse et les Prophètes) que Jésus de Nazareth est bien le Messie attendu. Il présente l'œuvre que Dieu a accompli dans sa propre vie, mais il argumente en faveur de la vérité de l'Évangile (v. 23). La réponse de ses auditeurs ne se fait pas attendre. Les uns, persuadés par les arguments de Paul dont le Saint-Esprit se sert, *sont convaincus*, les autres, résistant à la Vérité divine, *refusent de croire*. Notez l'opposition entre la conviction intellectuelle et personnelle, et la non-foi. Dans le verset 30, Luc précise que l'apôtre *proclame* le royaume et *enseigne* les faits relatifs à Jésus, ce qui implique, non seulement, exposition, mais argumentation. En effet, l'enjeu est de taille : il en va de la vérité de la doctrine apostolique et donc de la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ qui s'est incarnée dans l'histoire humaine, dans l'espace et le temps.

CONCLUSION

La démarche apologétique que nous avons esquissée dans les pages qui précèdent suppose une opposition irréductible entre deux visions du monde, deux sagesse ou encore deux vérités :

– celle qui s'ouvre à l'éclairage que Dieu, en empruntant les catégories du langage humain, communique dans les Écritures,

– celle qui choisit de se fier aux seules lumières de la raison humaine ¹⁶. Certains auteurs bibliques distinguent entre sagesse divine et folie humaine ¹⁷ pour évoquer le contraste entre une pensée théonome et une pensée autonome au sens philosophique du terme.

Au cœur de ce débat, c'est la question de la vérité de la foi chrétienne qui se pose, de sa vision du monde dont l'apex est

16. Il ne s'agit pas de nier la diversité et la richesse de la sagesse des hommes, mais d'identifier l'orientation fondamentale des perspectives en question. Lorsqu'on débat les motifs de base qui sont à la racine de la pensée humaine, les solutions ne sont pas multiples.

17. Cf. La littérature sapientiale et, en particulier, le livre des Proverbes ou encore des passages pauliniens comme Ac 17.16-34 et 1 Co 1:17-2:16.

Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur. Toutefois, dans cette confrontation, il importe que l'apologète garde à l'esprit les points suivants :

– Le respect et l'amour de son vis-à-vis créé à l'image de Dieu.

– La volonté de faire justice à la pensée de son interlocuteur. Il s'agit, en quelque sorte, de pénétrer dans son univers afin de comprendre la perspective de l'intérieur. C'est à cette condition qu'il sera alors possible de mettre en lumière avec pertinence et compassion les motifs de base qui orientent sa pensée ¹⁸.

– Le courage d'argumenter en faveur de la cohérence de la doctrine chrétienne afin de convaincre, si possible, son vis-à-vis de la vérité de l'Évangile.

– Le soin de présenter avec clarté Jésus-Christ et de conduire à la connaissance personnelle de notre Seigneur, car lui seul est le chemin, la vérité et la vie.

18. Cette clarification s'impose aussi bien au niveau de la vision globale avancée que du langage employé. Il s'agit de bien comprendre le sens de la terminologie utilisée. Sous l'influence de la sécularisation, des vocables tels que « liberté », « péché », « culpabilité », « salut », « amour », etc, prennent un sens différent de celui que proposent l'usage biblique et donc l'usage judéo-chrétien classique.

« DRAMES ET DÉCOUVERTES : Pour une lecture vivifiante des récits de l'Ancien Testament » *

Harold KALLEMEYN **

INTRODUCTION

David et Goliath. Daniel dans la fosse aux lions. Ruth et Booz. Abraham et Sarah. Certains d'entre nous connaissent bien ces récits, peut-être même depuis leur plus petite enfance.

A côté des histoires bibliques très connues, il y en a d'autres, moins connues, moins populaires : celles d'Achab et Jezabel, Juda et Tamar. Aujourd'hui, lorsqu'on a l'âge adulte, la question se pose : « Comment évoquer, comment « apprivoiser » de nouveau ces personnages et leurs histoires, parfois si familières et, en même temps, si lointaines. Car ils sont loin de nous par l'histoire, par leur culture et même par leur foi. Ils n'ont pas connu le Christ comme nous.

Notre question est la suivante : « En quoi la lecture de ces récits-là contribue-t-elle au renouveau permanent de la foi chrétienne ? »

Je voudrais aborder cette question en trois temps. Premièrement, j'indiquerai ce qui me paraît être des réalités « incontournables » en rapport avec la lecture des récits vétéro-testamentaires. Quatre *critères*, si vous voulez bien, sont à prendre en compte pour favoriser une lecture vivifiante. Ensuite, je voudrais faire quelques remarques en rapport avec la spécificité des récits vétéro-testamentaires. En quoi, par exemple, ressemblent-ils, et ne

* Ce texte reproduit l'essentiel d'une conférence publique dont le style oral a été gardé. Son auteur s'est inspiré des recherches exégétiques de la « critique narrative » pour éclairer la lecture chrétienne de l'Ancien Testament.

** Professeur de Théologie Pratique à la F.L.T.R

ressemblent-ils pas, aux récits populaires de notre culture ? Enfin, je proposerai une démarche de lecture en trois mouvements que j'appellerai : *exploration, sens et rencontre*.

I – LES QUATRE CRITÈRES D'UNE LECTURE VIVIFIANTE

i) *Profondeur*

Nous vivons dans une société caractérisée par la prolifération des récits.

Qu'est-ce qu'un récit ? Un récit est habituellement composé des éléments suivants : la mise en scène de personnages, la présentation d'un problème qui les concerne, appelé parfois *l'intrigue*, et le déroulement des événements conduisant au dénouement de l'intrigue. Telle est la structure fondamentale des romans, des pièces de théâtre et des films. C'est aussi la forme que prennent la plupart des spots publicitaires à la télévision. Devant son poste de télévision, on peut regarder une centaine de mises en scène de ce genre dans la même soirée.

Autrefois, on ne vivait pas environné d'une telle prolifération de récits. On apprenait à écouter et à apprécier, avec le plus grand soin, ceux qui avaient été transmis oralement ou par écrit. Aujourd'hui, la multiplicité et la rapidité avec laquelle les récits sont projetés ont comme effet de les banaliser. Remarquons que le récit contribue à cette superficialité quand il est utilisé surtout pour divertir, pour exprimer une gamme réduite d'émotions, pour manipuler le client ou même l'électeur.

Ainsi nous prenons trop l'habitude d'observer – comme de loin – tous ces récits, et même de nous en méfier en raison de leur pouvoir manipulateur. Par contre, nous n'avons plus guère l'habitude de porter un intérêt soutenu à des récits traitant des aspects de la vie humaine de façon plus profonde que ne le font les « clips » ou les « spots », ou même les films et les romans populaires.

La superficialité que l'on observe dans les récits « grand public » populaires, laisse le spectateur largement insatisfait face aux grandes interrogations universelles : « Quel est le sens de la vie humaine ? Quelle est son origine ? Quelle est sa finalité ? » Et, plus personnellement encore : « Quelle est la signification de ma propre vie ? »

Notre premier critère est donc le suivant : La lecture des récits de l'Ancien Testament devrait permettre au lecteur d'aller plus en profondeur que les récits populaires, de clarifier le sens profond de la vie humaine, de sa propre vie.

k) *Réalisme*

Notre lecture devrait promouvoir un regard réaliste sur la condition humaine. Par « réalisme », j'évoque l'énormité des problèmes et des souffrances qu'affronte la race humaine et qui rendent précaire son existence.

A l'heure actuelle, on s'accorde à reconnaître combien l'existence des habitants de la planète terre est précaire. Qui ne se sent pas vulnérable face à la violence pratiquée dans des pays si proches du nôtre ? De plus, nos pays ont des structures économiques souvent fragiles, ce qui rend précaire la condition matérielle de leurs citoyens. Qui ne perçoit pas la vulnérabilité de l'existence humaine face aux problèmes écologiques ?

Pour ma part, je voudrais insister sur ce que je considère être une des causes profondes de cette fragilité humaine : la rupture des rapports de l'homme avec Dieu. Cette rupture est à l'origine de la condition vulnérable, fragile, périlleuse de l'homme car, séparé de Dieu, l'homme s'éloigne de la source même de sa vie. Loin du Dieu créateur, il ne peut exister. L'homme se trouve également privé de connaître la finalité, le sens ultime de son existence. Il est devenu incapable de trouver la signification de cet enchaînement d'événements quotidiens que constitue la vie humaine. Finalement, il se pose la question « A quoi sert ma vie ? »

La situation d'éloignement qui s'est établie entre l'homme et la source de sa vie est aggravée par ce que j'appellerai *l'effet pervers* de cet éloignement. Plus l'être humain s'éloigne de son Créateur, plus il s'en méfie. Voilà le drame fondamental de l'existence humaine. L'homme est incapable, par lui-même, de ne pas se méfier de Dieu. C'est dans son tempérament humain !

Cet effet pervers est partiellement supprimé si le croyant apprend à mettre sa confiance en Dieu par Jésus-Christ. Mais il existe toujours et constitue, je crois, le défi le plus grand de la vie chrétienne : « Aurai-je confiance en Dieu, en sa Parole, en son projet de vie pour moi, ou ferai-je confiance à ma propre sagesse, à ma propre ambition ? » Telle est la grande question de la Foi.

Le deuxième critère pour une lecture vivifiante est donc le suivant : la lecture des récits vétéro-testamentaires doit éclairer le problème de la vulnérabilité humaine, et surtout de la précarité humaine que provoque l'éloignement de Dieu. Une précarité désespérée, car, loin de Dieu, l'homme est incapable de mettre sa confiance en son Créateur. Il est donc nécessaire que notre lecture du récit biblique nous aide à nous départir de cette méfiance « irrésistible » qui colle à notre peau humaine.

iii) *Clarté*

Puisque nous restons loin de Dieu, un message *clair* nous est indispensable pour nous retrouver sur le chemin de la réconciliation avec Dieu et, par là-même, le chemin du sens retrouvé de notre propre vie. Un message *clair*, c'est-à-dire accessible à tous, aux enfants comme aux adultes ; aux personnes de culture et de conditions sociales différentes. Un message *clair* qui sera un reflet juste, quoique incomplet, du Dieu qui est à son origine.

Un message suffisamment clair pour que le croyant, après la lecture de ces textes, puisse dire sérieusement, sans artifice : « Dieu m'a parlé. Dieu nous a parlé ». Mais la question se pose : « En quoi les récits de l'Ancien Testament, parfois exaltants, parfois troublants, parfois sublimes, parfois horribles, en quoi ces récits-là sont-ils porteurs de messages clairs et vivifiants ? »

Cette question introduit le quatrième critère, celui de la *complexité*.

iv) *Complexité*

La *complexité*, car Dieu nous parle, non pas en nous adressant une télécopie personnalisée reçue chaque matin, mais par de vieux textes qui n'ont pas été envoyés, en premier lieu, à nous. Recevoir un message de Dieu en lisant ces vieux textes est une opération *complexe* pour au moins trois raisons :

Premièrement, parce que les textes en question ont été écrits dans un autre contexte que le nôtre, dans des langues, dites « mortes », que nous ne parlons plus aujourd'hui. Nous ne connaissons même pas toujours l'identité exacte des rédacteurs et des premiers destinataires des textes bibliques. Aussi, le sens du texte n'est-il pas toujours « évident » après une première lecture. On se demande souvent : « Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? »

En second lieu, il n'est pas toujours simple de recevoir un message de Dieu, à partir des textes narratifs de l'Ancien Testament, pour des raisons théologiques. Notre foi chrétienne en Dieu est fondée sur Jésus-Christ. Or, l'Ancien Testament vient *avant* Jésus-Christ. S'il existe bien des prophéties dans l'Ancien Testament concernant le Christ, le Christ n'y est pas présent de manière explicite. D'où la question : « En quoi les histoires de Jacob, de Samson, de Ruth et de Jézabel édifient-elles ma foi en Jésus-Christ ? »

Remarquons, enfin, que ces textes ne contiennent pas, le plus souvent, de messages condensés ayant une valeur universelle et immédiatement applicable comme, par exemple, l'affirmation du premier verset du Psaume 23 : « L'Éternel est mon berger... »

Pour saisir la portée du message contenu dans un texte narratif, le lecteur doit lire le récit dans son ensemble et, ensuite, cerner le rapport, non pas entre une parole forte et sa propre vie, mais le rapport entre l'*ensemble* du récit et l'histoire de sa propre vie. Autrement dit, il doit se demander : « En quoi le déroulement de tel ou tel événement, qui a eu lieu il y a trois mille ans, concerne-t-il le déroulement de ma vie, de notre vie, de chrétien ? » Avouons que c'est là une question complexe !

La lecture des récits vétéro-testamentaires, qui contribue au renouvellement de la foi, doit nécessairement tenir compte de cette complexité.

II – LE RÉCIT HÉBRAÏQUE

Après avoir établi ces quatre critères de lecture, revenons à notre question initiale : « En quoi le récit biblique transmet-il un message à l'homme moderne aux prises avec ses aliénations et ses préoccupations profondes ? »

Tout récit se présente, pour son lecteur, comme une invitation à faire, en quelque sorte, un voyage grâce auquel il entre, en imagination, dans un autre monde.

Nous avons tous fait l'expérience, en lisant un roman, en regardant un film, d'être saisi par l'intrigue ou le drame du récit au point d'oublier ce qui se passe autour de nous. On se met à vivre plus consciemment dans le monde décrit par le récit que dans le monde réel.

A la fin du roman ou du film, nous nous retrouvons dans le monde « réel ». Si nous sommes réellement entrés dans le drame du récit, nous en sommes affectés au point que le regard porté sur notre propre vie n'est plus exactement le même.

Les grands récits classiques restent populaires ; ils nous « touchent », comme on dit, parce que leurs personnages vivent des drames de l'existence humaine auxquels nous sommes sensibles : l'injustice, l'amour, la souffrance... Parce que leur vie et leur situation de vie sont suffisamment comme les nôtres pour que nous nous y associons... le temps d'un récit. Mais quel message le récit, et, en particulier le récit biblique, transmet-il ?

Je voudrais apporter plusieurs éléments de réponse à cette question en réfléchissant à la structure même du récit, du récit hébraïque en particulier.

Remarquons, pour commencer, que le récit n'est pas une collection hasardeuse de faits et d'incidences. Qu'il s'agisse d'un film, d'un roman ou même d'une publicité prenant la forme d'une

narration, il a cette structure narrative : le point de départ, la présentation de l'intrigue, une progression en vue du dénouement de l'intrigue et, enfin, la conclusion. Il s'agit de la représentation d'une succession d'événements présentés de manière à conduire, de façon logique, à la conclusion finale. Plus encore, l'attraction de la narration est telle que le lecteur entre dans le drame présenté et s'associe à l'intrigue vécue par les personnages. Ainsi, en imagination, il se place, lui-même, dans les circonstances du drame et les vit jusqu'au dénouement proposé.

Considérons, plus précisément, le récit hébraïque de l'Ancien Testament. Il semble, d'après nos connaissances actuelles, que les Hébreux soient le premier peuple, dans l'histoire du monde, à transmettre sa Foi au moyen de récits historiques. Les autres peuples du Moyen-Orient antique ont transmis l'essentiel de leur croyance et de leur identité par des légendes concernant leurs dieux, ou en rédigeant, principalement, des chroniques de guerre.

Contrairement à ces légendes mythico-militaires, il est remarquable de constater à quel point le récit hébraïque met en vedette certains personnages, dépourvus d'importance politique ou militaire, dont on dirait aujourd'hui, qu'ils sont sans importance médiatique.

Prenons comme exemple le début du livre de l'Exode. Le peuple d'Israël gémit sous l'esclavage égyptien. Israël prospère malgré cette oppression. Le Pharaon ordonne de jeter les nouveau-nés garçons dans le Nil. C'est alors qu'apparaissent deux personnages remarquables. Deux sages-femmes. Deux personnes sans importance politique, militaire ou même religieuse (au sens de la religion instituée). Ces femmes mettent en péril leur propre vie pour sauver les nouveau-nés. Grâce à elles, les plans du grand Pharaon sont déjoués. Le tout est raconté avec une économie de paroles typiquement hébraïques, avec un charme particulier, un brin d'humour et de façon tellement laconique. (Exode 1:15ss)

Notre propos est simple : un tel récit contient dans sa structure même le message clair que la vie – même la vie quotidienne loin des circuits politiques, militaires, médiatisés – a un sens, une signification. Pourquoi cette vie est-elle significative ? Parce qu'elle peut contribuer à la réalisation d'une histoire plus grande, à peine imaginable. Il est évident, pour le lecteur de ce récit, que les sages-femmes d'Egypte ne pouvaient assurément pas imaginer que, bien des années après leur mort, Dieu délivrerait son peuple au moyen d'un homme sauvé d'une mort certaine, grâce à une pratique qu'elles ont eu le courage d'initier, à savoir la protection de la vie des nouveau-nés.

Par sa structure, le récit hébraïque communique un second message qui est le suivant : l'existence du croyant est faite de l'in-

teraction mystérieuse de *deux* volontés, de *deux* initiatives, de *deux* « agirs ».

Les récits vétéro-testamentaires présentent Dieu, implicitement ou explicitement, comme acteur principal, qui crée, qui pourvoit aux besoins de ses créatures, celui qui les appelle à l'écouter et à rester attachées à lui. Il existe aussi les acteurs secondaires du récit : les acteurs humains.

La vie de ces acteurs secondaires trouve un sens, d'après les récits qui les évoquent, car le Dieu, qui les appelle à la vie, pourvoit aussi à leurs besoins, et les appelle à vivre pour Lui. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont *appelés* que leur vie se trouve pour autant « *programmée* », c'est-à-dire se déroulant indépendamment de leur *propre* volonté, de leurs *propres* initiatives. Le sens de leur vie surgit à l'intersection de l'agir initiateur de Dieu et de leur propre agir.

Prenons, par exemple, le récit du livre de Ruth. Au tout début du livre, nous apprenons que Dieu s'est révélé à cette Moabite et qu'elle s'attache à Lui. Plus tard, elle s'intègre non seulement au peuple de Dieu, mais à la lignée royale même, en tant qu'ancêtre du roi David. Manifestement, le lecteur de ce récit est invité à considérer Dieu comme l'acteur principal de cet enchaînement d'événements qui, d'ailleurs, n'aboutit que bien des années après la mort de Ruth, à sa *propre* volonté, à sa *propre* résolution, à son *propre* « agir ».

Comment l'histoire de cette Moabite se déroule-t-elle ? Pour commencer, Ruth déjoue les intentions de sa belle-mère qui veut la renvoyer chez elle en Moab (Ruth 1:16s). Ensuite, Ruth propose elle-même d'aller glaner. Et, puis, au chapitre 3, Ruth reçoit les instructions de sa belle-mère au soir de la fête de la moisson. Noémie dit, en effet, à sa belle-fille : « Fais-toi belle et va te coucher aux pieds de Booz. Quand il se réveillera, fais ce qu'il te demande de faire ». Ruth joue le jeu jusqu'au moment du réveil de Booz mais, à ce moment-là, elle ne suit plus le scénario de sa belle-mère. Elle dit à Booz quelque chose de très étonnant.

Pour comprendre la parole de Ruth, il faut se rappeler la dernière conversation que Ruth a eue avec Booz quelques jours auparavant (2:8s). Booz lui a dit au moment de la pause dans les champs : « Ruth, que l'Éternel te fasse du bien et qu'il te prenne sous sa tente », c'est-à-dire « sous sa protection » (2:12). L'expression « prendre sous sa tente » peut aussi vouloir dire : « Prendre en mariage ».

Revenons à notre histoire. Booz se réveille en sursaut. Il sent Ruth à ses pieds. Il dit : « Qui est-ce ? » Ruth répond. « C'est Ruth... » Mais ce n'est pas tout ce qu'elle dit ! Elle poursuit autrement que ne l'a indiqué Noémie !

Et c'est comme si avait dit à Booz. « Reparlons de cette affaire de tente ». Plus exactement, elle lui dit : « Prend-moi sous ta tente ». ... Autrement dit : « Tu veux que l'Éternel me prenne sous sa tente ? Eh bien, Booz, assume tes responsabilités. Prends-moi sous ta tente. C'est-à-dire, je te propose, cher Booz, que nous nous marions ! » Booz reconnaît le bien-fondé du propos de Ruth et il lui fait le plus grand compliment possible dans la tradition juive : Il bénit l'Éternel à cause d'elle (3:10).

Ce récit de la vie de Ruth met en évidence la vie d'une femme étrangère, obscure, vivant à une époque violente et insensée (voir les derniers chapitres du livre des Juges), qui mène une vie significative à l'intersection d'une initiative surprenante de Dieu et de ses propres initiatives insolites.

Ruth n'est pas unique en son genre. Il y a beaucoup d'autres personnes comme elle tout au long des pages de l'Ancien Testament !

Une troisième caractéristique des récits hébraïques concerne leur *déroulement* typique en plusieurs mouvements que je voudrais évoquer à partir de la vie de Joseph (Genèse 37s).

Le récit de la vie de Joseph débute par une action de Dieu qui choisit et appelle quelqu'un qu'on pourrait appeler « un petit », petit dans le sens de « sans force », « sans qualités apparentes », et par là même, « vulnérable ». Comme Abraham et Sarah sont vulnérables pour cause de stérilité. Comme d'autres petits, tel David ou Jérémie...

L'histoire caractéristique du « petit vulnérable », appelé par Dieu, peut être présenté schématiquement de la manière suivante :



Dieu appelle (A) un « petit vulnérable » (V) à une mission qui rend sa situation encore plus périlleuse. (P) En effet, qu'est-ce qui arrive au 'petit appelé' ? Dans le cas de Joseph, les visions qu'il reçoit de son appel particulier lui valent la haine de ses frères qui le vendent en esclavage. Et là, en Égypte, sa fidélité à l'appel de Dieu lui vaut des conditions de vie encore plus périlleuses. On dirait que plus il est fidèle, plus périlleuse devient sa situation.

Cela fait du récit de sa vie, un *drame*, drame qui suscite notre intérêt. La vie tranquille d'un Joseph restant à la maison, gâté par

son papa, n'aurait pas eu le charme narratif d'un Joseph vendu en Égypte par ses frères, d'un Joseph dragué et ensuite jeté en prison par la femme de son patron !

Le mouvement caractéristique du récit hébraïque, c'est que Dieu appelle le « petit » à accomplir une mission importante. Mais cette mission déjà délicate à cause de la petitesse du personnage choisi par Dieu, apparaît encore plus « folle », dirais-je, parce que la mise en route vers l'accomplissement de la mission rend la vie du « petit appelé » encore plus périlleuse. Ainsi la question se pose : « Où est Dieu ? » Dieu a bien semblé appeler Joseph ! Ensuite, il paraît « tirer sa révérence » ! Que se passe-il ?

Cet appel de Dieu, cette mission de Dieu : rien n'est moins évident ! Cette mission est même franchement insensée. pensons non seulement à Joseph qui pourrit dans la prison du Pharaon, mais au cri du cœur d'Abraham qui, proche de ses 100 ans, plaide avec Dieu : « Oh, qu'Ismaël vive devant ta face ! » Abraham est un peu fatigué, et, sans doute, Sarah aussi, de cette histoire folle de procréation miracle.

Elles ne sont pas « évidentes », ces missions insensées dans lesquelles Dieu « embarque » ses petits ! Pourtant cela fait le charme du récit avec ses drames et son suspense. (S)

La question « Où est Dieu, maintenant qu'on a tellement besoin de lui ? » ressemble à d'autres : « Dieu, a-t-il réellement dit ? » ou « Puis-je réellement compter sur Dieu ? » Ces questions résonnent comme un écho à travers les corridors millénaires de l'histoire du peuple de Dieu. Ce sont des questions qui résonnent aussi dans notre cœur.

Mais ces questions dramatiques, implicites ou explicites, ne sont pas la fin du récit. Car Dieu intervient, presque toujours de manière inattendue, parfois *in extremis*. Notons que la délivrance (D) de Dieu dépasse de loin les calculs, et même les projections d'esprit les plus imaginatives, des personnages du récit. Il s'agit d'une délivrance qui s'avère radicalement, inimaginablement *inédite*.

Le lecteur est laissé avec l'impression que le Dieu du récit hébraïque aime créer le suspense. Le suspense narratif que nous employons nous-mêmes, avec tant de plaisir, pour raconter ... une bonne blague, par exemple, pour que le dernier mot retentisse avec d'autant plus d'éclat !

C'est le suspense qui devient le centre d'intérêt du récit, le centre d'intérêt introduit par l'initiative prometteuse de Dieu, suivie par le péril dans lequel se trouvent ses acteurs et, ensuite, par le dénouement du drame grâce à la délivrance de Dieu.

En conclusion, nous reconnaissons que l'acteur principal du récit est Dieu – qui semble parfois un peu endormi, pour reprendre

l'expression du psalmiste (Psaume 38:23 ; 44:24 ; 59:5). Dieu fait avancer sa mission (M) de bénir (B) son peuple, et de bénir tous les peuples par le moyen du « petit appelé ». Dans le cas de Joseph, c'est la mission qui consiste à sauver toute sa famille – et tout l'Égypte – de la famine.

Le récit hébraïque transmet des messages clairs :

Premièrement : L'appel de Dieu suscite des existences humaines significatives, même celles qui sont les plus « obscures », comme celles des deux sages-femmes ;

Ensuite : L'existence de ses personnes se situe à l'intersection, d'une part, de l'initiative et de l'agir de Dieu, l'acteur principal du récit, et, d'autre part, de l'engagement des initiatives, de la volonté des « petits » appelés, comme Ruth.

Enfin : L'« appelé » reconnaît que cette vie significative « initiée » par Dieu sera précaire et dramatique, pleine de suspense, ponctuée certes de délivrances, mais dont le vrai sens peut échapper à son expérience présente et même à son imagination la plus développée, comme Joseph qui ne pouvait, pas plus que les deux sages-femmes, imaginer la suite des opérations !

Si vous êtes comme moi, quand vous lisez les récits bibliques, si succincts, si dépouillés, vous avez parfois l'impression que beaucoup d'informations manquent concernant ces personnages bibliques et le déroulement de leurs vies. Il nous paraît clair que le rédacteur biblique aurait pu écrire des romans passionnants de plusieurs tomes – à la manière de Victor Hugo – sur la vie de Ruth, de Joseph, et même des deux sages-femmes.

L'utilisation de ce style dépouillé s'explique, je crois, de la façon suivante : le lecteur n'a pas besoin de tout savoir pour comprendre le sens de la vie du personnage décrit avec tant d'économie. Il est suffisant qu'il sache que les personnages ont été appelés (choisis) par Dieu, que leur vie, leur engagement et leurs initiatives avaient un sens, un sens dramatique – avec pour point de départ une petitesse vulnérable, suivi des périls de la mission et de la marche vers la délivrance et, enfin, par l'accomplissement de la mission bénie, la révélation du sens ultime, insoupçonné, de l'existence du personnage biblique.

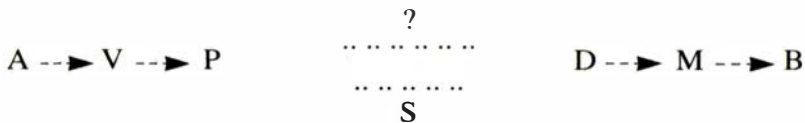
Je voudrais suggérer par là que le récit hébraïque invite son lecteur à reconnaître l'impossibilité et l'inutilité de tout comprendre en ce qui concerne sa propre existence. Le croyant n'a pas besoin de comprendre tout ce qui lui arrive, de comprendre le pourquoi de tous ses états d'âme, de comprendre l'origine de tous ses désirs, de comprendre le pourquoi de toutes ses douleurs, de toutes ses émotions, de tous les événements de sa vie quotidienne. Il n'a pas besoin de passer sa journée à chercher, je dirai « maladi-

vement », le rapport entre la succession des incidents qui composent son quotidien et le sens de sa vie. Il lui suffit de savoir qu'il est appelé, que ses initiatives porteront du fruit, et que son existence, dont Dieu est l'auteur, n'est pas vaine.

Le croyant peut terminer sa journée, comme Ruth après sa première journée dans les champs, fatiguée sans doute, sans s'obstiner à chercher la signification de tous les détails d'une vie appelée par Dieu à assumer ses responsabilités. Parfois nos journées et nos nuits sont remplies du même suspense que celui d'Abraham quand il s'est écrié : « Oh, qu'Ismaël vive devant ta face ! » Parfois, nous sommes appelés à prendre des initiatives surprenantes comme Ruth, au milieu de la nuit, aux pieds de Booz.

Le message clair des récits hébraïques est que les journées dites « banales » ont autant de sens que les plus dramatiques. Du coup, le croyant est libéré du souci maladif et frénétique de vouloir trouver un sens évident à tout ce qui lui arrive. Il lui suffit de se savoir un « petit appelé » dont les initiatives fidèles – même les plus insolites – ont une importance ultime, une importance inimaginable pour lui, mais imaginable et réaliste pour Celui qui l'a appelé et qui s'occupe de lui. Ses initiatives ont une importance, même si leur finalité échappe à son imagination, car le déroulement de son existence est enchassé dans le déroulement d'une histoire plus grande.

Les récits de l'Ancien Testament deviennent ainsi une invitation, adressée au croyant, à représenter de la même manière sa vie et celle du peuple de Dieu.



III – DÉMARCHE

Je voudrais maintenant proposer une démarche de lecture des récits hébraïques en trois mouvements que j'introduirais en rappelant notre situation occidentale actuelle.

Rappelons qu'une des tristes réalités de notre temps est la difficulté que le citoyen moyen éprouve à entrer en profondeur dans le drame du texte biblique. Habitué à tant de récits superficiels, il prend l'habitude de rester à la surface des choses. Pour le lecteur de la Bible d'aujourd'hui, cette superficialité peut le pousser à rapidement chercher, dans sa lecture, une pensée pieuse qui lui remonte le moral. Inutile d'insister sur le danger de transformer une telle lecture en une simple projection de son propre désir.

Remarquons, à ce propos, que les récits bibliques – malgré leur style dépouillé – ressemblent bien plus à un roman de Victor Hugo qu'à une publicité pour le rasoir « Bic » !

Par contre, le récit biblique est, comparé à certains romans modernes, très court, bien plus condensé. Il accorde une signification importante aux détails sur lequel le lecteur moderne passe, à moins de pratiquer une lecture répétée. C'est pourquoi une lecture sérieuse des textes narratifs de l'Ancien Testament implique, le plus souvent, une lecture *continue*, c'est-à-dire *répétée*. Compte tenu de ces difficultés, je proposerai une démarche de lecture en trois mouvements : *exploration, sens et rencontre*.

i) *Exploration*

Il convient, dans un premier temps, de se donner un moment d'exploration, de lire et de relire le texte, je dirai, « gratuitement », pour prendre connaissance de tout ce que le récit offre.

Prenons, par exemple, le récit de la vie de Joseph. Si vous lisez votre Bible régulièrement, il pourrait être utile de passer un bon mois à lire de façon répétée ces 20 pages du texte biblique. Ainsi, on entre en profondeur dans l'histoire de la vie de Joseph, et, peu à peu, on commence à discerner le rapport qui existe entre les intrigues et les contours de son existence.

Je vous lance le défi de fréquenter des personnages bibliques, comme Joseph, comme Abraham, et comme tant d'autres ! Accompagnez-les pendant un mois ou un trimestre. Je vous garantis que vous ne vous ennuierez pas !

Campez dans le texte. *Squattez* le texte ! Dites-vous à vous-même pendant plusieurs semaines : « J'y suis. Je ne bouge pas. J'y reste... pas de distractions. » Laissez votre imagination se nourrir de ce qui s'est passé dans l'histoire sainte. Savourez les événements. Et petit à petit, le récit prendra une épaisseur bien plus grande que les récits qui vous assaillent à la télévision.

Cette période d'exploration comportera, certes, des moments arides. D'autres seront exaltants. Présente dans votre esprit, parfois presque inconsciemment, se trouvera la question qui motive votre lecture : « Quel est le sens de ces événements pour ma propre vie ? »

Ce qui nous amène au deuxième mouvement de la démarche que je vous propose :

ii) *Sens*

Les textes narratifs livrent leur sens profond dès lors qu'on se pose la question : « Qu'est-ce que *Dieu* fait dans cette histoire ?

Quelle est *son* action ? » Telle est la question primordiale, car je suis persuadé que le texte biblique concerne avant tout l'œuvre de *Dieu*. « Qu'est-ce que Dieu est en train de faire ? Voilà la question fondamentale qui donne à notre simple « exploration » un sens, une *direction*.

Pour clarifier un peu plus mon propos, je voudrais rappeler les trois actions fondamentales qui caractérisent l'intervention de Dieu dans l'histoire du salut : il *appelle*, il *pourvoit* et il *rappelle*.

Dieu appelle. Dieu appelle des personnes – et des peuples – qui sont loin de lui, à venir, à revenir vers lui. Cet appel se poursuit, car il appelle continuellement ses « appelés » à le suivre, à lui obéir. Il les appelle aussi à aimer et à servir leur prochain et même à aimer et à servir le prochain qui menace leur propre existence. C'est, d'ailleurs, cette exigence de faire du bien à celui qui cherche à faire du mal qui rend la mission chrétienne particulièrement périlleuse. Cet appel inclut la promesse fondamentale que Dieu prendra soin de ses appelés et que la mission de leur vie ne sera pas vaine.

Dieu pourvoit. Des premières aux dernières pages de la Bible, nous découvrons un Dieu qui prend l'initiative pour combler les besoins de ses créatures, et les combler généreusement. Le Dieu de la Bible, créateur, est le Dieu des extravagances. Sa *création* est extravagante. Quel scientifique, quel astronome, quel poète a réussi à sonder les mystères et la beauté de la nature ? Son *amour* est extravagant. Qui a pu jusqu'à présent sonder la profondeur de son amour si généreux ?

Enfin, *Dieu rappelle*. Il se révèle, non seulement dans des actes historiques, mais aussi dans le souvenir préservé de ses appels et de ses actes d'autrefois. Ces souvenirs ont pour effet de faire surgir dans le cœur humain la confiance – la confiance en ce même grand Dieu qui, autrefois, a appelé un peuple à accepter des missions périlleuses.

Les questions clefs que je me propose de poser sont donc les suivantes :

« Qui Dieu appelle-t-il dans ce récit ? Quel est son appel ? Quelles sont les promesses qui s'y rattachent ? »

« En quoi Dieu pourvoit-il aux besoins de ceux qu'il appelle ? »

« Rappelle-t-il ses interventions d'autrefois ? Lesquelles ?

« Appeler », « Pourvoir à » et « Rappeler », voilà trois verbes clefs qui nous permettent de mieux comprendre le sens de l'œuvre de Dieu dans le texte biblique.

Si Dieu peut-être considéré comme l'acteur *principal* des récits bibliques, d'autres personnages y sont également présents,

ceux que j'appellerai des acteurs *secondaires* : Abraham, Joseph, Samson, Ruth, etc.

Revenons à notre schéma. Le récit hébraïque nous invite à conceptualiser notre *propre* vie, et celle de l'Église, à la manière de l'histoire racontée. Il nous invite à envisager notre personne et notre existence « comme » celles des personnages présentés, comme si nous étions aussi des « petits appelés » chargés d'une mission parfois périlleuse, avec ses délivrances certaines, dont la vie peut être comme un drame avec ses dénouements, à l'instar de celles de Joseph, d'Esther, et de tant d'autres.

De même que les personnages bibliques ont été rendus capables de répondre, par la foi, à l'appel de Dieu malgré les risques de leur mission... nous sommes rendus capables de placer notre confiance en Dieu et en son projet de vie pour nous ; ce projet qui, à vues humaines, paraît parfois insensé, voire périlleux : une vie de suspense.

Le rapprochement entre la vie des personnages bibliques et notre propre vie nous introduit dans le troisième mouvement de la démarche que je propose.

iii) *Rencontre*

Parfois les personnages bibliques de l'Ancien Testament sont admirables par leurs qualités spirituelles ou morales. Parfois, ils nous sont sympathiques, car ils manifestent, comme nous, la faiblesse de leur foi. Parfois, à l'inverse, ils ne nous paraissent pas du tout sympathiques, nous impressionnant surtout par leur manque de foi et de vertu.

Mais ce ne sont pas leurs qualités, ou leur manque de qualités, qui doivent retenir, avant tout, notre attention. C'est plutôt la *fidélité de Dieu* à l'égard de son peuple, une fidélité inlassable, sans faille, que nous devons remarquer, la fidélité du Dieu qui appelle et interpelle. Dieu a délivré son peuple *par eux*. *Par eux* Dieu fait de son peuple une bénédiction pour le monde.

Quand notre attention est fixée sur le thème central de « la fidélité de Dieu », les récits hébraïques nous appellent, nous aussi, à une confiance renouvelée en Jésus-Christ, et cela pour deux raisons.

Premièrement, parce que nous comprenons que Dieu a accompli son projet de salut au moyen de ces personnages si faibles si souvent si imparfaits. A combien plus forte raison réalisera-t-il son projet de salut aujourd'hui, car ce projet n'est plus mené à bien par des prophètes, des prêtres et des rois aussi médiocres qu'un Jonas, qu'un Gédéon ou qu'un Saül ! Aujourd'hui le projet de Dieu est mené à bien par le Christ ! Aujourd'hui, c'est *sa* Parole qui nous interpelle, et non pas celle d'un Jonas. Aujourd'hui, c'est *lui* qui

dirige son peuple, et non pas un Gédéon ou un Saül ! C'est dans *son* histoire que s'enchâsse la mienne. Mon point de référence ultime n'est pas le personnage vétérotestamentaire, mais celui que ces derniers ne représentent que très imparfaitement.

Le lecteur chrétien a la conviction que si Dieu a été favorable à son peuple en utilisant ces personnages d'autrefois, il le sera plus encore, aujourd'hui, puisque le Christ est *pour* nous ; lui, dont la vie ressemble à celle du « petit », appelé à accomplir une vocation périlleuse, dont le moment de suspense le plus intense est celui de cette ultime question : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Lui, dont la délivrance a été ultime ; lui, dont la mission a été parfaitement accomplie en faveur du monde entier.

*

Il existe un deuxième aspect de l'œuvre du Christ présent dans notre lecture des récits de l'Ancien Testament. Le Christ habite *en* nous.

Quand nous lisons les récits de l'Ancien Testament, nous nous disons en nous-même : « Si le Christ a réalisé ses projets au moyen d'un peuple, ou d'un personnage, si limité, même dans sa foi, à combien plus forte raison accomplira-t-il en nous, par nous, son plan de salut pour le monde. » Certes, nous n'avons pas davantage de qualités personnelles que les personnages de l'Ancien Testament, mais le Christ, depuis sa venue, a vaincu son grand Ennemi, et il investit de son Esprit ceux qui croient en lui.

Le Dieu de l'Ancien Testament n'a pas changé. Nous pouvons être certains d'une chose, c'est qu'il veut continuer à surprendre par son œuvre, son œuvre accomplie aujourd'hui par l'Esprit qui est en nous : malgré notre condition humble, malgré notre vulnérabilité, parfois dans le péril, et même dans la petitesse de notre foi.

Dieu nous appelle, nous aussi, comme les personnages bibliques d'autrefois. Il nous appelle par son Fils et par son Esprit. Il nous appelle à *lui* pour accomplir cette mission millénaire qui consiste, avant tout, à l'aimer de tout son cœur, à placer sa confiance en *lui*, en *sa* parole, en *son* projet de vie.

Ainsi, par notre lecture des récits hébraïques, la parole d'Hébreux 12:1,2 est accomplie. Nous considérons, comme l'apôtre, au chapitre 11, la foi de nos ancêtres. Ensuite, nous en détournons le regard pour le fixer sur le Christ, sur Jésus l'*auteur* de notre foi (le Christ *pour* nous), sur Jésus, celui qui mène cette foi à la perfection (le Christ *en* nous).

L'appel du Christ : « Suis-moi » nous interpelle. C'est un appel à *lui*, un appel à lui faire confiance par la foi. Comme aux

temps anciens, cet appel ne paraît pas toujours très raisonnable, compte tenu de notre petitesse, de notre condition de vie, de nos états d'âme, et que sais-je encore ? L'appel de Dieu demeure malgré nos manquements... malgré notre tempérament méfiant à l'égard de Dieu et de ses projets pour nous, ces projets dont la finalité dépasse toujours notre imagination.

Les récits de l'Ancien Testament nous sont chers, en premier lieu, non pas à cause des qualités de leurs personnages secondaires, mais parce que Dieu les aime, parce que Dieu les appelle, parce que Dieu prend soin d'eux, parce que Dieu se sert d'eux. Par la lecture de leurs histoires, nous sommes amenés, nous aussi, au sein des luttes et des périls de notre vocation chrétienne, à nous poser la question confiante : « Ce Dieu fidèle d'Abraham, de Ruth et de Joseph... de Jésus-Christ, n'est-il pas aussi notre Dieu... mon Dieu ? »

« LE SALUT DE LA GENÈSE À L'APOCALYPSE »

L'auteur de cette nouvelle publication des Éditions Kerygma, J. TIMMER, montre dans un style simple et alerte comment le plan du salut, préparé par Dieu et accompli en Jésus-Christ, transparaît tout au long de l'Écriture. Il en souligne la progression et la cohérence de la première à la dernière page de la Bible.

Cet ouvrage est un manuel pratique pour l'étude, personnelle ou en groupe.



Prix : 75 F (85 F franco).

Éditions Kerygma.

CCP Marseille 2820 74 S

AIMEZ-VOUS LIRE CALVIN ?

Alain-Georges MARTIN *

Oui, j'aime Calvin ! J'ai tout à fait conscience de l'aspect saugrenu de cette affirmation ; on vénère Calvin, on l'admire, on le déteste, on le craint, mais on ne l'aime pas. A la rigueur, on peut dire que l'on aime Luther : il est gros et rassurant ; mais ce maigrelet de Calvin fait un peu sorcier avec sa barbichette serpentine. Plus sérieusement, les protestants français ne connaissent Calvin qu'au travers de quelques images d'Epinal ; l'inconscient collectif de beaucoup de réformés, surtout dans le midi, ne remonte pas au-delà des camisards. Calvin est perdu dans le passé de quelques clichés brumeux ; on parle de lui avec un détachement péremptoire. Qui fait encore l'effort de le lire ? Se mettre à la langue du 16^e siècle pour lire des textes prétendus ennuyeux et dépassés est trop fatigant. Alors on lira Luther (ce qui est déjà très bien quand on le fait) parce qu'il est traduit dans le français du 20^e.

C'est pourquoi j'écris, avec provocation : j'aime Calvin.

Je ne suis pas né dans une famille protestante. Ma première rencontre avec Calvin remonte à des souvenirs scolaires. Un professeur d'histoire nous avait expliqué que, pour Calvin, les choses étaient simples : vous pouvez être une crapule, mais si Dieu a décidé de vous sauver, vous serez sauvé ; en revanche, seriez-vous le meilleur des hommes, si Dieu a décidé de vous perdre, vous serez perdu. Un peu plus tard, dans mes morceaux choisis de la littérature française du 16^e siècle, je tombai sur un passage de l'*Institution Chrétienne* ; je ne me souviens plus de quoi il en retournait, mais j'avais été frappé par la clarté et la logique du raisonnement.

L'écrivain me plaisait, mais je n'étais pas encore chrétien. Quand j'étais un petit garçon, j'avais rayé de mes raisonnements l'hypothèse Dieu. Que faire, en effet, quand chaque nuit on entend les bombes tomber : prier pour qu'elles ne tombent pas sur la maison ? Oui, mais il faut bien qu'elles tombent quelque part, ces bombes, qu'elles fassent des morts ; ainsi, par ma prière, je me ren-

* Professeur de Nouveau Testament à la F.L.T.R.

dais coupable de la mort d'autres personnes. De plus, Dieu serait-il si puissant que cela si une prière peut le faire changer d'avis ? Cet automatisme me semblait bien compliqué, et il parut beaucoup plus simple au petit garçon que j'étais de devenir athée.

Quand, plus tard, Dieu me rattrapa, et qu'il me fallut choisir une famille chrétienne, je me tournai tout naturellement vers celle qui me paraissait reprendre l'héritage de Calvin.

Calvin m'a accompagné tout au long de ma vie de chrétien et de mon ministère de pasteur. Je n'ai pas cessé de l'étudier, mais je suis loin d'avoir lu la totalité des *Opera Calvini* ! J'ai particulièrement travaillé ses commentaires et, bien sûr, surtout son *Institution de la Religion chrétienne* dont j'ai fait un résumé analytique (qui me reste utile !) pour mieux l'assimiler. Calvin m'a aidé, je l'espère, à tenir bon dans les tempêtes théologiques et les débacles ecclésiastiques. Il m'a aidé à savoir discerner chez Karl Barth, ce théologien qui a marqué notre époque, l'ivraie du bon grain. Mais Calvin m'a aussi aidé, plus humblement, dans le quotidien du ministère.

En effet, Calvin a le souci du quotidien de la foi. Luther nous a décrit, avec force, le flamboiement de l'éclair de la justification, fondamental dans la rencontre de l'homme et de Dieu : c'est l'embrasement de la grâce. Mais le chrétien ne doit pas oublier les lendemains, sinon ils risquent de déchanter. Il faut vivre aussi la foi au quotidien ; c'est le long combat, pas toujours glorieux, du croyant sous la direction de l'Esprit. De cela, Calvin a eu un grand souci, non que Luther ne l'ait pas eu aussi. Calvin était d'une génération où il fallait s'installer dans la durée, d'où son grand sens pastoral et sa préoccupation de la sanctification du chrétien.

C'est dans un petit livret, intitulé *Traité très excellent de la vie chrétienne* qui reprend des chapitres du livre III de l'*Institution chrétienne*, que Calvin parle de cette vie du chrétien liée à Jésus-Christ : *Ce n'est qu'en renonçant à lui-même pour suivre Dieu, que l'homme pourra faire œuvre d'amour gratuit auprès des hommes*. La vie spirituelle est fondée sur la croix, mais elle ne mène pas à la tristesse. Il y a un très beau passage où Calvin met en garde contre l'excès de l'intempérance et de l'austérité, et où il invite à savoir profiter de tout ce que Dieu nous donne dans sa création.

Ce souci se montre aussi dans la vie sociale du chrétien. Ainsi, on le présente comme le tyran de Genève, alors qu'il était sans pouvoir politique et qu'il a essayé, en se fondant sur la seule autorité de la Parole, de construire une société où les riches devraient être les *ministres (ou serviteurs)* des pauvres. On a le sentiment que Calvin, avec une grande part d'utopie, a voulu faire de Genève une sorte de monastère, prototype de la cité chrétienne parfaite. Sur ce point, je me suis toujours dit qu'il serait intéressant de comparer la discipline de Genève avec la règle de Saint Benoît.

Si j'avais à résumer en un mot la pensée théologique de Calvin, je dirais qu'elle est équilibrée. J'en prendrai trois exemples.

1. Équilibre de la Trinité. Je prétends que Calvin a été un des meilleurs théologiens de la Trinité en Occident. Ce qu'il en dit en soi n'a rien d'original ; en revanche, il prend grand soin de rendre à chaque personne sa place. Ainsi le Père n'est pas la caricature du Dieu dictateur écrasant ; le Christ est sauveur ; l'Esprit est présence. Si on lisait avec plus d'attention ce que Calvin dit du rôle de l'Esprit, on éviterait un certain nombre d'excès, dont le charismatisme qui est un déséquilibre trinitaire.

2. Équilibre entre l'Esprit, l'Église et l'Écriture, ce que j'appelle, dans mon jargon personnel, le trépied calviniste. Si on donne une trop grande importance à l'un au détriment des autres (ou l'inverse), on crée un déséquilibre. Par exemple à propos du témoignage intérieur du Saint-Esprit, il ne faut pas négliger le rôle de la lecture de l'Écriture dans la communauté de l'Église, sinon on tombe dans l'illuminationnisme. Mais si, au contraire, on donne une trop grande importance à l'Église au détriment de l'Esprit et de l'Écriture, on tombe dans le cléricanisme.

3. Équilibre dans l'ecclésiologie. Contrairement à une idée reçue, Calvin me paraît avoir un plus grand sens de l'Église que Luther, tout simplement parce qu'il est de la seconde génération ; il est donc confronté aux questions d'organisation, car les Églises de la Réforme doivent s'installer dans la durée. Il sait distinguer entre l'essentiel et l'accessoire en ne s'encombrant pas de détails futiles, mais en tenant ferme sur l'essentiel : il n'y a d'Église que là où il y a annonce de la Parole et administration des sacrements : choses simplistes sans doute, mais qu'on devrait se rappeler alors que les Églises tournent en rond dans leurs rouages bureaucratiques.

Calvin nous redit l'importance de l'Église locale ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi le sens de l'Église universelle et de son unité. Calvin se situe dans la tradition de la Grande Église. J'aime bien, quand je présente Calvin à des catholiques, leur montrer l'importance des très nombreuses citations des Pères de l'Église dans l'*Institution chrétienne*.

J'aime Calvin pour l'équilibre et la rigueur de sa pensée théologique. Mais je l'aime aussi pour sa vie personnelle. Et pourtant, elle fut rude ! Il dut se battre contre une santé de plus en plus déficiente, mais quelle puissance énorme de travail il sut montrer (avec sa manière de faire, Calvin aurait été fort à son aise devant un ordinateur !). Il a été meurtri par la mort de sa femme et de son enfant : « *tu me piles Seigneur, mais il me suffit que ce soit ta main* ». On le présente comme le dictateur de Genève, mais il y fut plutôt un tra-

vailleur immigré, un étranger dérangeant par la fermeté de ses convictions qui n'obtint la bourgeoisie de Genève que cinq ans avant sa mort.

Bien sûr, il y a l'objection que j'attends : la tarte à la crème de l'affaire Servet. On croit avoir tout dit sur Calvin. C'est vrai que Castellion avait raison de dire à Calvin : quand on brûle un homme, ce n'est pas une idée qu'on détruit, c'est toujours un homme qu'on brûle.

Il n'y a pas que l'affaire Servet que l'on peut reprocher à Calvin. Il y a bien d'autres choses que l'on peut aussi lui reprocher. Calvin n'est qu'un homme, tout aussi pécheur qu'un chacun. Mais il est trop facile d'esquiver la pertinence de la pensée d'un homme en le regardant par le petit bout de la lorgnette de sa médiocrité. Être fidèle à la pensée de Calvin, ce n'est pas forcément l'idolâtrer.

Ce que j'aime aussi chez Calvin, c'est sa sobriété. On décrie l'austérité et la sévérité. C'est curieux, mais moi qui n'ai pas de gène huguenot, je m'y sens tout à fait à l'aise. J'aime le dépouillement du culte parce que l'on va à l'essentiel, pour annoncer ce qui est vrai. J'aime que l'on ne se perde pas en vaines redites et en gestes redondants. Calvin tempête contre les superstitions de toutes sortes parce qu'elles donnent à l'homme l'illusion qu'il peut encore faire un brin de chose pour son salut. J'aime la façon dont Calvin parle de la mort avec lucidité et sobriété. J'aime la façon dont il fut enterré, « *sans prière ni aumône, dans le silence et en méditant sur les fins éternelles* », comme le disait notre ancienne discipline ; j'aimerais bien être enterré ainsi.

Où est aujourd'hui l'héritage de Calvin ? Dans nos Églises Réformées, où on l'ignore ? Dans des Églises si fidèles au contraire, mais qui n'ont fait que figer sa pensée dans une orthodoxie stérile ? Je regrette que mon Église Réformée de France ne relise plus Calvin ; cela lui éviterait de dire bien souvent des bêtises et surtout d'avoir la théologie insignifiante d'un consensus mou. Mais mon Église mérite-t-elle un théologien tel que Calvin ?

Je crois en réalité que Calvin n'appartient pas à une Église même réformée, mais à l'Église universelle. Il est, par exemple, beaucoup plus connu à l'étranger et son autorité demeure entière dans ce qu'il est convenu d'appeler le dialogue œcuménique ; je parle souvent plus de Calvin à des catholiques qu'à des protestants et je crains que ne devienne réel, un jour le sobriquet : religion prétendue réformée. C'est pourquoi j'ose espérer qu'un jour le monde chrétien ne verra plus en Calvin une parenthèse qui s'est ouverte au 16^e siècle et qui doit bientôt se refermer, mais qu'on ne le reconnaisse comme l'un des Pères de l'Église universelle et que l'on reçoive les acquis de sa pensée théologique.

Je suis naïf ? Tant mieux !

ECCLÉSIOLOGIE : CHEMINEMENT DE LA PENSÉE CALVINIENNE À TRAVERS LES RÉÉDITIONS DE *L'INSTITUTION CHRÉTIENNE*

Jean-Marc DAUMAS *

Calvin est revenu sans cesse sur l'Église. Il a remanié sa réflexion, plusieurs fois, tout au long des différentes moutures que représentent les éditions successives de son livre majeur, *L'Institution de la Religion Chrétienne*. Disons-le tout net : parmi les réformateurs, Calvin est sûrement celui qui a forgé l'ecclésiologie et la doctrine des ministères les plus complètes.

On a coutume d'étudier et de commenter cette vision ecclésiologique à partir de l'édition définitive de *L'Institution*, celle de 1559 ; et c'est agir fort sagement, le dernier avatar d'une œuvre en présentant le contenu le plus mûri, l'aspect le mieux achevé. Il nous a toutefois paru justifié, afin de rendre plus vivante la pensée du Réformateur, d'en effectuer une étude diachronique, qui permettrait de le suivre dans son cheminement, dans ses tâtonnements, dans ses révélations.

Sur le plan méthodologique, notre approche sera donc historique. C'est en historien de la théologie que nous voudrions examiner comment l'ecclésiologie de Calvin a évolué dans son contexte historique et théologique puisque le Réformateur de Genève l'a retouchée plusieurs fois. Ainsi notre projet est d'une simplicité limpide : nous allons suivre comment s'est développée la pensée sur l'Église et les ministères de Calvin dans les quatre éditions les plus importantes de *L'Institution de la Religion Chrétienne*.

Nous pensons ne faire nulle offense en rappelant que :

– la première édition latine est de 1536, c'est l'édition bâloise ;

* Professeur d'Histoire à la F.L.T.R.

– la deuxième édition latine date du séjour de Calvin à Strasbourg. Ce texte de 1539 a été traduit en français par le Réformateur lui-même, et édité en 1541 ;

– la troisième édition latine se situe en 1543 après le séjour de Calvin à Strasbourg. La traduction de ce texte est de 1545 ;

– la quatrième édition latine date de 1559. Elle a été traduite en français en 1560.

I – L'ECCLÉSIOLOGIE DANS L'INSTITUTION DE 1536

Après le chapitre 1 sur la Loi, le 2^e chapitre est intitulé *De Fide*. Il s'agit d'un commentaire du Symbole des Apôtres.

Calvin donne une définition de l'Église en un texte très dense :

« Premièrement nous croyons la sainte Église catholique, c'est-à-dire le nombre total des élus (*Universus electorum numerus*), qu'ils soient anges ou hommes ; parmi les hommes, qu'ils soient décédés ou qu'ils vivent encore ; parmi les vivants, qu'ils habitent telle ou telle partie de la terre ou qu'ils soient dispersés partout parmi les peuples ».

Ainsi l'Église est définie en fonction de l'élection. De la *massa damnata*, de la masse de perdition, Dieu a retiré, en raison de son élection éternelle, ceux qu'Il a voulu incorporer au corps du Christ. Ces croyants, à travers l'espace et le temps, constituent l'Église. La prédestination est constitutive du peuple de Dieu. Or, il apparaît à l'analyse que cette Église, qui transcende les limites de l'espace et du temps, est invisible. En 1536, Calvin, sous l'influence de Martin Luther, pense encore essentiellement à l'Église invisible.

Le texte poursuit :

« Nous croyons qu'il y a une Église et une société et un peuple de Dieu, duquel Christ notre Seigneur est le conducteur et prince, et chef comme d'un corps ; ainsi qu'en Lui ils ont été élus avant la constitution du monde, afin qu'ils fussent tous rassemblés au royaume de Dieu ».

A. Calvin, commentant le Credo de Constantinople confesse : « *Credimus unam, sanctam, catholicam et apostolicam ecclesiam* ». (Nous croyons en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique).

Ce sont les notes. Ce concept de note a été élaboré au lendemain de la Réforme par les théologiens des deux clans.

Calvin donne une description de l'Église s'articulant sur trois notes : **l'unité, la sainteté, la catholicité**. Et qu'observons-nous ? que **l'apostolicité** n'apparaît pas.

1) Calvin souligne en tout premier lieu l'*unité* par cette formule que nous venons de voir : « Une Église, une société, un peuple de Dieu ».

Cette unité est fondée sur le fait que le Christ seul en est le maître, *dux et princeps* (conducteur et prince). Calvin recourt encore à la notion de corps mystique du Christ. Elle est une Église car elle a un seul chef, tête du corps unique, constitué, afin que ses divers membres soient tous assemblés au Royaume de Dieu à venir.

2) En ce qui concerne la seconde note, la *catholicité*, Calvin écrit :

« Davantage cette compagnie est appelée catholique ou universelle, parce qu'il n'y a ni deux ni trois Églises, mais au contraire, tous les élus de Dieu sont tellement unis et liés en Christ que, comme ils dépendent d'un chef, aussi ils sont incorporés en un corps, s'entretenant ensemble comme vrais membres. Et à la vérité, ils sont bien faits tous un, en tant qu'en une même Foy, Espérance et Charité, ils vivent d'un même Esprit de Dieu, et sont appelés à un même héritage de la vie éternelle ».

Sur ce point, soyons attentifs : alors que les catholiques romains voudront voir dans la catholicité, l'universalité spatiale, c'est-à-dire la diffusion de l'Église à travers le monde, Calvin, lui, infléchit cette note dans le sens de l'unité. Il affirme qu'il n'y a qu'une seule Église. La catholicité s'exprime dans une même foi, une même espérance, une même charité. C'est l'ensemble de ceux qui vivent du même Esprit de Dieu et sont appelés au même héritage céleste. L'auteur ressent le besoin de souligner que la Réforme fonde sur le Christ seul l'universalité.

3) Au sujet de la troisième note, la *sainteté*, nous lisons :

« L'Église outre plus est sainte. Car tous ceux qui ont été élus par la providence de Dieu, pour être incorporés en elle, sont sanctifiés de Dieu ».

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'au XVI^e siècle, la marque de sainteté inclut les miracles. Pour Calvin, le véritable miracle, c'est la prédication de l'Évangile et la vie chrétienne. Conjointement, la sainteté comprend encore à l'époque la notion de *firmitas*, la fermeté, la solidité avec laquelle l'Église résiste à l'hérésie.

Calvin se contente de traduire au niveau ecclésial la sainteté que Dieu accorde à ses élus. L'Église est sainte parce qu'elle est formée de sanctifiés. C'est la juxtaposition individuelle des membres qui composent l'Église.

4) Comme nous l'avons déjà fait observer, la note d'*apostolicité* n'apparaît pas en 1536. Il faut dire que les notes n'étaient pas classiques au temps du Réformateur. L'apostolicité recouvrait à

son époque plusieurs éléments : l'apostolicité d'origine et de fondation : l'Église remontant aux Apôtres ; l'apostolicité de doctrine et l'apostolicité de succession. Calvin ne parle pas de tout cela peut-être à cause des abus qui en ont été faits par les défenseurs de la papauté.

B. Le systématicien de *L'Institution* poursuit en montrant que les membres de l'Église – parce qu'ils sont des élus – ne peuvent pas périr. L'élection, et c'est un point très important, est le plus solide des fondements. Elle se traduit par le don à l'élu de la grâce par la justification. Ce don ne peut être perdu. La doctrine de l'élection, Michelet l'a bien compris, est une source d'assurance pour les croyants de la Réforme.

« Par quoi se défendrait-il, cet infortuné parti ? interroge l'historien romantique. Uniquement par l'éclat de ses martyrs. Et il n'y eut jamais une candeur plus sublime, plus intrépide à confesser tout haut sa foi. Jamais plus de simplicité, de douceur devant les juges. Jamais plus de joie divine, plus de chants et d'actions de grâces devant les horreurs du bûcher »¹.

Ainsi pour Calvin ceux qui sont élus pour être membres de l'Église ne peuvent pas périr. Je cite :

« Or comme l'Église est le peuple des élus de Dieu, il ne peut pas se faire que ceux qui sont vraiment ses membres finissent par périr ou qu'ils succombent à une fin malheureuse. Leur salut, en effet, repose sur des fondements si sûrs et si solides que, même si tout l'édifice du monde était ébranlé, lui ne pourrait ni s'écrouler ni s'effondrer... Ils peuvent donc chanceler et dévier, et même tomber, mais ils ne se brisent pas, parce que Dieu les soutient de sa main ».

Nous aurons à partir de là deux enseignements relatifs à l'anthropologie calvinienne :

1) En première instance, la *certitude du salut* (*certitudo salutis*).

Cette notion qui découle de l'élection et de la justification est un point doctrinal majeur de la Réforme. En 1547, lors de la sixième session, le concile de Trente condamnera la notion de certitude du salut. Le père Gervais Dumeige rapporte dans son ouvrage intitulé *La foi catholique*, le décret du concile sur la justification, au chapitre 12, qui affirme que la certitude du salut n'est pas pour tout chrétien et ne peut être que le fruit d'une révélation spéciale². L'intitulé du chapitre est même : « On doit se garder d'une téméraire présomption sur la prédestination ». Pourtant, l'assurance du salut est un des enjeux les plus quintessentiels de la Réforme.

1. Jules Michelet, *Histoire de France* (Paris : Laffont, 1971), 444.

2. Gervais Dumeige, *La foi catholique*, (Paris : L'Orante, 1975), 352.

2) Le second enseignement digne d'être relevé est celui de *la doctrine de la persévérance finale*.

Les élus, ceux qui ont reçu la grâce, persévèrent jusqu'à la mort. En dépit de leurs péchés, ils sont gardés de toute chute pouvant entraîner leur perte. Dieu est l'Alpha et l'Omega de notre salut ; le Dieu qui a inauguré notre foi saura la parachever.

A l'inamissibilité individuelle de la grâce – inamissibilité entendue au sens d'impossibilité de perdre la foi – correspond, chez Calvin, ce que l'abbé Alexandre Ganoczy appelle « l'indéfectibilité collective de l'Église »³, et que nous préférons, quant à nous, appeler la perpétuité de l'Église. L'Église a existé, l'Église existera toujours quelles que soient les vicissitudes de l'Histoire.

« Il n'y a eu nul âge, affirme Calvin, depuis le commencement du monde, auquel le Seigneur n'ait eu son Église, et... jamais il n'advientra, qu'il n'en ait toujours ».

L'Église est impérissable, perpétuelle sous la forme de congrégations composées de sanctifiés connus de Dieu seul.

C. A présent, n'hésitons pas à soulever deux questions classiquement difficiles :

1) La première : *Qui appartient vraiment à l'Église ?*

Calvin souligne qu'il revient à Dieu seul, « de savoir lesquels sont les siens, comme dit saint Paul » (allusion à II Tm 2).

Les jugements secrets de Dieu surmontent notre sens. Certes le Christ a promis à Pierre que ce que les ministres lient ou délient sur terre serait lié ou délié au ciel. Mais en leur donnant cette mission, Jésus ne lui a pas donné « quelque indice extérieur » pour désigner visiblement ceux qui sont liés ou déliés. Le pouvoir des clefs désigne la prédication de la « promesse évangélique ». C'est l'acceptation ou le refus de cette prédication qui est critère de la libération ou de la condamnation de ceux qui écoutent.

Le Réformateur souligne ensuite l'impossibilité de désigner les membres de l'Église « avec certitude de foi ». Mais il y a un « jugement de charité » qui fait considérer comme membres de l'Église :

- i) ceux qui confessent la même foi,
- ii) ceux qui donnent un bon exemple de vie,
- iii) ceux qui participent aux mêmes sacrements.

Ces trois signes, appelés notes individuelles, sont donnés par la Bible. Ceux qui ne les possèdent pas prouvent qu'ils ne sont pas membres de l'Église.

3. Alexandre Ganoczy, *Calvin théologien de l'Église et du ministère* (Paris : Cerf, 1964),

Comme on l'aura remarqué, Calvin penche ici du côté de l'Église visible.

Ceux qui n'appartiennent pas à l'Église doivent être exclus du *consortium fidelium*, au moyen de l'excommunication. Ceux dont la foi est fausse ou la vie scandaleuse ne sont plus dignes de faire partie de la communauté.

L'excommunication est nécessaire pour trois raisons :

Premièrement, pour que l'honneur de Dieu ne soit pas éclaboussé devant le monde ; deuxièmement, pour que les méchants ne contaminent pas les bons ; troisièmement, pour que les excommuniés soient amenés à la repentance.

Les excommuniés ne sont pas définitivement exclus par Dieu. Ils doivent toujours aller au culte, mais ne participent pas à la sainte Cène.

Et maintenant notre deuxième question :

2) *A quoi reconnaît-on la véritable Église ?*

Si l'appartenance des individus a ses *notitiae*, ses notes, la vraie Église possède les siennes. Ce sont les notes, ou attributs ou caractéristiques, c'est-à-dire des critères permettant de distinguer la vraie Église de la fausse.

Calvin souligne qu'il y a « quelque Église de Dieu », là où la Parole de Dieu est sincèrement prêchée et consciemment entendue et où les sacrements institués du Christ sont correctement administrés.

i) Du temps du théologien de Genève, en ce qui concerne le vocabulaire, on observe comme un flottement terminologique dans l'appellation. On parle indifféremment comme étant équivalents d'attributs, de propriétés, de marques, de notes... Les notes pour reconnaître la vraie Église, s'appelleront marques dès le XVII^e siècle.

ii) Calvin s'inspire directement de l'article sept de la confession d'Augsbourg rédigée par Mélanchthon en 1530 : « L'Église est l'assemblée de tous les croyants parmi lesquels l'Évangile est prêché fidèlement et les saints sacrements administrés conformément à l'Évangile ».

Tandis que Luther distinguait encore huit marques de l'Église, Bucer (1491-1551) les ramenait à trois :

- La doctrine du Christ,
- l'administration des sacrements et
- l'exercice de la discipline.

Il est bien clair que ces marques ne s'adressent pas à la raison, mais à la foi. Elles ne peuvent être vues par des yeux charnels, elles sont objets de foi. On ne peut que croire l'Église.

D. Pour finir, Calvin en vient à l'explication de la communion des saints. Il ne l'identifie pas à l'Église. Elle est « la communication et participation mutuelle de tous les biens dans l'Église entre tous les élus qui honorent Dieu ensemble de la vraie foi ».

Il y a une très réelle diversité de charismes servant à la communauté, mais une union en Christ pour former un seul corps.

Et le Réformateur termine en s'écriant : « Voilà l'Église catholique, corps mystique du Christ ».

La première édition, celle de 1536, a retenu jusqu'à présent notre attention. Elle a servi de base à toute l'évolution ultérieure de la doctrine de l'Église chez Calvin. Rien d'important ne sera enlevé dans les éditions ultérieures, mais beaucoup d'éléments nouveaux y seront ajoutés.

II – L'ECCLÉSIOLOGIE DANS L'INSTITUTION DE 1539

Tournons-nous vers l'édition strasbourgeoise. La deuxième édition date, en effet, du séjour de Calvin à Strasbourg.

Le texte de 1539 a été traduit en français par le Réformateur lui-même, et édité en 1541.

L'exposé sur l'Église, augmentée, fait toujours partie du commentaire du Credo et n'a pas de titre spécial.

Nous allons seulement relever les éléments ecclésiologiques nouveaux par rapport à la précédente de 1536. Et tout d'abord, il convient d'évoquer :

A. *Un renouvellement de la réflexion sur les marques de la vraie Église* (que Calvin appelle toujours, nous vous le rappelons, notes).

Les deux notes étaient en 1536 des objets de foi. Elles sont maintenant des symboles. Si le Réformateur insiste encore sur les critères permettant de distinguer la vraie Église de la fausse, c'est le fait des circonstances et de son expérience strasbourgeoise.

L'édition de 1536 a été achevée durant le séjour de Calvin à Bâle. A Bâle l'Église réformée était doublement libre, d'une part par rapport à l'Église romaine, d'autre part, vis-à-vis de l'anabaptisme.

A Strasbourg (1538-1541), la situation est plus complexe. Sur l'aile droite, bien que les autorités civiles soient acquises à la Réforme, l'Église romaine conserve des positions non négligeables.

Sur son aile gauche, Strasbourg est un lieu d'accueil de tous les illuminés.

Pour pouvoir lutter efficacement contre ses deux fronts, Calvin met au point encore les marques de l'Église car il veut indiquer ce qui distingue la vraie Église. Le premier front à combattre :

1) Calvin lutte contre les anabaptistes

Adhérant à une sorte de perfectionnisme de mauvais aloi, les partisans de la fraction la plus radicale voulaient une Église parfaite. Dans sa diatribe contre les anabaptistes, le Réformateur insiste sur les signes ou notes de l'Église que sont la pleine suffisance de la pure prédication de l'Évangile et l'administration des sacrements.

Il oppose au perfectionnisme des anabaptistes (qu'il qualifie de Donatistes et de Cathares) la parabole de l'ivraie et des bons grains. L'Église est un *corpus mixtum*, elle est mêlée de bons et de mauvais grains. Il rappelle aussi l'attitude de saint Paul envers l'Église de Corinthe. L'apôtre ne la reconnaît-il pas, en dépit de tout, comme Église de Dieu ?

Et le deuxième front :

2) Calvin lutte contre l'Église romaine

D'un mot et sans détours, pour le pasteur de Genève, l'Église romaine n'est pas la véritable Église. Elle s'est absolument disqualifiée. Elle ne possède plus les *symbola ecclesiae* ou les *perpetuae tesserae dignoscendae ecclesiae*, les marques perpétuelles.

Elle a transformé le ministère de la parole en prêtrise perverse, pleine de mensonges ; la Cène selon l'Institution du Seigneur en sacrilège abominable de la messe. La doctrine chrétienne y est si ensevelie que se séparer de l'Église romaine, ce n'est pas se séparer du Christ. Pourtant, contre toute attente, il subsiste dans l'Église romaine des reliques d'Église authentique. Nous lisons :

« Cependant toutefois nous leur laissons les reliques et apparence d'Église que notre Seigneur y a laissé depuis qu'elles ont été dissipées.

C'est premièrement l'alliance de Dieu qui est inviolable, et le Baptême, qui est sacrement d'elle, lequel étant consacré par la bouche du Seigneur, retient sa vertu malgré l'impiété humaine ».

C'est la doctrine des *vestigia ecclesiae*, des vestiges de l'Église, que Calvin expose pour la première fois. Le principal reste d'intégrité que possède encore l'Église catholique romaine, c'est le baptême. Le baptême reçu dans l'Église romaine est valide. Il ne doit en aucun cas, sous aucun prétexte, être répété. Et le

Réformateur de poursuivre en recourant à une image : il compare les vestiges de l'Église dans l'Église romaine aux ruines d'une cathédrale. Elle n'est pas rasée au sol, et le Christ a pu rester à demi-enseveli sous les décombres. Nous le constatons : à partir de 1539, sous l'influence de Bucer, Calvin met l'accent sur l'aspect visible de l'Église. Alors qu'en 1536 le Réformateur écrivait en théologien pour des Églises réformées peu nombreuses, en 1539, confronté comme pasteur aux problèmes « sur le terrain », il éprouve le besoin de souligner l'Église visible.

Deuxième élément ecclésiologique nouveau :

B. La maternité de l'Église :

L'insistance sur la notion de maternité de l'Église est la grande nouveauté de *L'Institution* de 1539. Aussi Calvin poursuit-il :

« Or il nous apparaît combien il nous est nécessaire de croire l'Église, de ce que pour être régénérés en vie immortelle, il faut qu'elle nous conçoive, comme la mère conçoit ses enfants : pour être conservés, il faut qu'elle nous entretienne et nourrisse en son sein.

Car c'est la mère de nous tous à laquelle notre Seigneur a commis tous les trésors de sa grâce : afin qu'elle soit gardienne et qu'elle les dispense par son ministère.

Pourtant, si nous voulons avoir entrée au Royaume de Dieu, il nous faut reconnaître par Foy, l'Église. Or cela est, non seulement de concevoir en notre entendement le nombre des élus, mais de reconnaître une telle unité de l'Église, en laquelle nous ne doutions point d'être insérés ».

Calvin nomme l'Église, en tant qu'institution visible, la mère des fidèles, « la mère de nous tous, la gardienne et dispensatrice des trésors de la grâce ».

Ce n'est pas un *hapax legomeron*, ce n'est pas une occurrence unique. Nous retrouvons cette notion dans les *commentaires* de Calvin. Ainsi aux *Galates* :

« Quiconque refuse d'être enfant de l'Église, c'est en vain qu'il désire avoir Dieu pour père ; car ce n'est sinon par le ministère de l'Église que Dieu engendre des enfants et les nourrit » (*Commentaire aux Galates* 4:26).

L'Église est mère en fonction du ministère qui lui a été confié. La maternité spirituelle de l'Église s'exerce par le fait du ministère.

A ce sujet, Josef Bohatec parle de « traces d'un levain catholiquisant » dans l'ecclésiologie de Calvin. Le doyen Émile Doumergue s'étonne pour sa part, de voir le Réformateur faire siennes des « pensées catholiques ». Il essaie de minimiser cette notion.

L'influence patristique est ici évidente, notamment celle de Saint Cyprien avec sa fameuse formule : *extra ecclesiam nulla salus*, « en dehors de l'Église point de salut ».

Non moins évidente, encore et toujours, est l'influence de Martin Bucer. Le dernier élément ecclésiologique nouveau est :

C. La sainteté de l'Église, épouse du Christ.

Calvin met en valeur une autre notion, celle de l'Église Épouse du Christ :

« Ce que dit saint Paul est bien vrai : que Jésus-Christ s'est livré pour l'Église, à fin de la sanctifier ; et qu'il l'a purgée du lavement d'eau, en la parole de vie, pour la rendre son épouse glorieuse, n'ayant macule ni ride ».

Ce n'est pas parce que l'Église est la mère des fidèles qu'elle est Épouse du Christ.

Calvin, le théologien de l'honneur de Dieu se penche ensuite sur la sainteté de l'Église. C'est pourquoi il écrit :

« Mais cette sentence n'est pas moins vraie : que le Seigneur œuvre de jour en jour pour effacer ses rides et nettoyer les macules. Dont il s'ensuit que sa sainteté n'est pas encore parfaite. L'Église donc est tellement sainte, que journellement elle profite, et n'a pas encore sa perfection ; journellement elle va en avant, et n'est pas encore venue au but de sainteté ».

L'Église est sanctifiée progressivement par son Époux. Comme on l'aura remarqué, la sainteté de l'Église est en devenir. En tant que corps ecclésial, elle est sainte dans la mesure où elle se laisse purifier par le Christ.

Ce faisant, nous voici rendus à l'examen et considération de notre troisième partie :

III – L'ECCLÉSIOLOGIE DANS L'INSTITUTION DE 1543

Dans l'édition de 1543, la doctrine de l'Église se trouve toujours exposée lors de l'explication du *Credo*, ici au chapitre huit. L'influence bucérienne est plus nette encore que dans celle de 1539. Ainsi Jaques Courvoisier a pu dire : « Avant 1538 il est luthérien, après 1541, il est bucérien ou mieux : réformé »⁴.

Parmi le relevé des données ecclésiologiques du texte de 1543, nous prendrons en considération deux éléments nouveaux :

A. Une réflexion sur les rapports de l'Église visible et de l'Église invisible.

4. Jaques Courvoisier, *La notion d'Église chez Bucer dans son développement historique* (Paris : Alcan, 1933), 143.

Calvin précise plus nettement encore les liens entre la communauté des fidèles (c'est-à-dire l'Église visible) et l'assemblée des élus connus de Dieu seul (c'est-à-dire l'Église invisible). Ainsi il dit :

« La sainte Écriture parle de l'Église en deux sortes. Car aucune fois en nommant l'Église, elle entend seulement celle qui est devant Dieu (*coram Deo*), en laquelle ne sont compris que ceux qui par la grâce d'adoption sont enfants de Dieu, et par la sanctification de son Esprit sont vrais membres de Jésus-Christ.

Souvent par le nom de l'Église, elle signifie toute la multitude des hommes par laquelle étant éparse en diverses régions du monde, fait une même profession d'honorer Dieu et Jésus-Christ : elle a le Baptême pour témoignage de sa foi, en participant à la Cène proteste d'avoir (une) unité en doctrine et en charité.

Elle est consentante à la parole de Dieu, et de laquelle elle veut garder la prédication, suivant le commandement de Jésus-Christ.

En cette Église il y a plusieurs hypocrites mêlés avec les bons qui n'ont rien de Jésus-Christ sauf le titre et l'apparence... lesquels sont tolérés pour un temps.

Pourtant comme il nous est nécessaire de croire l'Église invisible à nous, et connue à un seul Dieu, aussi il nous est commandé d'avoir cette Église visible en honneur, et de nous maintenir en la communion d'icelle ».

Ainsi pour Calvin, l'Église invisible est la totalité des élus connus de Dieu seul ; l'Église visible, elle, est un *corpus mixtum*.

Auguste Lecerf montre que l'antithèse Église visible-invisible ne saurait être dissociée chez Calvin :

« L'Église visible est l'instrument indispensable de l'exécution de cette alliance. La synthèse entre la notion d'Église invisible et celle d'Église visible est assurée par la doctrine du corps mystique du Christ. Chez Calvin, l'Église invisible et l'Église visible ne sont ni confondues ni séparées, elle sont logiquement distinguées et organiquement unies »⁵.

Par conséquent, une double affirmation : l'Église est visible et cependant invisible. Le deuxième élément nouveau :

B. La valeur instrumentale du ministère

Calvin écrit :

« Maintenant il nous faut traiter de l'ordre selon lequel Dieu a voulu que son Église fut gouvernée. Car combien que Lui seul doive gouverner et régir en son Église, et que son gouvernement et empire se doive exercer par sa seule parole, toutefois parce qu'il n'habite point avec nous par présence visible, en sorte que nous puissions ouïr sa volonté de sa propre bouche, il use en cela du service des hommes, les faisant comme ses lieutenants (Mt 26:11) : non point pour leur résigner son honneur et supériorité, mais seulement pour faire son œuvre par eux tout ainsi qu'un ouvrier s'aide d'un instrument ».

5. Auguste Lecerf, « La doctrine de l'Église dans Calvin », *Études Calvinistes*, Neuchâtel ; 1949, 56.

Sans qu'il y ait nécessité du côté de Dieu, le ministère a une valeur instrumentale pour trois raisons :

1) Par le ministère, Dieu prouve son amitié pour les hommes

Comme preuve d'amour pour eux, Il leur donne des ambassadeurs de sa personne. Les ministres sont les représentants de Dieu et le rendent ainsi présent. Le sermon est une théophanie, une apparition, une révélation, une manifestation de Dieu. Quand le ministre ouvre l'Écriture après avoir invoqué le nom de Dieu, c'est Dieu lui-même qui parle. Le prédicateur étant la bouche même de Dieu, il s'ensuit forcément pour Calvin que les auditeurs en face des ambassadeurs deviennent les temples de Dieu.

2) Par le ministère, Dieu a voulu nous exercer à l'humilité

Si Dieu se manifestait dans sa clarté infinie, il est évident qu'on le craindrait. Mais il a choisi de parler par un homme à peine émergé de la poussière. Écouter un tel homme parler au nom de Dieu, c'est tout à la fois faire preuve d'humilité et c'est rendre honneur à Dieu.

3) Par le ministère, Dieu a voulu entretenir entre les croyants la charité fraternelle

Dieu n'a pas voulu de chrétiens autonomes qui n'auraient pas besoin des autres.

En conclusion de quoi, nous pouvons affirmer que l'Église ne saurait exister sans les ministères, tant il est vrai que Dieu se fait présent en son Église par eux.

Il nous faut ouvrir ici une parenthèse. Nous venons de voir que les auditeurs, en face du prédicateur, deviennent les « temples de Dieu ». Se profile ici le thème, comme on aura pu le remarquer, du sacerdoce universel, c'est-à-dire le fait que ceux qui écoutent la Parole deviennent temples de Dieu. Étant le temple de Dieu, ils peuvent Le prier, se faire offrande vivante et sainte (Ex. 19:6 ; 1P. 2:5 ; Ap. 1:6, 5:10).

Cette offrande que le croyant fait de sa vie, cette prière incessante font du fidèle « le prêtre » de la nouvelle alliance. Chaque baptisé est prêtre en ce sens qu'il peut s'adresser directement à son Seigneur ; chaque baptisé est appelé à faire de sa vie un sacrifice agréable à Dieu (*Institution Chrétienne*, IV, 5) : il n'y a pas de distinction entre laïcs et clercs : il n'y a qu'un seul peuple de croyants.

Par cette notion de sacerdoce universel à laquelle certains voudraient donner le sens de pastorat collectif, on voudrait s'autoriser aujourd'hui d'une théologie qui n'a rien à voir avec la pensée des réformateurs. Car il faut le redire avec force : le terme de sacerdoce universel, inventé par les théologiens, ne se trouve nulle part dans l'œuvre de Calvin. On ne saurait donc faire dire à celui-ci que le ministère est le propre de tous les fidèles.

Un texte de Bullinger, successeur de Zwingli à Zurich, résume très bien la situation :

« Les apôtres du Christ appellent tous ceux qui croient en Jésus-Christ, prêtres, non point pour raison du ministère, mais à cause que tous fidèles étant faits par Christ rois, prêtres ou sacrificateurs peuvent aussi offrir à Dieu sacrifices spirituels. Ce sont donc choses grandement diverses et différentes que la prêtrise et le ministère. Car la prêtrise, comme nous venons de dire, est commune à tous chrétiens, mais non pas le ministère ; et pourtant (par conséquent) nous n'avons pas ôté le ministère de l'Église quand nous avons rejeté de l'Église de Christ la prêtrise telle qu'elle est en l'Église romaine » ⁶.

C'est très clair, au sein de ce peuple de croyants, il y a des ministres appelés par Dieu, « ceux, dit Calvin, qu'il commet sur son Église pour être pasteurs ».

Au colloque de Poissy, ce dernier essaie de réconcilier en France ceux qui sont divisés sur les questions de la foi, Théodore de Bèze, interpellé par les catholiques romains qui reprochent aux réformés d'avoir aboli le ministère, défend la spécificité du ministère pastoral.

« Mais, dira quelqu'un, est-il dit pourtant qu'il soit permis à chacun d'annoncer la doctrine et d'administrer les sacrements ? Non certes, car il faut que toutes choses se fassent par bon ordre en la maison de Dieu, comme dit l'apôtre.

Qui sont donc les vrais pasteurs ? Ceux qui sont légitimement appelés. Il reste donc de savoir quelle est la vocation légitime et qu'on entende ce point. Nous disons qu'il y a une forme de vocation ordinaire... Est ordinaire celle en laquelle est gardé l'ordre que Dieu a établi en l'Église. En cet ordre, il y a premièrement examen de la doctrine et de la vie, puis après l'élection légitime, et finalement l'imposition des mains » ⁷.

On se méprend entièrement lorsqu'au nom du sacerdoce universel, on cherche à introduire un ministère collectif. Le sacerdoce universel n'a jamais signifié ni pour Luther, ni pour Calvin, ni pour

6. *Confession helvétique postérieure*, éd. Jaques Courvoisier (Neuchâtel et Paris : Delachaux, 1944), 105.

7. *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au Royaume de France*, Baum et Cunitz, (Paris, 1883), t. I, 627.

les autres Réformateurs, que chaque fidèle était investi du pouvoir d'annoncer la Parole de Dieu, et de célébrer les sacrements.

Calvin affirme : « Il y a mandement exprès de Jésus-Christ pour ordonner spécialement certains ministres ».

Le ministère a son fondement dans la charge apostolique du Christ.

Il nous reste à examiner la dernière partie :

IV – L'ECCLÉSIOLOGIE DANS L'INSTITUTION DE 1559-1560

C'est la dernière édition en latin en 1559, traduite en français en 1560. Nous relèverons trois nouveaux éléments ecclésiologiques essentiels :

A. *Un approfondissement de la notion de maternité de l'Église*

Le rôle de l'Église est mis en évidence dès l'introduction du chapitre I du livre IV de *L'Institution de la Religion chrétienne*. Calvin déclare :

« Parce que notre rudesse (ignorance) et paresse, j'ajoute aussi la vanité de nos esprits, ont besoin d'aides extérieures, par lesquelles la foi soit engendrée en nous, y croisse et s'y avance de degré en degré, Dieu n'a point oublié de nous en pourvoir, pour supporter (soutenir) notre infirmité (faiblesse), et afin que la prédication de l'Évangile eût son cours, il a commis (confié) comme en dépôt ce trésor à son Église : il a institué des pasteurs et docteurs par la bouche desquels il nous enseignât ; bref, il n'a rien laissé derrière de tout ce qui appartenait à nourrir un saint consentement (accord) de foi, et un bon ordre entre nous.

Surtout il a institué les sacrements, lesquels (que) nous connaissons par expérience être (des) moyens plus qu'utiles à (pour) nourrir et confirmer notre foi » (IV, I, 1, p. 10).

La mission de l'Église apparaît très nettement dans ce texte. Elle est de servir d'instrument à notre vocation et de venir en aide à notre sanctification par deux moyens : d'une part par la prédication de l'Évangile, et d'autre part par l'administration des sacrements. Nous retrouvons en réalité les deux marques de l'Église qui impliquent, nous l'avons vu, l'existence d'un ministère.

Calvin nomme l'Église : « la mère de tous les fidèles ». La terminologie évoque les relations d'une mère avec ses enfants. La conjonction de la paternité de Dieu et de la maternité de l'Église paraît tellement évidente au systématicien de Genève qu'il écrit, reprenant la phrase connue de saint Cyprien : « Car il n'est pas licite de séparer ces deux choses que Dieu a conjointes : c'est que l'Église soit mère de tous ceux desquels il est Père » (IV, 1:1).

Calvin souligne encore le mystère nuptial de l'Église. Il met en évidence le caractère indissoluble de l'union du Christ et de l'Église. Il est indispensable de ne pas commettre un « si énorme divorce ». Le deuxième élément nouveau est :

B. *Un approfondissement de la réflexion sur le ministère :*

Calvin veut souligner l'importance du ministère en stygmatisant les anabaptistes, ces individualistes religieux qui se contentent de lire en privé l'Écriture sainte.

« Plusieurs sont induits ou par orgueil et présomption, ou par dédain, ou par envie à se persuader qu'ils profiteront assez en lisant en leur privé, ou en méditant ; ce faisant, ils méprisent les assemblées publiques, et pensent que la méditation soit superflue ».

Et le pasteur de Genève d'encourager une double lecture de la Parole de Dieu : celle en privé, mais à condition qu'elle soit équilibrée par celle qui se fait en public sous la conduite du prédicateur.

Un mot encore à propos du libre examen. La question du libre examen dont on voudrait faire le fleuron de la Réforme ne se pose pas à l'Église réformée des temps classiques. C'est un lieu commun bavard qui vient du XIX^e siècle du libéral Guizot. Au XVI^e siècle, il n'y a jamais libre examen, mais un examen contraignant guidé par le Saint-Esprit, sous la conduite du pasteur. C'est le témoignage du Saint-Esprit qui me tient et me ramène sans cesse, en Église, à la fidélité de l'Écriture.

Calvin vise non seulement certains anabaptistes, mais encore les « ennemis intérieurs », essentiellement les « Perrinistes ». Ami Perrin et ses amis sont des notables français de Genève qui estiment avoir tous les droits. Ils « raflent » toutes les places importantes de la ville, surtout dans le domaine économique. Calvin n'hésite pas à s'en prendre à ces gens qui ne voulaient pas respecter la discipline ecclésiastique.

Contre ces individualistes, il insiste sur la nécessité du ministère pastoral.

Dans l'Ancien Testament, il y avait la loi, mais aussi des sacrificateurs pour être les expositeurs de cette loi « et par la bouche desquels il a voulu qu'elle fût entendue (MI 2:7), aussi aujourd'hui il lui plaît que non seulement chacun soit attentif à lire en son particulier, mais qu'il y ait des maîtres et docteurs pour nous guider et aider ».

Aujourd'hui encore il y a la fonction d'interprétation qu'exercent les ministres. Ils exercent un véritable magistère.

Pourquoi les ministères :

1. Par eux, Dieu donne une leçon d'obéissance « quand nous écoutons les ministres qu'Il nous envoie comme si Lui-même parlait ».

2. Par les ministères, selon le principe d'accommodation que le systématique de l'*Institution* a hérité d'*Erasme*, Dieu se met à notre portée et nous parle un langage intelligible.

« Il pourvoit à notre faiblesse, aimant mieux nous parler de façon humaine par ses messagers, afin de nous allécher (attirer) doucement, que de tonner en sa majesté pour nous effaroucher. Et de fait, tous les fidèles sentent combien cette façon familière d'enseigner nous est propre, vu qu'il est impossible que nous ne soyons effrayés quand Dieu parle en sa hauteur ».

C. *Reprise de la notion de vestiges de l'Église (vestigia ecclesiae) :*

Calvin ne mentionne plus séparément l'Alliance et le baptême, il réunit à présent ces deux notions :

« En cette manière, d'autant qu'il a mis une fois son alliance en France, en Italie, en Allemagne et autres pays, bien que tout ait été après opprimé par la tyrannie de l'Antéchrist, néanmoins afin que son alliance y demeurât inviolable, il a voulu que le baptême y soit demeuré pour témoignage de cette alliance, lequel, d'autant qu'il est ordonné et consacré de sa bouche, retient sa vertu malgré l'impie des hommes ».

Et Calvin, joignant à l'art du polémiste les certitudes raisonnées du théologien, concède que dans l'Église romaine possédée par l'Antéchrist demeurent des restes, « quelques traces » comme il dit, de la véritable Église. L'Église catholique romaine n'est pas dépourvue de tout caractère ecclésial, mais « Jésus-Christ y est à demi enseveli, l'Évangile y est étouffé » et l'Église est quasi mise à mort.

CONCLUSION

Calvin est un grand homme qui a quelque chose à nous dire, même s'il n'a pas la solution à tous les problèmes se posant à nous aujourd'hui. Alors que l'édition originale, de 1536, comportait six chapitres, la définitive, de 1559, avec ses vingt chapitres (cette augmentation ayant été progressive, au cours des éditions intermédiaires), nous interdit de parler seulement du cheminement de la pensée calvinienne. C'est d'un véritable enrichissement qu'il s'agit ; enrichissement d'une pensée nourrie d'une méditation permanente, du zèle à servir Dieu à travers les fougues même de la polémique, et peut-être aussi des lumières de la grâce, si généreusement prodiguées à celui qui avait voué sa vie à la gloire du Seigneur. Or l'importance même de l'ouvrage montre quelle place le Réformateur accordait, dans sa réflexion, à cette question de la nature de l'Église : son évolution au cours des quatre éditions les plus importantes de *L'Institution Chrétienne* va de l'accentuation de l'Église invisible vers l'affirmation de l'Église visible. Et c'est là un résultat capital.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE RÉFORMÉE 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence
C.C.P. : Marseille 7370 39 U (1)

Roger BAPILIER, Jonas lu pour aujourd'hui	20,-
John MURRAY, Le Divorce, 2 ^e Édition	30,-
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i> . Adaptation de J.G.H. Hoffmann (photocopies).....	20,-
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Évangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	20,-
Jean CALVIN,	
<i>Les Béatitudes, Trois prédications</i>	20,-
<i>Sermons sur la prophétie d'Ésaïe LIII</i>	30,-
<i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i>	20,-
<i>Le cantique de Marie</i>	20,-
<i>Le cantique de Zacharie</i>	20,-
<i>La naissance du Sauveur</i>	20,-
<i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i>	60,-
J. DOUMA, <i>L'Église face à la guerre nucléaire</i>	30,-
Pierre MARCEL :	
CALVIN et COPERNIC, <i>La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> . 210 P.	45,-
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	20,-
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	20,-
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	15,-
<i>A l'école de Dieu, catéchisme réformé</i>	20,-
<i>« Dites notre père », la prière selon Calvin</i>	20,-
<i>La communication du Christ avec les siens : La Parole et la Cène</i>	20,-
Paul WELLS, <i>Les problèmes de la méthode historico-critique</i>	5,-
<i>Le mariage en danger</i> , par P. BERTHOUD, W. EDGAR, C. ROUVIÈRE et P. WELLS	20,-

(1) Ces tarifs s'entendent frais d'envoi en sus.



soli deo gloria